





Neuhoff's Manusk. 1778.

Ha 179

8¹¹

Zb. 18. 6.



OEUVRES
DE MONSIEUR
DE MONTESQUIEU.
TOME SIXIEME.
CONTENANT.

Les Considérations sur les causes de la grandeur des
Romains & de leur décadence.
Le Dialogue de Sylla & d'Eucrate,
Le Temple de Gnide.
L'Essai sur le Goût. Fragment.



OEUVRES
DE MONSIEUR
DE MONTESQUIEU.
TOME SIXIEME.
CONTENANT

Les Considérations sur les Loix de la France &c.
Le Tableau de l'Esprit de Loix.
Le Tableau de l'Esprit de Loix.
Le Tableau de l'Esprit de Loix.

OEUVRES
DE MONSIEUR
DE MONTESQUIEU.

NOUVELLE EDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDÉRABLEMENT
AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR.

TOME SIXIÈME.

... . *Denit qua maximus Atlas*



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez **ARKSTÉE & MERKUS,**
M. DCC. LXIV.



OEUVRES

DE MONSIEUR

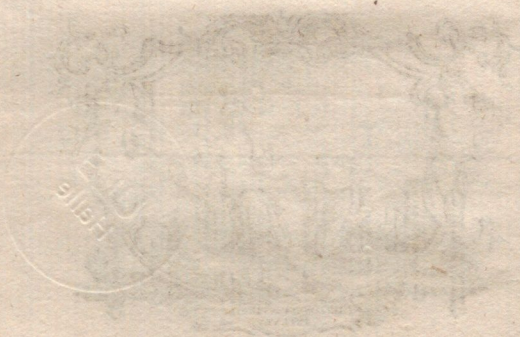
DE MONTESQUIEU.

NOUVELLE EDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDÉRABLEMENT
AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR.

TOME SIXIÈME.

DE LA MANÈRE DE PENSER



A AMSTERDAM & A LEBEIC,
Chez M. KISTNER & MARRAS,

M. DCC LXXV.

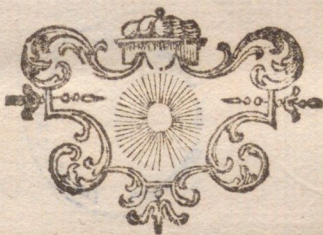


CONSIDÉRATIONS
SUR LES CAUSES
DE LA
GRANDEUR
DES
ROMAINS,
ET DE LEUR
DÉCADENCE.

NOUVELLE ÉDITION,

A laquelle on a joint

UN DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTÉE & MERKUS,
MDCCLXI.



CONSIDERATIONS

SUR LES CAUSES

DE LA

GRANDEUR

DE

ROMAINS

ET DE LA

UNIVERS.
ZV HALLE

D E C

M O D

LES DISCOURS DE BELLA ET AL.



UNIVERSITÄT HALLÉ

UND LANDESBIBLIOTHEK SACHSEN-ANHALT

1800



T A B L E

D E S

C H A P I T R E S.

CHAPITRE I. I. <i>Commencemens de Rome. 2. Ses guerres.</i>	pag. 1
CHAP. II. <i>De la guerre chez les Romains.</i>	12
CHAP. III. <i>Comment les Romains purent s'aggrandir.</i>	19
CHAP. IV. 1. <i>Des Gaulois. 2. De Pyrrhus. 3. Parallele de Carthage & de Rome. 4. Guerre d'Annibal.</i>	23
CHAP. V. <i>De l'état de la Grece, de la Macédoine, de la Syrie & de l'Egypte, après l'abbaissement des Carthaginois.</i>	36
CHAP. VI. <i>De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples.</i>	49
CHAP. VII. <i>Comment Mithridate put leur résister.</i>	63
CHAP. VIII. <i>Des divisions qui furent toujours dans la ville.</i>	67
CHAP. IX. <i>Deux causes de la perte de Rome.</i>	75
CHAP. X. <i>De la corruption des Romains.</i>	82
CHAP. XI. 1. <i>De Sylla. 2. De Pompée & César.</i>	86
CHAP. XII. <i>De l'état de Rome, après la mort de César.</i>	101
CHAP. XIII. <i>AUGUSTE.</i>	108
CHAP. XIV. <i>TIBERE.</i>	119
* 2	CHAP.



TABLE DES CHÂPITRES.

CHAPITRE XV. <i>Des empereurs depuis Caius Caligula, jusqu'à Antonin.</i>	pag. 125
CHAP. XVI. <i>De l'état de l'empire, depuis Antonin jusqu'à Probus.</i>	138
CHAP. XVII. <i>Changement dans les états.</i>	152
CHAP. XVIII. <i>Nouvelles maximes prises par les Romains.</i>	163
CHAP. XIX. 1. <i>Grandeur d'Attila.</i> 2. <i>Cause de l'établissement des barbares.</i> 3. <i>Raisons pour quoi l'empire d'occident fut le premier abbattu.</i>	171
CHAP. XX. 1. <i>Des conquêtes de Justinien.</i> 2. <i>De son gouvernement.</i>	181
CHAP. XXI. <i>Désordres de l'empire d'orient.</i>	193
CHAP. XXII. <i>Foiblesse de l'empire d'orient.</i>	199
CHAP. XXII. 1. <i>Raison de la durée de l'empire d'orient.</i> 2. <i>Sa destruction.</i>	214

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

CON-



5
0-
8
2
3
e
i
e
1
3
0

CONSIDÉRATIONS
SUR LES CAUSES
DE LA
GRANDEUR
DES
ROMAINS,
ET DE
LEUR DÉCADENCE.

CHAPITRE PREMIER.

1. *Commencemens de Rome.* 2. *Ses guerres.*

IL ne faut pas prendre, de la ville de Rome, dans ses commencemens, l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui; à moins que ce ne soit celles de la Crimée, faites pour renfermer le butin, les bestiaux, & les fruits de la campagne. Les noms anciens des principaux lieux de Rome ont tous du rapport à cet usage.

A 3

La



2 GRANDEUR ET DECADENCE.

La ville n'avoit pas même de rues , si l'on n'appelle de ce nom la continuation des chemins qui y aboutissoient. Les maisons étoient placées sans ordre, & très-petites: car les hommes, toujours au travail ou dans la place publique, ne se tenoient guerre dans les maisons.

Mais la grandeur de Rome parut bientôt dans ses édifices publics. Les ouvrages (a) qui ont donné, & qui donnent encore aujourd'hui la plus haute idée de sa puissance, ont été faits sous les rois. On commençoit déjà à bâtir la ville éternelle.

Romulus & ses successeurs furent presque toujours en guerre avec leurs voisins, pour avoir des citoyens, des femmes, ou des terres: ils revenoient dans la ville avec les dépouilles des peuples vaincus; c'étoient des gerbes de bled & des troupeaux: cela y caufoit une grande joie. Voilà l'origine des triomphes, qui furent, dans la suite, la principale cause des grandeurs où cette ville parvint.

Rome accrut beaucoup ses forces par son union avec les Sabins, peuples durs & belliqueux, comme les Lacédémoniens dont ils étoient descendus. Romulus (b) prit leur bouclier qui étoit large, au lieu du petit bouclier argien, dont il s'étoit servi jusqu'alors: & on doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les

(a) Voyez l'étonnement de Denys d'Halicarnasse sur les égouts faits par Tarquin; *Ant. rom.* liv. III. Ils subsistent encore.

(b) Plutarque, dans la vie de Romulus.

(c) Cela paroît par toute l'histoire des rois de Rome.

les maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu successivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs usages, si-tôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

On pensoit alors, dans les républiques d'Italie, que les traités qu'elles avoient faits avec un roi ne les obligeoient point envers son successeur; c'étoit, pour elles, une espece de droit des gens (c); ainsi tout ce qui avoit été soumis par un roi de Rome se prétendoit libre sous un autre, & les guerres naissoient toujours des guerres.

Le regne de Numa, long & pacifique, étoit très-propre à laisser Rome dans sa médiocrité; & si elle eût eu, dans ce tems-là, un territoire moins borné & une puissance plus grande, il y a apparence que sa fortune eût été fixée pour jamais.

Une des causes de sa prospérité, c'est que ses rois furent tous de grands personnages. On ne trouve point ailleurs, dans les histoires, une suite non-interrompue de tels hommes d'état, & de tels capitaines.

Dans la naissance des sociétés, ce sont les chefs des républiques qui font l'institution; & c'est ensuite l'institution qui forme les chefs des républiques.

Tarquin prit la couronne, sans être élu par le sénat (d), ni par le peuple. Le pouvoir devenoit

(d) Le sénat nommoit un magistrat de l'interregne, qui élevoit le roi: cette élection devoit être confirmée par le peuple. Voyez Denys d'Halicarnasse, liv. II, III & IV.

4 GRANDEUR ET DECADENCE.

venoit héréditaire; il le rendit absolu. Ces deux révolutions furent bientôt suivies d'une troisième.

Son fils Sextus, en violant Lucrece, fit une chose qui a presque toujours fait chasser les tyrans d'une ville où ils ont commandé; car le peuple, à qui une action pareille fait si bien sentir sa servitude, prend d'abord une résolution extrême.

Un peuple peut aisément souffrir qu'on exige de lui de nouveaux tributs; il ne sçait pas s'il ne retirera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande: mais, quand on lui fait un affront, il ne sent que son malheur, & il y ajoute l'idée de tous les maux qui sont possibles.

Il est pourtant vrai que la mort de Lucrece ne fut que l'occasion de la révolution qui arriva; car un peuple fier, entreprenant, hardi, & renfermé dans des murailles, doit nécessairement secouer le joug, ou adoucir ses mœurs.

Il devoit arriver de deux choses l'une; ou que Rome changeroit son gouvernement, ou qu'elle resteroit une petite & pauvre monarchie.

L'histoire moderne nous fournit un exemple de ce qui arriva pour lors à Rome, & ceci est bien remarquable: car, comme les hommes ont eu dans tous les tems les mêmes passions, les occasions qui produisent les grands changemens sont différentes, mais les causes sont toujours les mêmes.

Comme Henri VII, roi d'Angleterre, augmenta le pouvoir des communes pour avilir les grands; Servius Tullius, avant lui, avoit étendu les privilèges

DES ROMAINS. CHAP. I. §

lèges du peuple (*e* pour abaisser le sénat. Mais le peuple, devenu d'abord plus hardi, renversa l'une & l'autre monarchie.

Le portrait de Tarquin n'a point été flatté, son nom n'a échappé à aucun des orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie. Mais sa conduite avant son malheur, que l'on voit qu'il prévoyoit; sa douceur pour les peuples vaincus; sa libéralité envers les soldats; cet art qu'il eut d'intéresser tant de gens à sa conservation; ses ouvrages publics; son courage à la guerre; sa confiance dans son malheur; une guerre de vingt ans qu'il fit, ou qu'il fit faire, au peuple romain, sans royaume & sans biens; ses continuelles ressources font bien voir que ce n'étoit pas un homme méprisable.

Les places que la postérité donne sont sujettes, comme les autres, aux caprices de la fortune. Malheur à la réputation de tout prince qui est opprimé par un parti qui devient le dominant, ou qui a tenté de détruire un préjugé qui lui survit!

Rome, ayant chassé les rois, établit des consuls annuels; c'est encore ce qui la porta à ce haut degré de puissance. Les princes ont dans leur vie, des périodes d'ambition; après quoi d'autres passions, & l'oïssiveté même, succèdent; mais la république ayant des chefs qui changeoient tous les ans, & qui cherchoient à signaler

(*e*) Voyez Zonare, & Denys d'Halicarnasse, liv. IV.



6 GRANDEUR ET DECADENCE

ler leur magistrature pour en obtenir de nouvelles, il n'y avoit pas un moment de perdu pour l'ambition: ils engageoient le sénat à proposer au peuple la guerre, & lui montroient tous les jours de nouveaux ennemis.

Ce corps y étoit déjà assez porté de lui-même: car, étant fatigué sans cesse par les plaintes & les demandes du peuple, il cherchoit à le distraire de ses inquiétudes, & à l'occuper au dehors (f).

Or la guerre étoit presque toujours agréable au peuple; parce que, par la sage distribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome étant une ville sans commerce, & presque sans arts, le pillage étoit le seul moyen que les particuliers eussent pour s'enrichir.

On avoit donc mis de la discipline dans la maniere de piller; & on y observoit, à peu près, le même ordre qui se pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le butin étoit mis en commun (g), & on le distribuoit aux soldats: rien n'étoit perdu, parce qu'avant de partir, chacun avoit juré qu'il ne détourneroit rien à son profit. Or les Romains étoient le peuple du monde le plus religieux sur le serment, qui fut toujours le nerf de leur discipline militaire.

Enfin les citoyens, qui restoient dans la ville, jouis-

(f) D'ailleurs l'autorité du sénat étoit moins bornée dans les affaires du dehors, que dans celles de la ville.

(g) Voyez Polybe, liv. X.

jouissoient aussi des fruits de la victoire. On confisquoit une partie des terres du peuple vaincu, dont on faisoit deux parts : l'une se vendoit au profit du public; l'autre étoit distribuée aux pauvres citoyens, sous la charge d'une rente en faveur de la république.

Les consuls, ne pouvant obtenir l'honneur du triomphe que par une conquête ou une victoire, faisoient la guerre avec une impétuosité extrême: on alloit droit à l'ennemi, & la force cédoit d'abord.

Rome étoit donc dans une guerre éternelle, & toujours violente: or une nation toujours en guerre & par principe de gouvernement, devoit nécessairement périr, ou venir à bout de toutes les autres, qui, tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étoient jamais si propres à attaquer, ni si préparées à se défendre.

Par-là, les Romains acquirent une profonde connoissance de l'art militaire. Dans les guerres passagères, la plupart des exemples sont perdus; la paix donne d'autres idées, & on oublie ses fautes & ses vertus même.

Une autre suite du principe de la guerre continuelle, fut que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs: en effet, à quoi bon faire une paix honteuse avec un peuple, pour en aller attaquer un autre?

Dans cette idée, ils augmentoient toujours leurs prétentions à mesure de leurs défaites: par-là, ils consternoient les vainqueurs, & s'im-



8 GRANDEUR ET DECADENCE

posoient à eux-mêmes une plus grande nécessité de vaincre.

Toujours exposés aux plus affreuses vengeances, la constance & la valeur leur devinrent nécessaires; & ces vertus ne purent être distinguées chez eux de l'amour de soi-même, de sa famille, de sa patrie, & de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Les peuples d'Italie n'avoient aucun (b) usage des machines propres à faire les sieges; & de plus, les soldats n'ayant point de paye, on ne pouvoit pas les retenir long-tems devant une place: ainsi peu de leurs guerres étoient décisives. On se battoit, pour avoir le pillage du camp ennemi, ou de ses terres; après quoi, le vainqueur & le vaincu se retiroient chacun dans sa ville. C'est ce qui fit la résistance des peuples d'Italie, & en même tems l'opiniâtreté des Romains à les subjuguier; c'est ce qui donna à ceux-ci des victoires qui ne les corrompirent point, & qui leur laisserent toute leur pauvreté.

S'ils avoient rapidement conquis toutes les villes voisines, ils se seroient trouvés dans la décadence à l'arrivée de Pyrrhus, des Gaulois, & d'Annibal; & par la destinée de presque tous les états du monde, ils auroient passé trop vite de

(b) Denys d'Halic. le dit formellement, liv. IX; & cela paroît par l'histoire. Ils ne sçavoient point faire de galeries pour se mettre à couvert des assiégés; ils tâchoient de prendre les villes par escalade. Ephorus a écrit qu'Artemon, ingénieur, inventa les grosses machines pour battre les plus fortes murailles. Périclés s'en



de la pauvreté aux richesses, & des richesses à la corruption.

Mais Rome, faisant toujours des efforts, & trouvant toujours des obstacles, faisoit sentir sa puissance, sans pouvoir l'étendre; &, dans une circonférence très-petite, elle s'exerçoit à des vertus qui devoient être si fatales à l'univers.

Toutes les peuples d'Italie n'étoient pas également belliqueux: les Toscans étoient amollis par leurs richesses & par leur luxe; les Tarentins, les Capouans, presque toutes les villes de la Campanie & de la grande Grece, languissoient dans l'oïssiveté & dans les plaisirs. Mais les Latins, les Herniques, les Sabins, les Eques, & les Volsques aimoient passionnément la guerre: ils étoient autour de Rome; ils lui firent une résistance inconcevable, & furent ses maîtres en fait d'opiniâtreté.

Les villes latines étoient des colonies d'Albe qui furent fondées (i) par Latinus Silvius: outre une origine commune avec les Romains, elles avoient encore des rites communs; & Servius Tullius (k) les avoit engagés à faire bâtir un temple dans Rome, pour être le centre de l'union des deux peuples. Ayant perdu une grande bataille auprès du lac Régille, elles furent sou-

mises

n'en servit le premier au siège de Samos, dit Plutarque, vie de Périclès

(i) Comme on le voit dans le traité intitulé *Origo gentis romanae*, qu'on croit être d'Aurelius Victor.

(k) Denys d'Halicarnasse, liv. IV.



mises à une alliance & une société (1) de guerres avec les Romains.

On vit manifestement, pendant le peu de tems que dura la tyrannie des décemvirs, à quel point l'aggrandissement de Rome dépendoit de sa liberté. L'état sembla avoir perdu (m) l'ame qui le faisoit mouvoir.

Il n'y eut plus, dans la ville, que deux sortes de gens; ceux qui souffroient la servitude, & ceux qui, pour leurs intérêts particuliers, cherchoient à la faire souffrir. Les sénateurs se retirèrent de Rome comme d'une ville étrangère, & les peuples voisins ne trouverent de résistance nulle part.

Le sénat ayant eu le moyen de donner une paye aux soldats, le siège de Veïes fut entrepris; il dura dix ans. On vit un nouvel art chez les Romains, & une autre maniere de faire la guerre: leurs succès furent plus éclatans: ils profiterent mieux de leurs victoires: ils firent de plus grandes conquêtes: ils envoyerent plus de colonies: enfin la prise de Veïes fut une espece de révolution.

Mais les travaux ne furent pas moindres. S'ils porterent de plus rudes coups aux Tosfans, aux Eques, & aux Volfques, cela même fit que les Latins & les Herniques, leurs alliés, qui avoient les mêmes armes & la même discipline qu'eux, les

(1) Voyez, dans Denys d'Halicarnasse, liv. IV. un des traités faits avec eux.

(m) Sous prétexte de donner au peuple des loix écrites,

les abandonnerent; que des ligues se formerent chez les Toscans; & que les Samnites, les plus belliqueux de tous les peuples de l'Italie, leur firent la guerre avec fureur.

Depuis l'établissement de la paye, le sénat ne distribua plus aux soldats les terres des peuples vaincus: il imposa d'autres conditions; il les obligea, par exemple, de fournir (n) à l'armée une solde pendant un certain tems, de lui donner du bled & des habits.

La prise de Rome par les Gaulois ne lui ôta rien de ses forces: l'armée, plus dissipée que vaincue, se retira presque entière à Veies; le peuple se sauva dans les villes voisines; & l'incendie de la ville ne fut que l'incendie de quelques cabanes de pasteurs.



CHA.

ter, ils se saisirent du gouvernement. Voyez Denys d'Halicarnasse, liv. XI.

(n) Voyez les traités qui furent faits,

C H A P I T R E II.

De l'art de la guerre, chez les Romains.

Les Romains se destinant à la guerre, & la regardant comme le seul art, ils mirent tout leur esprit & toutes leurs pensées à le perfectionner. C'est sans doute un dieu, dit Végece (a), qui leur inspira la légion.

Ils jugerent qu'il falloit donner aux soldats de la légion des armes offensives & défensives, plus fortes & plus (b) pesantes que celles de quelque autre peuple que ce fût.

Mais, comme il y a des choses à faire, dans la guerre, dont un corps pesant n'est pas capable, ils voulurent que la légion contiñt, dans son sein, une troupe légère, qui pût en sortir, pour engager le combat; &, si la nécessité l'exigeoit, s'y retirer; qu'elle eût encore de la cavalerie, des hommes de trait, & des frondeurs, pour poursuivre les fuyards & achever la victoire; qu'elle fût défendue par toute sorte de machines de guerre, qu'elle trañoit avec elle; que chaque fois

elle

(a) Liv. II. chap. I.

(b) Voyez, dans Polybe, & dans Jofephe *de bello judaico*, liv. II. quelles étoient les armes du soldat romain. Il y a peu de différence, dit ce dernier, entre les chevaux chargés & les soldats romains. „ Ils portent, dit Cicéron, leur nourriture pour plus de quinze jours, tout ce qui est à leur usage, tout ce qu'il faut pour se fortifier; &, à l'égard de leurs armes, „ ils n'en font pas plus embarrassés que de leurs mains. „ Tufcul. liv. III.

elle se retranchât; & fut, comme dit Végece (c), une espece de place de guerre.

Pour qu'ils pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il falloit qu'ils se rendissent plus qu'hommes; c'est ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentoit leur force, & par des exercices qui leur donnoient de l'adresse, laquelle n'est autre chose qu'une juste dispensation des forces que l'on a.

Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périssent beaucoup par le travail (d) immodéré des soldats; & cependant c'étoit par un travail immense que les Romains se conservoient. La raison en est, je crois, que leurs fatigues étoient continuelles; au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté, ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr.

Il faut que je rapporte ici ce que les auteurs (e) nous disent de l'éducation des soldats romains. On les accoutumoit à aller le pas militaire, c'est-à-dire, à faire en cinq heures vingt milles, & quelquefois vingt-quatre. Pendant ces marches,

on

(c) Lib. II, cap. 25.

(d) Sur-tout par le fouillement des terres.

(e) Voyez Végece, liv. I. Voyez dans Tite-Live, liv. XXVI, les exercices que Scipion l'Africain faisoit faire aux soldats après la prise de Carthage la neuve. Marius, malgré sa vieillesse, alloit tous les jours au champ de Mars. Pompée, à l'âge de cinquante-huit ans, alloit combattre, tout armé, avec les jeunes gens; il montoit à cheval, couroit à bride abbattue, & lançoit les javelots. Plutarque, vie de Marius & de Pompée.



14 GRANDEUR ET DECADENCE

on leur faisoit porter des poids de soixante livres. On les entretenoit dans l'habitude de courir & de sauter tout armés; ils prenoient (f), dans leurs exercices, des épées, des javelots, des fleches d'une pesanteur double des armes ordinaires; & ces exercices étoient continuels.

Ce n'étoit pas seulement dans le camp qu'étoit l'école militaire; il y avoit, dans la ville, un lieu où les citoyens alloient s'exercer (c'étoit le champ de Mars): après le travail (g), ils se jettoient dans le Tybre, pour s'entretenir dans l'habitude de nager, & nettoyer la poussiere & la sueur.

Nous n'avons plus une juste idée des exercices du corps: un homme qui s'y applique nous paroît méprisable, par la raison que la plupart de ces exercices n'ont plus d'autre objet que les agréments; au lieu que, chez les anciens, tout, jusqu'à la danse, faisoit partie de l'art militaire.

Il est même arrivé, parmi nous, qu'une adresse trop recherchée dans l'usage des armes, dont nous nous servons à la guerre, est devenue ridicule; parce que, depuis l'introduction de la coutume des combats singuliers, l'escrime a été regardée comme la science des querelles ou des poltrons.

Ceux qui critiquent Homere de ce qu'il relève ordinairement dans ses héros la force, l'adresse ou l'agilité du corps, devoient trouver Salluste bien

(f) Végece, liv. I.

(g) *Ibid.*

(h) *Cum alacribus, saltu, cum velocibus cursu, cum validis veste certabat.* Fragm. de Salluste, rapporté par Végece, liv. I. chap. 9.

bien ridicule , qui loue Pompée (*b*) de ce qu'il couroit , fautoit & portoit un fardeau auffi bien qu'homme de son tems.

Toutes les fois que les Romains se crurent en danger , ou qu'ils voulurent réparer quelque perte , ce fut une pratique constante , chez eux , d'affermir la discipline militaire. Ont-ils à faire la guerre aux Latins , peuples auffi aguerris qu'eux-mêmes ? Manlius songe à augmenter la force du commandement , & fait mourir son fils , qui avoit vaincu fans son ordre. Sont-ils battus à Numance ? Scipion Emilien les prive d'abord de tout ce qui les avoit amollis (*r*). Les légions romaines ont-elles passé sous le joug en Numidie ? Métellus répare cette honte , dès qu'il leur a fait reprendre les institutions anciennes. Marius , pour battre les Cimbres & les Teutons , commence par détourner les fleuves : & Sylla fait si bien (*k*) travailler les soldats de son armée effrayée de la guerre contre Mithridate , qu'ils lui demandent le combat comme la fin de leurs peines.

Publius Nasica , sans besoin , leur fit construire une armée navale. On craignoit plus l'oisiveté que les ennemis.

Aulugelle (*l*) donne d'assez mauvaises raisons de la coutume des Romains de faire saigner les soldats qui avoient commis quelque faute : la vraie

est
 (*r*) Il vendit routes les bêtes de somme de l'armée , & fit porter à chaque soldat du bled pour trente jours , & sept pieux. Somm. de Florus , liv. LVII.

(*k*) Frontin , Stratagèmes , liv. I , chap. 11.

(*l*) Liv. X. chap. 8.



16 GRANDEUR ET DECADENCE

est que la force étant la principale qualité du soldat, c'étoit le dégrader que de l'affoiblir.

Des hommes si endurcis étoient ordinairement sains. On ne remarque pas, dans les auteurs, que les armées romaines, qui faisoient la guerre en tant de climats, périssent beaucoup par les maladies; au lieu qu'il arrive presque continuellement aujourd'hui, que des armées, sans avoir combattu, se fondent, pour ainsi dire, dans une campagne.

Parmi nous, les désertions sont fréquentes; parce que les soldats sont la plus vile partie de chaque nation, & qu'il n'y en a aucune qui ait ou qui croie avoir un certain avantage sur les autres. Chez les Romains, elles étoient plus rares: des soldats tirés du sein d'un peuple si fier, si orgueilleux, si sûr de commander aux autres, ne pouvoient guere penser à s'avilir jusqu'à cesser d'être Romains.

Comme leurs armées n'étoient pas nombreuses, il étoit aisé de pourvoir à leur subsistance; le chef pouvoit mieux les connoître, & voyoit plus aisément les fautes & les violations de la discipline.

La force de leurs exercices, les chemins admirables qu'ils avoient construits, les mettoient en état de faire des marches *(m)* longues & rapides. Leur présence inopinée glaçoit les esprits: ils se montroient, sur-tout après un mauvais succès,

(m) Voyez sur-tout la défaite d'Afrubal, & leur diligence contre Viriatus.

(n) Fragm. de Nicolas de Damas, liv. X, tiré d'Athénée, liv. IV. Avant que les soldats partissent pour l'armée, on leur donnoit un combat de gladiateurs, Jules Capitolin,

cès, dans le tems que leurs ennemis étoient dans cette négligence que donne la victoire.

Dans nos combats d'aujourd'hui, un particulier n'a guere de confiance qu'en la multitude; mais chaque Romain, plus robuste & plus aguerri que son ennemi, comptoit toujours sur lui-même; il avoit naturellement du courage, c'est-à-dire, de cette vertu qui est le sentiment de ses propres forces.

Leurs troupes étant toujours les mieux disciplinées, il étoit difficile que, dans le combat le plus malheureux, ils ne se ralliassent quelque part, ou que le désordre ne se mît quelque part chez les ennemis. Aussi les voit-on continuellement, dans les histoires, quoique surmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des ennemis, arracher enfin la victoire de leurs mains.

Leur principale attention étoit d'examiner en quoi leur ennemi pouvoit avoir de la supériorité sur eux; & d'abord ils y mettoient ordre. Ils s'accoutumèrent à voir le sang & les blessures dans les spectacles des gladiateurs, qu'ils firent des Etrusques (n).

Les épées tranchantes (o) des Gaulois, les éléphans de Pyrrhus, ne les surprirent qu'une fois. Ils suppléerent à la foiblesse de leur cavalerie (p), d'abord en ôtant les brides des chevaux, pour

pitoin, vie de Maxime & de Balbin.

(o) Les Romains présentoient leurs javelots, qui recevoient les coups des épées gauloises, & les émouffoient.

(p) Elle fut encore meilleure que celle des petits peuples d'I-

que l'impétuosité n'en pût être arrêtée; ensuite, en y mêlant des vélites (q). Quand ils eurent connu l'épée espagnole (r), ils quitterent la leur. Ils éludèrent la science des pilotes, par l'invention d'une machine que Polybe nous a décrite. Enfin, comme dit Josephé (s), la guerre étoit pour eux une méditation, la paix un exercice.

Si quelque nation tint, de la nature ou de son institution, quelque avantage particulier, ils en firent d'abord usage: ils n'oublierent rien pour avoir des chevaux numides, des archers crétois, des frondeurs baléares, des vaisseaux rhodiens.

Enfin, jamais nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, & ne la fit avec tant d'audace.



CHA-

d'Italie. On la formoit des principaux citoyens, à qui le public entretenoit un cheval. Quand elle mettoit pied à terre, il n'y avoit point d'infanterie plus redoutable; & très-souvent elle déterminoit la victoire.

(q) C'étoient de jeunes hommes légèrement armés, & les plus agiles de la légion, qui, au moindre signal, sautoient

CHAPITRE III.

Comment les Romains purent s'aggrandir.

COMME les peuples de l'Europe ont, dans ces tems-ci, à peu près les mêmes arts, les mêmes armes, la même discipline, & la même manière de faire la guerre, la prodigieuse fortune des Romains nous paroît inconcevable. D'ailleurs, il y a aujourd'hui une telle disproportion dans la puissance, qu'il n'est pas possible qu'un petit état forte, par ses propres forces, de l'abaissement où la providence l'a mis.

Ceci demande qu'on y réfléchisse, sans quoi nous verrions des événemens sans les comprendre; &, ne sentant pas bien la différence des situations, nous croirions, en lisant l'histoire ancienne, voir d'autres hommes que nous.

Une expérience continuelle a pu faire connoître en Europe qu'un prince, qui a un million de sujets, ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes: il n'y a donc que les grandes nations qui aient des armées.

Il n'en étoit pas de même dans les anciennes républiques; car cette proportion des soldats au reste

fautoient sur la croupe des chevaux, ou combattoient à pied. Valere Maxime, liv. II. Tite-Live, liv. XXVI.

(r) Fragm. de Polybe, rapporté par Suidas, au mot *Μαχηται*.

(s) *De bello judaico*, liv. II.



reste du peuple, qui est aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être aisément comme d'un à huit.

Les fondateurs des anciennes républiques avoient également partagé les terres : cela seul faisoit un peuple puissant, c'est-à-dire, une société bien réglée; cela faisoit aussi une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, & très-grand, à défendre sa patrie.

Quand les loix n'étoient plus rigidement observées, les choses revenoient au point où elles sont à présent parmi nous : l'avarice de quelques particuliers, & la prodigalité des autres, faisoient passer les fonds de terre dans peu de mains; & d'abord les arts s'introduisoient pour les besoins mutuels des riches & des pauvres. Cela faisoit qu'il n'y avoit presque plus de citoyens, ni de soldats; car les fonds de terre, destinés auparavant à l'entretien de ces derniers, étoient employés à celui des esclaves & des artisans, instrumens du luxe des nouveaux possesseurs : sans quoi, l'état, qui malgré son dérèglement doit subsister, auroit péri. Avant la corruption, les revenus primitifs de l'état étoient partagés entre les soldats, c'est-à-dire, les laboureurs : lorsque la république étoit corrompue, ils passoient d'abord à des hommes riches, qui les rendoient aux esclaves & aux artisans; d'où on en retiroit, par le moyen des tributs, une partie pour l'entretien des soldats.

Or,

(a) C'est le dénombrement dont parle Denys d'Halicarnasse, dans le livre IX, art. 25, & qui me paroît être le même que celui qu'il rapporte à la fin de son sixième.

Or, ces fortes de gens n'étoient guere propres à la guerre : ils étoient lâches, & déjà corrompus par le luxe des villes, souvent par leur art même; outre que, comme ils n'avoient point proprement de patrie, & qu'ils jouissoient de leur industrie par-tout, ils avoient peu à perdre ou à conserver.

Dans un dénombrement de Rome (*a*), fait quelque tems après l'expulsion des rois, & dans celui que Démétrius de Phalere fit à Athenes (*b*), il se trouva, à peu près, le même nombre d'habitans; Rome en avoit quatre cent quarante mille, Athenes quatre cent trente & un mille. Mais ce dénombrement de Rome tombe dans un tems où elle étoit dans la force de son institution, & celui d'Athenes dans un tems où elle étoit entièrement corrompue. On trouva que le nombre des citoyens puberes faisoit, à Rome, le quart de ses habitans; & qu'il faisoit, à Athenes, un peu moins du vingtieme : la puissance de Rome étoit donc à celle d'Athenes, dans ces divers tems, à peu près comme un quart est à un vingtieme, c'est-à-dire, qu'elle étoit cinq fois plus grande.

Les rois Agis & Cléomenès, voyant qu'au lieu de neuf mille citoyens qui étoient à Sparte du tems de Lycurgue (*c*), il n'y en avoit plus que sept cent dont à peine cent possédoient des terres, sixieme livre, qui fut fait seize ans après l'expulsion des rois.

(*b*) Crésiclès, dans Athénée, liv. VI.

(*c*) C'étoient des citoyens de la ville, appelés propre-

res (*d*), & que tout le reste n'étoit qu'une populace sans courage, ils entreprirent de rétablir les loix à cet égard (*e*); & Lacédémone reprit sa première puissance, & redevint formidable à tous les Grecs.

Ce fut le partage égal des terres qui rendit Rome capable de sortir d'abord de son abaissement; & cela se sentit bien, quand elle fut corrompue.

Elle étoit une petite république, lorsque les Latins ayant refusé le secours de troupes qu'ils étoient obligés de donner, on leva sur le champ dix légions dans la ville (*f*). „ A peine à présent, „ dit Tite-Live, Rome, que le monde entier ne „ peut contenir, en pourroit-elle faire autant, „ si un ennemi paroissoit tout-à-coup devant ses „ murailles; marque certaine que nous ne nous „ sommes point agrandis, & que nous n'avons „ fait qu'augmenter le luxe & les richesses qui nous „ travaillent.

„ Dites-moi, disoit Tibérius Gracchus aux nobles (*g*), qui vaut mieux, un citoyen, ou un „ esclave perpétuel; un soldat, ou un homme inutile à la guerre? Voulez vous, pour avoir quelques arpens de terre plus que les autres citoyens, renoncer à l'espérance de la conquête du reste du monde, ou vous mettre en danger de vous voir enlever, par les ennemis, ces terres que vous nous refusez ”?

CHA-

prement Spartiates. Lycurgue fit, pour eux, neuf mille parts; il en donna trente mille aux autres habitans. Voyez Plut. vie de Lycurgue.

(*g*) Voyez Plutarque, vie d'Agis & de Cléomènes.

CHAPITRE IV.

1. Des Gaulois. 2. De Pyrrhus. 3. Parallele de Carthage & de Rome. 4. Guerre d'Annibal.

Les Romains eurent bien des guerres avec les Gaulois. L'amour de la gloire, le mépris de la mort, l'obstination pour vaincre, étoient les mêmes dans les deux peuples; mais les armes étoient différentes. Le bouclier des Gaulois étoit petit, & leur épée mauvaise: aussi furent-ils traités à peu près comme, dans les derniers siècles, les Mexiquains l'ont été par les Espagnols. Et ce qu'il y a de surprenant, c'est que ces peuples, que les Romains rencontrèrent dans presque tous les lieux, & dans presque tous les tems, se laifèrent détruire les uns après les autres, sans jamais connoître, chercher, ni prévenir la cause de leurs malheurs.

Pyrrhus vint faire la guerre aux Romains dans le tems qu'ils étoient en état de lui résister, & de s'instruire par ses victoires; il leur apprit à se retrancher, à choisir & à disposer un camp; il les accoutuma aux éléphans, & les prépara pour de plus grandes guerres.

La grandeur de Pyrrhus ne consistoit que dans
ses

(e) Voyez plutarque, *ibid.*

(f) Tite-Live, première décade, liv. VII. Ce fut quelque tems après la prise de Rome, sous le consulat de L. Furius Camillus, & de Ap. Claudius Crassus.

(g) Appien, de la guerre civile.

24 GRANDEUR ET DECADENCE

ses qualités personnelles (a). Plutarque nous dit qu'il fut obligé de faire la guerre de Macédoine, parce qu'il ne pouvoit entretenir six mille hommes de pied, & cinq cent chevaux qu'il avoit (b). Ce prince, maître d'un petit état dont on n'a plus entendu parler après lui, étoit un aventurier, qui faisoit des entreprises continuelles, parce qu'il ne pouvoit subsister qu'en entreprenant.

Tarente, son alliée, avoit bien dégénéré de l'institution des Lacédémoniens, ses ancêtres (c). Il auroit pu faire de grandes choses avec les Samnites, mais les Romains les avoient presque détruits.

Carthage, devenue riche plutôt que Rome, avoit aussi été plutôt corrompue: ainsi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenoient que par la vertu, & ne donnoient d'utilité que l'honneur & une préférence aux fatigues; tout ce que le public peut donner aux particuliers se vendoit à Carthage, & tout service rendu par les particuliers y étoit payé par le public.

La tyrannie d'un prince ne met pas un état plus près de sa ruine, que l'indifférence pour le bien commun n'y met une république. L'avantage d'un état libre est que les revenus y sont mieux administrés: mais, lorsqu'ils le sont plus mal ?

(a) Voyez un fragment du livre premier de Dion, dans l'extrait des vertus & des vices.

(b) Vie de Pyrrhus.

(c) Justin, liv. XX.

(d) La présence d'Annibal fit cesser, parmi les Romains, toutes les divisions: mais la présence de Scipion ai-

mal? L'avantage d'un état libre est qu'il n'y a point de favoris : mais, quand cela n'est pas, & qu'au lieu des amis & des parens du prince, il faut faire la fortune des amis & des parens de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout est perdu ; les loix sont éludées plus dangereusement qu'elles ne sont violées par un prince, qui étant toujours le plus grand citoyen de l'état, a le plus d'intérêt à sa conservation.

Des anciennes mœurs, un certain usage de la pauvreté, rendoient, à Rome, les fortunes à peu près égales; mais, à Carthage, des particuliers avoient les richesses des rois.

De deux factions qui régnoient à Carthage, l'une vouloit toujours la paix, & l'autre toujours la guerre; de façon qu'il étoit impossible d'y jouir de l'une, ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome la guerre réunissoit d'abord tous les intérêts, elle les séparoit encore plus à Carthage (a).

Dans les états gouvernés par un prince, les divisions s'appaissent aisément, parce qu'il a dans ses mains une puissance coercitive qui ramene les deux partis; mais, dans une république, elles sont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puissance même qui pourroit la guérir.

A Rome, gouvernée par les loix, le peuple

souffrait celles qui étoient déjà parmi les Carthaginois; elle ôta au gouvernement tout ce qui lui restoit de force; les généraux, le sénat, les grands devinrent plus suspects au peuple, & le peuple devint plus furieux. Voy. dans Appien, toute cette guerre du premier Scipion.

souffroit que le sénat eût la direction des affaires : à Carthage , gouvernée par des abus , le peuple vouloit tout faire par lui-même.

Carthage , qui faisoit la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine , avoit , par cela même , du désavantage : l'or & l'argent s'épuisent ; mais la vertu , la constance , la force & la pauvreté ne s'épuisent jamais.

Les Romains étoient ambitieux par orgueil , & les Carthaginois par avarice ; les uns vouloient commander , les autres vouloient acquérir : & ces derniers , calculant sans cesse la recette & la dépense , firent toujours la guerre sans l'aimer.

Des batailles perdues , la diminution du peuple , l'affoiblissement du commerce , l'épuisement du trésor public , le soulèvement des nations voisines , pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures : mais Rome ne se conduisoit point par le sentiment des biens & des maux ; elle ne se déterminoit que par sa gloire : & , comme elle n'imaginoit point qu'elle pût être si elle ne commandoit pas , il n'y avoit point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'auroit point imposée.

Il n'y a rien de si puissant qu'une république où l'on observe les loix , non pas par crainte , non pas par raison , mais par passion , comme furent Rome & Lacédémone : car , pour lors , il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourroit avoir une faction.

Les

Les Carthaginois se servoient de troupes étrangères, & les Romains employoient les leurs. Comme ces derniers n'avoient jamais regardé les vaincus que comme des instrumens pour des triomphes futurs, ils rendirent soldats tous les peuples qu'ils avoient fournis; &, plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugèrent propres à être incorporés dans leur république. Ainsi nous voyons les Samnites, qui ne furent subjugués qu'après vingt-quatre triomphes (e), devenir les auxiliaires des Romains; &, quelque tems avant la seconde guerre punique, ils tirèrent d'eux, & de leurs alliés, c'est-à-dire, d'un pays qui n'étoit guere plus grand que les états du pape & de Naples, sept cent mille hommes de pied, & soixante & dix mille de cheval, pour opposer aux Gaulois (f),

Dans le fort de la seconde guerre punique; Rome eut toujours sur pied de ving-deux à vingt-quatre légions; cependant il paroît, par Tite-Live, que le cens n'étoit pour lors que d'environ cent trente-sept mille citoyens.

Carthage employoit plus de force pour attaquer, Rome pour se défendre: celle-ci, comme on vient de dire, arma un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois & Annibal qui l'attaquoient; & elle n'envoya que deux légions

(e) Florus, liv. I.

(f) Voyez Polybe. Le sommaire de Florus dit qu'il leverent 300000 hommes dans la ville & chez les Latins.

gions contre les plus grands rois: ce qui rendit ses forces éternelles.

L'établissement de Carthage dans son pays étoit moins solide que celui de Rome dans le sien: cette dernière avoit trente colonies autour d'elle, qui en étoient comme les remparts (*g*). Avant la bataille de Cannes, aucun allié ne l'avoit abandonnée; c'est que les Samnites & les autres peuples d'Italie étoient accoutumés à sa domination.

La plupart des villes d'Afrique étant peu fortifiées, se rendoient d'abord à quiconque se présentoit pour les prendre: aussi tous ceux qui y débarquèrent, Agathocle, Régulus, Scipion, mirent-ils d'abord Carthage au désespoir.

On ne peut guere attribuer qu'à un mauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le premier Scipion: leur ville & leurs armées même étoient affamées, tandis que les Romains étoient dans l'abondance de toutes choses (*b*).

Chez les Carthaginois, les armées qui avoient été battues devenoient plus insolentes; quelquefois elles mettoient en croix leurs généraux, & les punissoient de leur propre lâcheté. Chez les Romains, le consul décimoit les troupes qui avoient fui, & les ramenoit contre les ennemis.

Le gouvernement des Carthaginois étoit très-dur (*i*): ils avoient si fort tourmenté les peuples d'Espagne, que, lorsque les Romains y arrivèrent,

(*g*) Tite-Live, liv. XXVII.

(*b*) Voyez Appien *liber libycus*.

rent, ils furent regardés, comme des libérateurs : & , si l'on fait attention aux sommes immenses qu'il leur en coûta pour soutenir une guerre où ils succomberent, on verra bien que l'injustice est mauvaise ménagere, & qu'elle ne remplit pas même ses vues.

La fondation d'Alexandrie avoit beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers tems, la superstition bannissoit, en quelque façon, les étrangers de l'Egypte; & , lorsque les Perses l'eurent conquise, ils n'avoient songé qu'à affoiblir leurs nouveaux sujets : mais, sous les rois grecs, l'Egypte fit presque tout le commerce du monde, & celui de Carthage commença à décheoir.

Les puissances établies par le commerce peuvent subsister long-tems dans leur médiocrité; mais leur grandeur est de peu de durée. Elles s'élevent peu à peu, & sans que personne s'en apperçoive; car elles ne font aucun acte particulier qui fasse du bruit, & signale leur puissance; mais, lorsque la chose est venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainsi dire, que par surprise.

La cavalerie carthaginoise valoit mieux que la romaine, par deux raisons; l'une que les chevaux numides & espagnols étoient meilleurs que ceux d'Italie, & l'autre que la cavalerie romaine étoit

mal

(i) Voyez ce que dit Polybe de leurs exactions, surtout dans le fragment du livre IX. Extrait des vertus & des vices.



mal armée; car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grece, qu'ils changerent de maniere, comme nous l'apprenons de Polybe (*k*).

Dans la premiere guerre punique, Régulus fut battu, dès que les Carthaginois choisirent les plaines pour faire combattre leur cavalerie; &, dans la seconde, Annibal dut à ses Numides ses principales victoires (*l*).

Scipion ayant conquis l'Espagne, & fait alliance avec Massinisse, ôta aux Carthaginois cette supériorité. Ce fut la cavalerie numide qui gagna la bataille de Zama, & finit la guerre.

Les Carthaginois avoient plus d'expérience sur la mer, & connoissoient mieux la manœuvre que les Romains: mais il me semble que cet avantage n'étoit pas, pour lors, si grand qu'il le seroit aujourd'hui.

Les anciens, n'ayant pas la boussole ne pouvoient guere naviger que sur les côtes: aussi ils ne se servoient que de bâtimens à rames, petits & plats; presque toutes les rades étoient pour eux des ports; la science des pilotes étoit très-bornée, & leur manœuvre très-peu de chose. Aussi Aristote disoit-il qu'il étoit inutile d'avoir un corps de mariniers, & que les laboureurs suffisoient pour cela (*m*). L'art

(*k*) Livre VI.

(*l*) Des corps entiers de Numides passerent du côté des Romains, qui dès-lors commencerent à respirer.

(*m*) Polit. liv. VII. ch. 6.

(*n*) Voyez ce que dit Perrault sur les rames des anciens, Essai de physique, tit. III, mécanique des animaux.

L'art étoit si imparfait, qu'on ne faisoit guere. avec mille rames; que ce qui se fait aujourd'hui avec cent (*n*).

Les grands vaisseaux étoient désavantageux, en ce qu'étant difficilement mus par la chiourme, ils ne pouvoient pas faire les évolutions nécessaires. Antoine en fit, à Actium, une funeste expérience (*o*); ses navires ne pouvoient se remuer, pendant que ceux d'Auguste, plus légers, les attaquoient de toutes parts.

Les vaisseaux anciens étant à rames, les plus légers brisoient aisément celles des plus grands, qui pour lors n'étoient plus que des machines immobiles, comme sont aujourd'hui nos vaisseaux dématés.

Depuis l'invention de la boussole, on a changé de maniere: on a abandonné les rames (*p*), on a fui les côtes, on a construit de gros vaisseaux; la machine est devenue plus composée, & les pratiques se sont multipliées.

L'invention de la poudre a fait une chose qu'on n'auroit pas soupçonnée; c'est que la force des armées navales a plus que jamais consisté dans l'art: car, pour résister à la violence du canon, & ne pas essuyer un feu supérieur, il a fallu de gros

(*o*) La même chose arriva à la bataille de Salamine. Plutarque, vie de Thémistocle. L'histoire est pleine de faits pareils.

(*p*) En quoi on peut juger de l'imperfection de la marine des anciens, puisque nous avons abandonné une pratique dans laquelle nous avons tant de supériorité sur eux.

32 GRANDEUR ET DECADENCE

gros navires. Mais, à la grandeur de la machine, on a dû proportionner la puissance de l'art.

Les petits vaisseaux d'autrefois accrochoient soudain, & les soldats combattoient des deux parts; on mettoit sur une flotte toute une armée de terre: dans la bataille navale que Régulus & son collègue gagnèrent, on vit combattre cent trente mille Romains, contre cent cinquante mille Carthaginois. Pour lors, les soldats étoient pour beaucoup, & les gens de l'art pour peu; à présent, les soldats sont pour rien, ou pour peu, & les gens de l'art pour beaucoup.

La victoire du consul Duillius fait bien sentir cette différence. Les Romains n'avoient aucune connoissance de la navigation: une galere carthaginoise échoua sur leurs côtes; ils se servirent de ce modele pour en bâtir; en trois mois de tems, leurs matelots furent dressés, leur flotte fut construite, équipée, elle mit à la mer, elle trouva l'armée navale des Carthaginois, & la battit.

A peine, à présent, toute une vie suffit-elle à un prince pour former une flotte capable de paroître devant une puissance qui a déjà l'empire de la mer; c'est peut-être la seule chose que l'argent seul ne peut pas faire. Et si, de nos jours, un grand prince (g) réussit d'abord, l'expérience a fait voir à d'autres que c'est un exemple qui peut être plus admiré que suivi (r).

La seconde guerre punique est si fameuse, que

{g} LOUIS XIV.
{r} L'Espagne & la Moscovie.



que tout le monde la sçait. Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se présentent devant Annibal, & que cet homme extraordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de constance. Après les journées du Tésin, de Trébies & de Thrasimène, après celle de Cannes plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix. C'est que le sénat ne se départoit jamais des maximes anciennes: il agissoit avec Annibal, comme il avoit agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avoit refusé de faire aucun accommodement tandis qu'il seroit en Italie: & je trouve, dans Denys d'Halicarnasse (s), que, lors de la négociation de Coriolan, le sénat déclara qu'il ne violeroit point ses coutumes anciennes; que le peuple romain ne pouvoit faire de paix tandis que les ennemis étoient sur ses terres; mais que, si les Volsques se retiroient, on accorderoit tout ce qui seroit juste.

Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verser des larmes; le sénat refusa de racheter les prisonniers, & envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompense ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé d'Italie.

D'un

(s) Antiquités romaines, livre VIII.



D'un autre côté, le consul Téreñtius Varron avoit fui honteusement jusqu'à Vénoùse : cet homme, de la plus basse naissance, n'avoit été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe : il vit combien il étoit nécessaire qu'il s'attirât, dans cette occasion, la confiance du peuple : il alla au devant de Varron, & le remercia de ce qu'il n'avoit pas désespéré de la république.

Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'est à dire, celle de quelques milliers d'hommes) qui est si funeste à un état; mais la perte imaginaire & de découragement, qui le prive des forces même que la fortune lui avoit laissées.

Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes. Il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême : mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne presque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne sent que sa foiblesse. Une preuve qu'Annibal n'auroit pas réussi, c'est que les Romains se trouverent encore en état d'envoyer par-tout du secours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener son armée à Capoue, où elle s'amollit : mais l'on ne considère point que l'on ne remonte pas à la vraie cause. Les soldats de cette armée,

mée,

mée, devenus riches après tant de victoires, n'auroient-ils pas trouvé par-tout Capoue? Alexandre, qui commandoit à ses propres sujets, prit, dans une occasion pareille, un expédient qu'Annibal, qui n'avoit que des troupes mercénaires, ne pouvoit pas prendre: il fit mettre le feu au bagage de ses soldats, & brûla toutes leurs richesses & les siennes. On nous dit que Kouli-kan, après la conquête des Indes, ne laissa à chaque soldat que cent roupies d'argent (1).

Ce furent les conquêtes même d'Annibal qui commencèrent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avoit pas été envoyé en Italie par les magistrats de Carthage; il recevoit très-peu de secours, soit par la jalousie d'un parti, soit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il resta avec son armée ensemble, il battit les Romains: mais, lorsqu'il fallut qu'il mit des garnisons dans les villes, qu'il défendît ses alliés, qu'il assiégât les places, ou qu'il les empêchât d'être assiégées, ses forces se trouverent trop petites; & il perdit en détail une grande partie de son armée. Les conquêtes sont aisées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ses forces: elles sont difficiles à conserver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces.

CHA-

(1) Histoire de sa vie. Paris, 1642. pag. 402.



C H A P I T R E V.

De l'état de la Grece, de la Macédoine, de la Syrie & de l'Egypte, après l'abbaissement des Carthaginois.

J e m'imagine qu'Annibal disoit très-peu de bons mots, & qu'il en disoit encore moins en faveur de Fabius & de Marcellus contre lui-même. J'ai du regret de voir Tite-Live jeter ses fleurs sur ces énormes colosses de l'antiquité: je voudrois qu'il eût fait comme Homere, qui néglige de les parer, & qui sçait si bien les faire mouvoir.

Encore faudroit-il que les discours qu'on fait tenir à Annibal fussent sensés. Que si, en apprenant la défaite de son frere, il avoua qu'il en prévoyoit la ruine de Carthage, je ne sçache rien de plus propre à désespérer des peuples qui s'étoient donnés à lui, & à décourager une armée qui attendoit de si grandes récompenses après la guerre.

Comme les Carthaginois, en Espagne, en Sicile & en Sardaigne, n'opposoient aucune armée qui ne fût malheureuse, Annibal, dont les ennemis se fortifioient sans cesse, fut réduit à une guerre défensive. Cela donna aux Romains la pensée de porter la guerre en Afrique: Scipion y descendit. Les succès qu'il y eut obligerent les Carthaginois à rappeler d'Italie Annibal, qui pleu.

(a) Il est surprenant, comme Josephé l'a remarqué dans le livre contre Appion, qu'Herodote ni Thucydide n'aient ja-

pleura de douleur, en cédant aux Romains cette terre où il les avoit tant de fois vaincus.

Tout ce que peut faire un grand homme d'état & un grand capitaine, Annibal le fit pour sauver sa patrie : n'ayant pu porter Scipion à la paix, il donna une bataille, où la fortune sembla prendre plaisir à confondre son habileté, son expérience & son bon sens.

Carthage reçut la paix, non pas d'un ennemi, mais d'un maître : elle s'obligea de payer dix mille talens en cinquante années, à donner des otages, à livrer ses vaisseaux & ses éléphants, à ne faire la guerre à personne sans le consentement du peuple romain; &, pour la tenir toujours humiliée, on augmenta la puissance de Massinisse, son ennemi éternel.

Après l'abbaissement des Carthaginois, Rome n'eut presque plus que de petites guerres & de grandes victoires; au lieu qu'auparavant elle avoit eu de petites victoires & de grandes guerres.

Il y avoit, dans ces tems-là, comme deux mondes séparés : dans l'un, combattoient les Carthaginois & les Romains : l'autre étoit agité par des querelles qui duroient depuis la mort d'Alexandre; on n'y pensoit point à ce qui se passoit en occident (a) : car, quoique Philippe, roi de Macédoine, eût fait un traité avec Annibal, il n'eut presque point de suite; & ce prince, qui

jamais parlé des Romains, quoiqu'ils eussent fait de si grandes guerres.

*Un tel homme
à une telle
situation n'a
point de la main*

n'accorda aux Carthaginois que de très-foibles secours, ne fit que témoigner aux Romains une mauvaise volonté inutile.

Lorsqu'on voit deux grands peuples se faire une guerre longue & opiniâtre, c'est souvent une mauvaise politique de penser qu'on peut demeurer spectateur tranquille; car celui des deux peuples qui est le vainqueur entreprend d'abord de nouvelles guerres, & une nation de soldats va combattre contre des peuples qui ne sont que citoyens.

Ceci parut bien clairement dans ces tems-là: car les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaquèrent de nouveaux peuples, & parurent dans toute la terre, pour tout envahir.

Il n'y avoit pour lors, dans l'orient, que quatre puissances capables de résister aux Romains; la Grece, & les royaumes de Macédoine, de Syrie & d'Egypte. Il faut voir quelle étoit la situation de ces deux premières puissances, parce que les Romains commencèrent par les soumettre.

Il y avoit, dans la Grece, trois peuples considérables, les Etoliens, les Achaïens & les Béotiens: c'étoient des associations de villes libres, qui avoient des assemblées générales & des magistrats communs. Les Etoliens étoient belliqueux, hardis, téméraires, avides de gain, toujours

(b) Les magistrats, pour plaire à la multitude, n'ouvroient plus les tribunaux: les mourans léguoient à leurs amis leur bien, pour être employé en festins. Voyez un fragment

jours libres de leur parole & de leurs sermens, enfin faisant la guerre sur la terre, comme les pirates la font sur mer. Les Achaïens étoient sans cesse fatigués par des voisins ou des défenseurs incommodes. Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales: uniquement conduits par le sentiment présent du bien & du mal, ils n'avoient pas assez d'esprit pour qu'il fût facile aux orateurs de les agiter: &, ce qu'il y a d'extraordinaire, leur république se maintenoit dans l'anarchie même (b).

Lacédémone avoit conservé sa puissance, c'est-à-dire, cet esprit belliqueux que lui donnoient les institutions de Lycurgue. Les Thessaliens étoient, en quelque façon, asservis par les Macédoniens. Les rois d'Illyrie avoient déjà été extrêmement abbatu par les Romains. Les Arcanians & les Athamanes étoient ravagés, tour à tour, par les forces de la Macédoine & de l'Étolie. Les Athéniens, sans force par eux-mêmes, & sans alliés (c), n'étonnoient plus le monde que par leurs flatteries envers les rois; & l'on ne montoit plus sur la tribune, où avoit parlé Démosthène, que pour proposer les décrets les plus lâches & les plus scandaleux.

D'ailleurs, la Grèce étoit redoutable par sa
situa-

ment du liv. XX. de Polybe, dans l'extrait des vertus & des vices.

(c) Ils n'avoient aucune alliance avec les autres peuples de la Grèce. Polybe, liv. VIII.

situation, la force, la multitude de ses villes, le nombre de ses soldats, sa police, ses mœurs, ses loix : elle aimoit la guerre, elle en connoissoit l'art ; & elle auroit été invincible, si elle avoit été unie.

Elle avoit bien été étonnée par le premier Philippe, Alexandre, & Antipater, mais non pas subjuguée : & les rois de Macédoine, qui ne pouvoient se résoudre à abandonner leurs prétentions & leurs espérances, s'obstinoient à travailler à l'affervir.

La Macédoine étoit presqu'entourée de montagnes inaccessibles ; les peuples en étoient très-propres à la guerre, courageux, obéissans, industrieux, infatigables ; & il falloit bien qu'ils tinssent ces qualités-là du climat, puisqu'encore aujourd'hui les hommes de ces contrées sont les meilleurs soldats de l'empire des Turcs.

La Grece se maintenoit par une espece de balance : les Lacédémoniens étoient, pour l'ordinaire, alliés des Etoliens, & les Macédoniens l'étoient des Achaïens : mais, par l'arrivée des Romains, tout équilibre fut rompu.

Comme les rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir un grand nombre de troupes (d), le moindre échec étoit de conséquence : d'ailleurs, ils pouvoient difficilement s'aggrandir, parce que leurs desseins n'étant pas inconnus, on avoit toujours les yeux ouverts sur leurs démarches ; & les

(d) Voyez Plutarque, vie de Flaminius.

succès qu'ils avoient dans les guerres entreprises pour leurs alliés étoient un mal que ces mêmes alliés cherchoient d'abord à réparer.

Mais les rois de Macédoine étoient ordinairement des princes habiles. Leur monarchie n'étoit pas du nombre de celles qui vont par une espede d'allure donnée dans le commencement. Continuellement instruits par les périls & par les affaires, embarrassés dans tous les démêlés des Grecs, il leur falloit gagner les principaux des villes, éblouir les peuples, & diviser ou réunir les intérêts : enfin ils étoient obligés de payer de leur personne à chaque instant.

Philippe, qui, dans le commencement de son regne, s'étoit attiré l'amour & la confiance des Grecs par sa modération, changea tout-à-coup; il devint un cruel tyran, dans un tems où il auroit dû être juste par politique & par ambition (e). Il voyoit, quoique de loin, les Carthaginois & les Romains, dont les forces étoient immenses; il avoit fini la guerre à l'avantage des ses alliés, & s'étoit réconcilié avec les Etoliens. Il étoit naturel qu'il pensât à unir toute la Grece avec lui, pour empêcher les étrangers de s'y établir: mais il Pirrita, au contraire, par de petites usurpations; & s'amusant à discuter de vains intérêts, quand il s'agissoit de son existence, par trois ou quatre mauvaises actions, il se rendit odieux & détestable à tous les Grecs.

Les

(e) Voyez, dans Polybe, les injustices & les cruautés par lesquelles Philippe se décrédita.



Les Etoliens furent les plus irrités: & les Romains, saisissant l'occasion de leur ressentiment, ou plutôt de leur folie, firent alliance avec eux, entrèrent dans la Grece, & l'armerent contre Philippe.

Ce prince fut vaincu à la journée des Cynocéphales, & cette victoire fut due en partie à la valeur des Etoliens. Il fut si fort consterné qu'il se réduisit à un traité, qui étoit moins une paix qu'un abandon de ses propres forces; il fit fortir ses garnisons de toute la Grece, livra ses vaisseaux, & s'obligea de payer mille talens en dix années.

Polybe, avec son bon sens ordinaire, compare l'ordonnance des Romains avec celle des Macédoniens, qui fut prise par tous les rois successeurs d'Alexandre. Il fait voir les avantages & les inconvéniens de la phalange & de la légion; il donne la préférence à l'ordonnance romaine; & il y a apparence qu'il a raison, si l'on en juge par tous les événemens de ces tems-là.

Ce qui avoit beaucoup contribué à mettre les Romains en péril dans la seconde guerre punique, c'est qu'Annibal arma d'abord ses soldats à la romaine: mais les Grecs ne changerent ni leurs armes, ni leur maniere de combattre; il ne leur vint point dans l'esprit de renoncer à des usages avec lesquels ils avoient fait de si grandes choses.

Le succès que les Romains eurent contre Philippe fut le plus grand de tous les pas qu'ils firent pour la conquête générale. Pour s'affirmer de la Grece, ils abaissèrent, par toutes sortes de voies, les

les Etoliens qui les avoient aidés à vaincre: de plus, ils ordonnerent que chaque ville grecque, qui avoit été à Philippe ou à quelqu'autre prince, se gouverneroit dorénavant par ses propres loix.

On voit bien que ces petites républiques ne pouvoient être que dépendantes. Les Grecs se livrerent à une joie stupide, & crurent être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.

Les Etoliens, qui s'étoient imaginés qu'ils domineroient dans la Grece, voyant qu'ils n'avoient fait que se donner des maîtres, furent au désespoir: &, comme ils prenoient toujours des résolutions extrêmes, voulant corriger leurs folies par leurs folies, ils appellerent dans la Grece Antiochus, roi de Syrie, comme ils y avoient appelé les Romains.

Les rois de Syrie étoient les plus puissans des successeurs d'Alexandre; car ils possédoient presque tous les états de Darius, à l'Egypte près: mais il étoit arrivé des choses qui avoient fait que leur puissance s'étoit beaucoup affoiblie.

Séleucus, qui avoit fondé l'empire de Syrie, avoit, à la fin de sa vie, détruit le royaume de Lyssimaque. Dans la confusion des choses, plusieurs provinces se souleverent: les royaumes de Pergame, de Cappadoce & de Bithynie se forment. Mais ces petits états timides regarderent toujours l'humiliation de leurs anciens maîtres comme une fortune pour eux.

Comme les rois de Syrie virent toujours avec
une

une envie extrême la félicité du royaume d'Egypte, ils ne songerent qu'à le conquérir; ce qui fit que, négligeant l'orient, ils y perdirent plusieurs provinces, & furent fort mal obéis dans les autres.

Enfin, les rois de Syrie tenoient la haute & la basse Asie: mais l'expérience a fait voir que, dans ce cas, lorsque la capitale & les principales forces sont dans les provinces basses de l'Asie, on ne peut pas conserver les hautes; & que, quand le siège de l'empire est dans les hautes, on s'affoiblit en voulant garder les basses. L'empire des Perfes & celui de Syrie ne furent jamais si forts que celui des Parthes, qui n'avoit qu'une partie des provinces des deux premiers. Si Cyrus n'avoit pas conquis le royaume de Lydie, si Séleucus étoit resté à Babylone, & avoit laissé les provinces maritimes aux successeurs d'Antigone, l'empire des Perfes auroit été invincible pour les Grecs, & celui de Séleucus pour les Romains. Il y a de certaines bornes que la nature a données aux états, pour mortifier l'ambition des hommes. Lorsque les Romains les passèrent, les Parthes les firent presque toujours périr (*f*): quand les Parthes oferent les passer, ils furent d'abord obligés de revenir: & de nos jours, les Turcs, qui ont avancé au-delà de ces limites, ont été contraints d'y rentrer.

Les rois de Syrie & d'Egypte avoient, dans leur

(*f*) J'en dirai les raisons au chapitre XV. Elles sont tirées, en partie, de la disposition géographique des deux empires.

leur pays, deux sortes de sujets; les peuples conquérans, & les peuples conquis. Ces premiers, encore pleins de leur origine, étoient très-difficilement gouvernés; ils n'avoient point cet esprit d'indépendance qui nous porte à secouer le joug, mais cette impatience qui nous fait desirer de changer de maître.

Mais la foiblesse principale du royaume de Syrie venoit de celle de la cour, où régnoient des successeurs de Darius, & non pas d'Alexandre. Le luxe, la vanité, & la mollesse, qui en aucun siècle n'a quitté les cours d'Asie, régnoient sur-tout dans celle-ci. Le mal passa au peuple & aux soldats, & devint contagieux pour les Romains même, puisque la guerre qu'ils firent contre Antiochus est la vraie époque de leur corruption.

Telle étoit la situation du royaume de Syrie, lorsqu'Antiochus, qui avoit fait de grandes choses, entreprit la guerre contre les Romains: mais il ne se conduisit pas même avec la sagesse que l'on emploie dans les affaires ordinaires. Annibal vouloit qu'on renouvelât la guerre en Italie, & qu'on gagnât Philippe, ou qu'on le rendît neutre. Antiochus ne fit rien de cela: il se montra dans la Grece avec une petite partie de ses forces; &, comme s'il avoit voulu y voir la guerre & non pas la faire, il ne fut occupé que de ses plaisirs. Il fut battu, & s'enfuit en Asie plus effrayé que vaincu.

Philippe, dans cette guerre, entraîné par les Romains, comme par un torrent, les servit de

C

tout

Tout son pouvoir, & devint l'instrument de leurs victoires. Le plaisir de se venger & de ravager l'Étolie, la promesse qu'on lui diminueroit le tribut & qu'on lui laisseroit quelques villes, des jaloussies qu'il eut d'Antiochus, enfin de petits motifs le déterminèrent; &, n'osant concevoir la pensée de secouer le joug, il ne songea qu'à l'adoucir.

Antiochus jugea si mal des affaires, qu'il s'imagina que les Romains le laisseroient tranquille en Asie. Mais ils l'y suivirent: il fut vaincu encore: &, dans sa consternation, il consentit au traité le plus infame qu'un grand prince ait jamais fait.

Je ne sçache rien de si magnanime que la résolution que prit un monarque qui a régné de nos jours (g) de s'ensévelir plutôt sous les débris du trône, que d'accepter des propositions qu'un roi ne doit pas entendre: il avoit l'ame trop fiere, pour descendre plus bas que ses malheurs ne l'avoient mis; & il sçavoit bien que le courage peut raffermir une couronne, & que l'infamie ne le fait jamais.

C'est une chose commune de voir des princes qui sçavent donner un bataille. Il y en a bien peu qui sçachent faire une guerre; qui soient également capables de se servir de la fortune, & de l'attendre, & qui, avec cette disposition d'esprit qui donne de la méfiance avant que d'entreprendre, aient celle de ne craindre plus rien après avoir entrepris.

Après

(g) LOUIS XIV.

Après l'abbaissement d'Antiochus, il ne restoit plus que de petites puissances, si l'on en excepte l'Egypte, qui, par sa situation, sa fécondité, son commerce, le nombre de ses habitans, ses forces de mer & de terre, auroit pu être formidable: mais la cruauté de ses rois, leur lâcheté, leur avarice, leur imbécillité, leurs affreuses voluptés, les rendirent si odieux à leurs sujets, qu'ils ne se foutinrent, la plupart du tems, que par la protection des Romains.

C'étoit, en quelque façon, une loi fondamentale de la couronne d'Egypte, que les sœurs succédoient avec les freres; & afin de maintenir l'unité dans le gouvernement, on marioit le frere avec la sœur. Or, il est difficile de rien imaginer de plus pernicieux dans la politique qu'un pareil ordre de succession: car tous les petits démêlés domestiques devenant des désordres dans l'état, celui des deux qui avoit le moindre chagrin soulevoit d'abord contre l'autre le peuple d'Alexandrie; populace immense, toujours prête à se joindre au premier de ses rois qui vouloit l'agiter. De plus, les royaumes de Cyrene & de Chypre étant ordinairement entre les mains d'autres princes de cette maison, avec des droits réciproques sur le tout, il arrivoit qu'il y avoit presque toujours des princes régnans, & des prétendans à la couronne; que ces rois étoient sur un trône chancelant; & que, mal établis au-dedans, ils étoient sans pouvoir au-dehors.



Les forces des rois d'Egypte, comme celles des autres rois d'Asie, consistoient dans leurs auxiliaires grecs. Outre l'esprit de liberté, d'honneur & de gloire qui animoit les Grecs, ils s'occupoient sans cesse à toutes sortes d'exercices du corps: ils avoient, dans leurs principales villes, des jeux établis, où les vainqueurs obtenoient des couronnes aux yeux de toute la Grece; ce qui donnoit une émulation générale. Or, dans un tems où l'on combattoit avec des armes dont le succès dépendoit de la force & de l'adresse de celui qui s'en servoit, on ne peut douter que des gens ainsi exercés n'eussent de grands avantages sur cette foule de barbares pris indifféremment, & menés sans choix à la guerre, comme les armées de Darius le firent bien voir.

Les Romains, pour priver les rois d'une telle milice, & leur ôter, sans bruit, leurs principales forces, firent deux choses: premièrement, ils établirent peu à peu, comme une maxime, chez les Grecs, qu'ils ne pourroient avoir aucune alliance, accorder du secours, ou faire la guerre à qui que ce fût, sans leur consentement: de plus, dans leurs traités avec les rois, ils leur défendirent de faire aucunes levées chez les alliés des Romains; ce qui les réduisit à leurs troupes nationales (b).

CHA-

(b) Ils avoient déjà eu cette politique avec les Carthaginois, qu'ils obligèrent, par le traité, à ne plus se servir de troupes auxiliaires, comme on le voit dans un fragment de Dion.

CHAPITRE VI.

De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples.

DANS le cours de tant de prospérités où l'on se néglige pour l'ordinaire, le sénat agissoit toujours avec la même profondeur; &, pendant que les armées consternoient tout, il tenoit à terre ceux qu'il trouvoit abattus.

Il s'érigea un tribunal qui jugea tous les peuples. A la fin de chaque guerre, il décidoit des peines & des récompenses que chacun avoit méritées. Il ôtoit une partie du domaine du peuple vaincu, pour la donner aux alliés: en quoi il faisoit deux choses; il attachoit à Rome des rois, dont elle avoit peu à craindre, & beaucoup à espérer; & il en affoiblissoit d'autres, dont elle n'avoit rien à espérer, & tout à craindre.

On se servoit des alliés pour faire la guerre à un ennemi; mais d'abord on détruisoit les destructeurs. Philippe fut vaincu par le moyen des Etoiliens, qui furent anéantis d'abord après, pour s'être joints à Antiochus. Antiochus fut vaincu par le secours des Rhodiens; mais, après qu'on leur eut donné des récompenses éclatantes, on les humilia pour jamais, sous prétexte qu'ils avoient demandé qu'on fît la paix avec Persée.

Quand ils avoient plusieurs ennemis sur les bras, ils accordoient une treve au plus foible, qui se croyoit heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé sa ruine.



Lorsque l'on étoit occupé à une grande guerre, le sénat dissimuloit toutes sortes d'injures, & attendoit, dans le silence, que le tems de la punition fût venu: que si quelque peuple lui envoyoit les coupables, il refusoit de les punir, aimant mieux tenir toute la nation pour criminelle, & se réserver une vengeance utile.

Comme ils faisoient à leurs ennemis des maux inconcevables, il ne se formoit guere de ligues contre eux; car celui qui étoit le plus éloigné du péril, ne vouloit pas en approcher.

Par-là ils recevoient rarement la guerre, mais la faisoient toujours dans le tems, de la maniere, & avec ceux qu'il leur convenoit; & de tant de peuples qu'ils attaqueroient, il y en a bien peu qui n'eussent souffert toutes sortes d'injures, si l'on avoit voulu les laisser en paix.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les ambassadeurs, qu'ils envoyoit chez les peuples qui n'avoient point encore senti leur puissance, étoient sûrement maltraités; ce qui étoit un prétexte sûr pour faire une nouvelle guerre (a).

Comme ils ne faisoient jamais la paix de bonne foi, & que, dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étoient proprement que des suspensions de guerre, ils y mettoient des conditions qui commençoient toujours la ruine de l'état qui les acceptoit. Ils faisoient sortir les garnisons des
pla-

(a) Un des exemples de cela, c'est leur guerre contre les Dalmates. Voyez Polybe.

places fortes, ou bernoient le nombre des trou-
pes de terre, ou se faisoient livrer les chevaux
ou les éléphans; & si ce peuple étoit puissant sur
la mer, ils l'obligeoient de brûler ses vaisseaux,
& quelquefois d'aller habiter plus avant dans
les terres.

Après avoir détruit les armées d'un prince, ils
ruinoient ses finances, par des taxes excessives,
ou un tribut, sous prétexte de lui faire payer les
frais de la guerre: nouveau genre de tyrannie,
qui le forçoit d'opprimer ses sujets, & de perdre
leur amour.

Lorsqu'ils accordoient la paix à quelque prin-
ce, ils prenoient quelqu'un de ses freres ou de
ses enfans en ôtage; ce qui leur donnoit le moyen
de troubler son royaume à leur fantaisie. Quand
ils avoient le plus proche héritier, ils intimidoyent
le possesseur: s'ils n'avoient qu'un prince d'un
degré éloigné, ils s'en servoient pour animer les
révoltes des peuples.

Quand quelque prince ou quelque peuple s'é-
toit soustrait de l'obéissance de son souverain,
ils lui accordoient d'abord le titre d'allié du peu-
ple romain (*b*); & par-là, ils le rendoient sacré
& inviolable: de maniere qu'il n'y avoit point
de roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un mo-
ment être sûr de ses sujets, ni même de sa famille.

Quoique le titre de leur allié fût une espece de
ser-

(*b*) Voyez sur-tout leur traité avec les Juifs, au premier
livre des Machabées, chapitre 8.



servitude, il étoit néanmoins très-recherché (c); car on étoit sûr que l'on ne recevoit d'injures que d'eux, & l'on avoit sujet d'espérer qu'elles seroient moindres; ainsi il n'y avoit point de services que les peuples & les rois ne fussent prêts de rendre, ni de bassesses qu'ils ne fissent, pour l'obtenir.

Ils avoient plusieurs sortes d'alliés. Les uns leur étoient unis par des privileges, & une participation de leur grandeur, comme les Latins & les Herniques; d'autres, par l'établissement même, comme leurs colonies; quelques-uns, par les bienfaits, comme furent Massinisse, Eumènes & Attalus, qui tenoient d'eux leur royaume ou leur aggrandissement; d'autres, par des traités libres, & ceux-là devenoient sujets par un long usage de l'alliance, comme les rois d'Egypte, de Bithynie, de Cappadoce, & la plupart des villes grecques; plusieurs enfin, par des traités forcés, & par la loi de leur sujétion, comme Philippe & Antiochus: car ils n'accordoient point de paix à un ennemi qui ne contint une alliance; c'est-à-dire, qu'ils ne soumettoient point de peuple qui ne leur servît à en abaisser d'autres.

Lorsqu'ils laissoient la liberté à quelques villes, ils y faisoient d'abord naître deux factions (d); l'une défendoit les loix & la liberté du pays, l'autre soutenoit qu'il n'y avoit de loi que la volonté des Romains: & comme cette dernière
faction

(c) Ariste fit un sacrifice aux dieux, dit Polybe, pour les remercier de ce qu'il avoit obtenu cette alliance.

(d) Voy. Polybe sur les villes de Grece.

faction étoit toujours la plus puissante, on voit bien qu'une pareille liberté n'étoit qu'un nom.

Quelquefois ils se rendoient maîtres d'un pays, sous prétexte du succession : ils entrerent en Asie, en Bithynie, en Lybie, par les testamens d'Attalus, de Nicomede (e) & d'Appion; & l'Egypte fut enchaînée par celui du roi de Cyrene.

Pour tenir les grands princes toujours foibles, ils ne vouloient pas qu'ils reçussent dans leur alliance ceux à qui ils avoient accordé la leur (f), & comme ils ne la refusoient à aucune des voisins d'un prince puissant, cette condition, mise dans un traité de paix, ne lui laissoit plus d'alliés.

De plus, lorsqu'ils avoient vaincu quelque prince considérable, ils mettoient dans le traité qu'il ne pourroit faire la guerre, pour ses différends, avec les alliés des Romains (c'est-à-dire, ordinairement, avec tous ses voisins); mais qu'il les mettroit en arbitrage: ce qui lui ôtoit, pour l'avenir, la puissance militaire.

Et, pour se la réserver toute, ils en privoient leurs alliés même: dès que ceux-ci avoient le moindre démêlé, ils envoyoit des ambassadeurs qui les obligeoient de faire la paix. Il n'y a qu'à voir comme ils terminèrent les guerres d'Attalus & de Paufias.

Quand quelque prince avoit fait une conquête, qui souvent l'avoit épuisé, un ambassadeur romain

(e) Fils de Philopator.

(f) Ce fut le cas d'Antiochus.

romain survenoit d'abord, qui la lui arrachoit des mains. Entre mille exemples, on peut se rappeler comment, avec une parole, ils chasserent d'Egypte Antiochus.

Sçachant combien les peuples d'Europe étoient propres à la guerre, ils établirent, comme une loi, qu'il ne seroit permis à aucun roi d'Asie d'entrer en Europe, & d'y assujettir quelque peuple que ce fût (g). Le principal motif de la guerre qu'ils firent à Mithridate, fut que, contre cette défense, il avoit soumis quelques barbares (h).

Lorsqu'ils voyoient que deux peuples étoient en guerre, quoiqu'ils n'eussent aucune alliance, ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laissoient pas de paroître sur la scene; &, comme nos chevaliers errans, ils prenoient le parti du plus foible. C'étoit, dit Denys d'Halicarnasse (i), une ancienne coutume des Romains, d'accorder toujours leur secours à quiconque venoit l'implorer.

Ces coutumes des Romains n'étoient point quelques faits particuliers arrivés par hasard, c'étoient des principes toujours constans: & cela se peut voir aisément; car les maximes dont ils firent usage contre les plus grandes puissances, furent précisément celles qu'ils avoient employées, dans les commencemens, contre les petites villes qui étoient autour d'eux.

ils

(g) La défense faite à Antiochus, même avant la guerre, de passer en Europe, devint générale contre les autres rois.

(h) Appian, *de bello Mithrid.*

Ils se servirent d'Eumènes & de Massinisse, pour subjuguier Philippe & Antiochus, comme ils s'étoient servis des Latins & des Herniques, pour subjuguier les Volsques & les Toscans; ils se firent livrer les flottes de Carthage & des rois d'Asie, comme ils s'étoient fait donner les barques d'Antium; ils ôtèrent les liaisons politiques & civiles entre les quatre parties de la Macédoine, comme ils avoient autrefois rompu l'union des petites villes latines (k).

Mais, sur-tout, leur maxime constante fut de diviser. La république d'Achaïe étoit formée par une association de villes libres; le sénat déclara que chaque ville se gouverneroit dorénavant par ses propres loix, sans dépendre d'une autorité commune.

La république des Béotiens étoit pareillement une ligue de plusieurs villes: mais, comme dans la guerre contre Persée, les unes suivirent le parti de ce prince, les autres celui des Romains, ceux-ci les reçurent en grace, moyennant la dissolution de l'alliance commune.

Si un grand prince, qui a régné de nos jours, avoit suivi ces maximes, lorsqu'il vit un de ses voisins détrôné, il auroit employé de plus grandes forces pour le soutenir, & le borner dans l'isle qui lui resta fidelle: en divisant la seule puissance qui pût s'opposer à ses desseins, il au-

roit

(i) Fragment de Denys, tiré de l'extrait des ambassades.

(k) Tite Live, liv. VII.



roit tiré d'immenses avantages du malheur même de son allié.

Lorsqu'il y avoit quelques disputes dans un état, ils jugeoient d'abord l'affaire; &, par-là, ils étoient sûrs de n'avoir contre eux que la partie qu'ils avoient condamnée. Si c'étoit des princes du même sang qui se disputoient la couronne, ils les déclaroient quelquefois tous deux rois (l) : si l'un d'eux étoit en bas âge (m), ils décidoient en sa faveur, & ils en prenoient la tutelle, comme protecteurs de l'univers. Car ils avoient porté les choses au point, que les peuples & les rois étoient leurs sujets, sans sçavoir précisément par quel titre; étant établi que c'étoit assez d'avoir oui parler d'eux, pour devoir leur être soumis.

Ils ne faisoient jamais de guerres éloignées, sans s'être procuré quelque allié auprès de l'ennemi qu'ils attaquoient, qui pût joindre ses troupes à l'armée qu'ils envoyoient: &, comme elle n'étoit jamais considérable par le nombre, ils observoient toujours d'en tenir une autre dans la province la plus voisine de l'ennemi, & une troisième dans Rome, toujours prête à marcher (n). Ainsi ils n'exposoient qu'une très-petite partie de leurs forces, pendant que leur ennemi met-

(l) Comme il arriva à Ariathe & Holopherne, en Capadoce. Appian, *in Syriae*.

(n) Pour pouvoir ruiner la Syrie en qualité de tuteurs, ils se déclarèrent pour les fils d'Antiochus, encore enfant, contre Démétrius qui étoit chez eux en otage, & qui les

mettoit au hafard toutes les fiennes (o).

Quelquefois ils abusoient de la subtilité des termes de leur langue. Ils détruisirent Carthage, disant qu'ils avoient promis de conserver la cité, & non pas la ville. On sçait comment les Eto-liens, qui s'étoient abandonnés à leur foi, furent trompés; les Romains prétendirent que la signification de ces mots, *s'abandonner à la foi d'un ennemi*, emportoit la perte de toutes fortes de choses, des personnes, des terres, des villes, des temples, & des sépultures même.

Ils pouvoient même donner à un traité une interprétation arbitraire: ainsi, lorsqu'ils voulurent abaisser les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avoient pas donné autrefois la Lycie comme présent, mais comme amie & alliée.

Lorsqu'un de leurs généraux faisoit la paix pour sauver son armée prête à périr, le sénat, qui ne la ratifioit point, profitoit de cette paix, & continuoit la guerre. Ainsi, quand Jugurtha eut enfermé une armée romaine, & qu'il l'eut laissée aller sous la foi d'un traité, on se servit, contre lui, des troupes même qu'il avoit sauvées: & lorsque les Numantins eurent réduit vingt mille Romains prêts à mourir de faim à demander la paix, cette paix, qui avoit sauvé tant de citoyens,

fut
conjaroit de lui rendre justice, disant que Rome étoit sa mere & les sénateurs ses peres.

(n) C'étoit une pratique constante, comme on peut voir par l'histoire.

(o) Voyez comme ils se conduisirent dans la guerre de Macédoine.

fut rompue à Rome; & l'on éluda la foi publique, en envoyant le consul qui l'avoit signée (p).

Quelquefois ils traitoient de la paix avec un prince, sous des conditions raisonnables; &, lorsqu'il les avoit exécutés, ils en ajoutoient de telles, qu'il étoit forcé de recommencer la guerre. Ainsi, quand ils se furent fait livrer q) par Jugurtha ses éléphans, ses chevaux, ses trésors, ses transfuges, ils lui demanderent de livrer sa personne; chose qui, étant pour un prince le dernier des malheurs, ne peut jamais faire une condition de paix.

Enfin, ils jugerent les rois pour leurs fautes & leurs crimes particuliers. Ils écouterent les plaintes de tous ceux qui avoient quelques démêlés avec Philippe; ils envoyerent des députés pour pourvoir à leur sûreté; & ils firent accuser Persée devant eux, pour quelques meurtres & quelques querelles avec des citoyens des villes alliées.

Comme on jugeoit de la gloire d'un général par la quantité de l'or & de l'argent qu'on portoit à son triomphe, il ne laissoit rien à l'ennemi vaincu. Rome s'enrichissoit toujours; & chaque guerre la mettoit en état d'en entreprendre une autre.

Les peuples qui étoient amis ou alliés se ruinoient

(p) Ils en agirent de même avec les Samnites, les Lufitaniens, & les peuples de Corse. Voyez, sur ces derniers, un fragment du livre I de Dion.

(q) Ils en agirent de même avec Viriate: après lui avoir fait rendre les transfuges, on lui demanda, qu'il rendit les

noient tous par les présens immenses qu'ils faisoient pour conserver la faveur, ou l'obtenir plus grande; & la moitié de l'argent qui fut envoyé pour ce sujet aux Romains auroit suffi pour les vaincre (r).

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuerent tous les trésors: ravisseurs moins injustes en qualité de conquérans, qu'en qualité de législateurs. Ayant sçu que Ptolomée, roi de Chypre, avoit des richesses immenses, ils firent (s) une loi, sur la proposition d'un tribun, par laquelle ils se donnerent l'hérédité d'un homme vivant, & la confiscation d'un prince allié.

Bientôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avoit échappé à l'avarice publique. Les magistrats & les gouverneurs vendoient aux rois leurs injustices. Deux compétiteurs se ruinoient à l'envi, pour acheter une protection toujours douteuse contre un rival qui n'étoit pas entièrement épuisé: car on n'avoit pas même cette justice des brigands, qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin, les droits légitimes ou usurpés ne se soutenant que par de l'argent, les princes, pour en avoir, dépouilloient les temples, confisquoient les biens des plus riches citoyens: on faisoit mille crimes, pour
donner

armes; à quoi ni lui ni les siens ne purent consentir. Fragment de Dion.

(r) Les présens que le sénat envoyoit aux rois n'étoient que des bagatelles, comme une chaise & un bâton d'ivoire, ou quelque robe de magistrature.

(s) Florus, liv. III, ch. 9.



donner aux Romains tout l'argent du monde.

Mais rien ne servit mieux Rome, que le respect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le silence, & les rendit comme stupides. Il ne s'agissoit pas du degré de leur puissance; mais leur personne propre étoit attaquée. Risquer une guerre, c'étoit s'exposer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainsi des rois, qui vivoient dans le faste & dans les délices, n'osoient jeter des regards fixes sur le peuple romain; & perdant le courage, ils attendoient, de leur patience & de leurs bassesses, quelque dé-lai aux miseres dont ils étoient menacés (1).

Remarquez, je vous prie, la conduite des Romains. Après la défaite d'Antiochus, ils étoient maîtres de l'Afrique, de l'Asie & de la Grece, sans y avoir presque, de villes en propre. Il sembloit qu'ils ne conquissent que pour donner: mais ils restoient si bien les maîtres, que, lorsqu'ils faisoient la guerre à quelque prince, ils l'accabloient, pour ainsi dire, du poids de tout l'univers.

Il n'étoit pas tems encore de s'emparer des pays conquis. S'ils avoient gardé les villes prises à Philippe, ils auroient fait ouvrir les yeux aux Grecs: si, après la seconde guerre punique, ou celle

(1) Ils cachoient, autant qu'ils pouvoient, leur puissance & leurs richesses aux Romains. Voyez, là-dessus, un fragment du premier livre de Dion.

(2) Ils n'osèrent y exposer leurs colonies: ils aimèrent mieux mettre une jalousie éternelle entre les Car-

elle contre Antiochus, ils avoient pris de terres en Afrique ou en Asie, ils n'auroient pu conserver des conquêtes si peu solidement établies (*).

Il falloit attendre que toutes les nations fussent accoutumées à obéir, comme libres & comme alliées, avant de leur commander comme sujettes; & qu'elles eussent été se perdre peu à peu dans la république romaine.

Voyez le traité qu'ils firent avec les Latins, après la victoire du lac Régille (x): il fut un des principaux fondemens de leur puissance. On n'y trouve pas un seul mot qui puisse faire soupçonner l'empire.

C'étoit une maniere lente de conquérir. On vainquoit un peuple, & on se contentoit de l'affoiblir; on lui imposoit des conditions qui le minoient insensiblement; s'il se relevoit, on l'abaissoit encore davantage: & il devenoit sujet, sans qu'on pût donner une époque de sa sujétion. Ainsi Rome n'étoit pas proprement une monarchie ou une république, mais la tête du corps formé par tous les peuples du monde.

Si les Espagnols, après la conquête du Mexique & du Pérou, avoient suivi ce plan, ils n'auroient pas été obligés de tout détruire pour tout conserver.

C'est

Carthaginois & Massinisse; & se servir du secours des uns & des autres, pour soumettre la Macédoine & la Grece.

(*) Denys d'Halicarnasse le rapporte, liv. VI, ch. 95, édit. d'Oxf.



C'est la folie des conquérans, de vouloir donner à tous les peuples leurs loix & leurs coutumes: cela n'est bon à rien; car, dans toute sorte de gouvernement, on est capable d'obéir.

Mais Rome n'imposant aucunes loix générales, les peuples n'avoient point entr'eux de liaisons dangereuses; ils ne faisoient un corps que par une obéissance commune; &, sans être compatriotes, ils étoient tous Romains.

On objectera peut-être que les empires fondés sur les loix des siefs n'ont jamais été durables, ni puissans: mais il n'y a rien au monde de si contradictoire que le plan des Romains & celui des barbares: &, pour n'en dire qu'un mot, le premier étoit l'ouvrage de la force, l'autre de la foiblesse: dans l'un, la sujétion étoit extrême; dans l'autre, l'indépendance: dans les pays conquis par les nations germaniques, le pouvoir étoit dans la main des vassaux, le droit seulement dans la main du prince: c'étoit tout le contraire chez les Romains.



CHA.

(a) Frontin, Stratagèmes, liv. II, dit qu'Archelaüs, lieutenant de Mithridate, combattant contre Sylla, mit au premier rang ses chariots à faulx; au second sa phalange; au troisieme, les auxiliaires armés à la romaine, *mixtis fugi-*

CHAPITRE VII.

Comment Mithridate put leur résister.

DE tous les rois que les Romains attaquèrent Mithridate seul se défendit avec courage, & les mit en péril.

La situation de ses états étoit admirable pour leur faire la guerre. Ils touchoient au pays inaccessible du Caucase, rempli de nations féroces dont on pouvoit se servir; de-là, ils s'étendoient sur la mer du Pont: Mithridate la couvroit de ses vaisseaux, & alloit continuellement acheter de nouvelles armées de Scythes; l'Asie étoit ouverte à ses invasions: il étoit riche, parce que ses villes sur le Pont Euxin faisoient un commerce avantageux avec des nations moins industrieuses qu'elles.

Les proscriptions, dont la coutume commença dans ces tems-là, obligèrent plusieurs Romains de quitter leur patrie. Mithridate les reçut à bras ouverts; il forma des légions où il les fit entrer, qui furent ses meilleures troupes (a).

D'une autre côté, Rome, travaillée par ses dissensions civiles, occupée de maux plus pressans, négligea les affaires d'Asie, & laissa Mithridate suivre ses victoires, ou respirer après ses défaites.

Rien

fugit in Italia, quorum pernicacia multam fidebat. Mithridate fit même une alliance avec Sertorius. Voyez aussi Plutarque, vie de Lucullus.

Rien n'avoit plus perdu la plupart des rois, que le desir manifeste qu'ils témoignoiēt de la paix; ils avoient détourné, par-là, tous les autres peuples, de partager avec eux un péril dont ils vouloient tant sortir eux-mêmes. Mais Mithridate fit d'abord sentir à toute la terre qu'il étoit ennemi des Romains, & qu'il le seroit toujours.

Enfin, les villes de Grece & d'Asie, voyant que le joug des Romains s'appesantissoit tous les jours sur elles, mirent leur confiance dans ce roi barbare, qui les appelloit à la liberté.

Cette disposition des choses produisit trois grandes guerres, qui forment un des beaux morceaux de l'histoire romaine; parce qu'on n'y voit pas des princes déjà vaincus par les délices & l'orgueil, comme Antiochus & Tigrane; ou par la crainte, comme Philippe, Persée & Jugurtha; mais un roi magnanime, qui, dans les adversités, tel qu'un lion qui regarde ses blessures, n'en étoit que plus indigné.

Elles sont singulieres, parce que les révolutions y sont continuelles & toujours inopinées: car, si Mithridate pouvoit aisément réparer ses armées, il arrivoit aussi que, dans les revers, où l'on a plus besoin d'obéissance & de discipline, ses troupes barbares l'abandonnoient: s'il avoit l'art de solliciter les peuples, & de faire révolter les villes, il éprouvoit, à son tour, des perfidies de la part de ses capitaines, de ses enfans, & de ses femmes: enfin, s'il eut affaire à
des

des généraux romains malhabiles, on envoya contre lui, en divers tems, Sylla, Lucullus & Pompée.

Ce prince, après avoir battu les généraux romains, & fait la conquête de l'Asie, de la Macédoine & de la Grece, ayant été vaincu à son tour par Sylla; réduit, par un traité, à ses anciennes limites; fatigué par les généraux romains; devenu encore une fois leur vainqueur, & le conquérant de l'Asie; chassé par Lucullus, & suivi dans son propre pays, fut obligé de se retirer chez Tigrane: & le voyant perdu sans ressource, après sa défaite, ne comptant plus que sur lui-même, il se réfugia dans ses propres états, & s'y rétablit.

Pompée succéda à Lucullus, & Mithridate en fut accablé: il fuit de ses états; &, passant l'Asie, il marcha, de péril en péril, par le pays des Laziens: &, ramassant dans son chemin ce qu'il trouva de barbares, il parut dans le Bosphore, devant son fils Maccharès qui avoit fait sa paix avec les Romains (b).

Dans l'abyssine où il étoit, il forma le dessein de porter la guerre en Italie, & d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'affervirent quelques siècles après, & par le même chemin qu'elles tinrent (c).

Trahi par Pharnace, un autre de ses fils, &
par

(b) Mithridate l'avoit fait roi du Bosphore. Sur la nouvelle de l'arrivée de son pere, il se donna la mort.

(c) Voyez Appian, de bello Mithridatico.

par une armée effrayée de la grandeur de ses entreprises, & des hafards, qu'il alloit chercher, il mourut en roi.

Ce fut alors que Pompée, dans la rapidité de ses victoires, acheva le pompeux ouvrage de la grandeur de Rome. Il unit au corps de son empire des pays infinis; ce qui servit plus au spectacle de la magnificence romaine, qu'à sa vraie puissance: &, quoiqu'il parût, par les écriteaux portés à son triomphe, qu'il avoit augmenté le revenu du fisc de plus d'un tiers, le pouvoir n'augmenta pas, & la liberté publique n'en fut que plus exposée (d).



CHA-

(d) Voyez Plutarque, dans la vie de Pompée; & Zonaras, liv. II.

(a) Les patriciens avoient même, en quelque façon un caractère sacré: il n'y avoit qu'eux qui pussent pren-

CHAPITRE VIII.

Des divisions qui furent toujours dans la ville.

PENDANT que Rome conquéroit l'univers, il y avoit, dans ses murailles, une guerre cachée; c'étoient des feux comme ceux de ces volcans qui sortent sitôt que quelque matiere vient en augmenter la fermentation.

Après l'expulsion des rois, le gouvernement étoit devenu aristocratique: les familles patriciennes obtenoient seules toutes (a) les magistratures, toutes les dignités, & par conséquent tous les honneurs militaires & civils (b).

Les patriciens, voulant empêcher le retour des rois, chercherent à augmenter le mouvement qui étoit dans l'esprit du peuple; mais ils firent plus qu'ils ne voulurent: à force de lui donner de la haine pour les rois, ils lui donnerent un desir immodéré de la liberté. Comme l'autorité royale avoit passé toute entiere entre les mains des consuls, le peuple sentit que cette liberté dont on vouloit lui donner tant d'amour, il ne l'avoit pas: il chercha donc à abaisser le consulat, à avoir des magistrats plébéiens, & à partager avec les nobles les magistratures curules. Les patriciens furent forcés de lui accorder tout ce qu'il demanda: car, dans une ville où la pauvreté étoit

la
 dre les auspices. Voyez, dans Tite-Live, liv. VI, la harangue d'Appius Claudius.

(b) Par exemple: il n'y avoit qu'eux qui pussent être consuls & commander les armées.

la vertu publique ; où les richesses , cette voie sourde pour acquérir la puissance , étoient méprisées ; la naissance & les dignités ne pouvoient pas donner de grands avantages. La puissance devoit donc revenir au plus grand nombre , & l'aristocratie se changer , peu à peu , en un état populaire.

Ceux qui obéissent à un roi sont moins tourmentés d'envie & de jalousie , que ceux qui vivent dans une aristocratie héréditaire. Le prince est si loin de ses sujets , qu'il n'en est presque pas vu ; & il est si fort au-dessus d'eux , qu'ils ne peuvent imaginer aucun rapport qui puisse les choquer. Mais les nobles qui gouvernent sont sous les yeux de tous , & ne sont pas si élevés , que des comparaisons odieuses ne se fassent sans cesse. Aussi a-t-on vu , de tout tems , & le voit-on encore , le peuple détester les sénateurs. Les républicains , où la naissance ne donne aucune part au gouvernement , sont ; à cet égard , les plus heureuses ; car le peuple peut moins envier une autorité qu'il donne à qui il veut , & qu'il reprend à sa fantaisie.

Le peuple , mécontent des patriciens , se retira sur le mont sacré : on lui envoya des députés qui l'apaisèrent : & comme chacun se promit secours
l'un

(c) Zonaras , liv. II.

(d) Origine des tribuns du peuple.

(e) Le peuple , qui aimoit la gloire , composé de gens qui avoient passé leur vie à la guerre , ne pouvoit refuser ses suffrages à un grand homme sous lequel il avoit combattu. Il obtenoit le droit d'élire des plébéiens , & il étoit

l'un à l'autre , en cas que les patriciens ne tin-
sent pas les paroles données (c), ce qui eût
causé , à tous les instans , des séditions , & au-
roit troublé toutes les fonctions des magistrats ;
on jugea qu'il valoit mieux créer une magistra-
ture qui pût empêcher les injustices faites à un
plébéien (d). Mais , par une maladie éternelle des
hommes , les plébéiens , qui avoient obtenu des
tribuns pour se défendre , s'en servirent pour at-
taquer ; ils enleverent , peu à peu , toutes les
prérogatives des patriciens : cela produisit des con-
testations continuelles. Le peuple étoit soutenu ,
ou plutôt animé par ses tribuns ; & les patriciens
étoient défendus par le sénat , qui étoit presque
tout composé de patriciens , qui étoit plus porté
pour les maximes anciennes , & qui craignoit que
la populace n'élevât à la tyrannie quelque tribun.

Le peuple employoit pour lui ses propres for-
ces , & sa supériorité dans les suffrages , ses re-
fus d'aller à la guerre , ses menaces de se retirer ,
la partialité de ses loix , enfin ses jugemens con-
tre ceux qui lui avoient fait trop de résistance.
Le sénat se défendoit par ses bienfaits , & une sa-
ge dispensation des trésors de la république , par
le respect que le peuple avoit pour la gloire des
principales familles & la vertu des grands person-
nages (e) , par la religion même , les institutions

an-
soit des patriciens. Il fut obligé de se lier les mains , en
établissant qu'il y auroit toujours un consul plébéien : aussi
les familles plébéiennes , qui entrèrent dans les charges , y
furent-elles ensuite continuellement portées ; & , quand le
peuple éleva aux honneurs quelqu'homme de néant , comme

D

Var-



anciennes, & la suppression des jours d'assemblée, sous prétexte que les auspices n'avoient pas été favorables, par les cliens, par l'opposition d'un tribun à un autre, par la création d'un dictateur (f), les occupations d'une nouvelle guerre, ou les malheurs qui réunissoient tous les intérêts; enfin, par une condescendance paternelle à accorder au peuple une partie de ses demandes, pour lui faire abandonner les autres, & cette maxime constante de préférer la conservation de la république aux prérogatives de quelque ordre ou de quelque magistrature que ce fût.

Dans la suite des tems, lorsque les plébéiens eurent tellement abaissé les patriciens, que cette (g) distinction de familles devint vaine, & que les unes & les autres furent indifféremment élevées aux honneurs, il y eut de nouvelles disputes entre le bas peuple agité par ses tribuns, & les principales familles patriciennes ou plébéiennes, qu'on appella les nobles, & qui avoient pour elles le sénat qui en étoit composé. Mais, comme les mœurs anciennes n'étoient plus, que des particuliers avoient des richesses immenses, & qu'il

Varron & Marius, ce fut une espece de victoire qu'il remporta sur lui-même.

(f) Les patriciens, pour se défendre, avoient coutume de créer un dictateur; ce qui leur réussissoit admirablement bien: mais les plébéiens, ayant obtenu de pouvoir être élus consuls, purent aussi être élus dictateurs; ce qui déconcerta les patriciens. Voyez, dans Tite-Livre, liv. VIII, comment Publius Philo les abaissa dans sa dictature: il fit trois loix qui leur furent très-préjudiciables.

qu'il est impossible que les richesses ne donnent du pouvoir, les nobles résisterent avec plus de force que les patriciens n'avoient fait, ce qui fut cause de la mort des Gracches, & de plusieurs de ceux qui travaillèrent sur leur plan (b).

Il faut que je parle d'une magistrature qui contribua beaucoup à maintenir le gouvernement de Rome; ce fut celle des censeurs. Ils faisoient le dénombrement du peuple; & de plus, comme la force de la république consistoit dans la discipline, l'austérité des mœurs, & l'observation constante de certaines coutumes, ils corrigeoient les abus que la loi n'avoit pas prévus, ou que le magistrat ordinaire ne pouvoit pas punir (c). Il y a de mauvais exemples qui sont pires que les crimes; & plus d'états ont péri parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les loix. A Rome, tout ce qui pouvoit introduire des nouveautés dangereuses, changer le cœur ou l'esprit du citoyen, & en empêcher, si j'ose me servir de ce terme, la perpétuité, les désordres domestiques ou publics, étoient réformés par les censeurs. Ils pouvoient chasser du sénat qui ils vouloient, ôter à un chevalier le

che-

(c) Les patriciens ne conserverent que quelques sacerdoces, & le droit de créer un magistrat, qu'on appelloit *entre-roi*.

(b) Comme Saturninus & Glaucias.

(c) On peut voir comme ils dégradèrent ceux qui, après la bataille de Cannes, avoient été d'avis d'abandonner l'Italie; ceux qui s'étoient rendus à Annibal; ceux qui, par une mauvaise interprétation, lui avoient manqué de parole.

cheval qui lui étoit entretenu par le public, mettre un citoyen dans une autre tribu, & même parmi ceux qui payoient les charges de la ville, fans avoir part à ses privileges (*k*).

M. Livius nota le peuple même; &, de trente-cinq tribus, il en mit trente-quatre au rang de ceux qui n'avoient point de part aux privileges de la ville (*l*). „ Car, disoit-il, après m'avoir vu condamné, vous m'avez fait consul & censeur: il faut donc que vous ayez prévariqué „ une fois, en m'infligeant une peine; ou deux „ fois, en me créant consul & ensuite censeur”.

M. Duronius, tribun du peuple, fut chassé du sénat par les censeurs; parce que, pendant sa magistrature, il avoit abrogé la loi qui bernoit les dépenses des festins (*m*).

C'étoit une institution bien sage. Ils ne pouvoient ôter à personne une magistrature, parce que cela auroit troublé l'exercice de la puissance publique (*n*): mais ils faisoient déchoir de l'ordre & du rang, & privoient, pour ainsi dire, un citoyen de sa noblesse particulière.

Servius Tullius avoit fait la fameuse division par centuries, que Tite-Live (*o*) & Denys d'Halicarnasse (*p*) nous ont si bien expliquée. Il avoit distribué cent quatre-vingt-treize centuries en six classes, & mis tout le bas peuple dans la dernière

(*k*) Cela s'appelloit: *Eravim aliquem facere, aut in exercitum sabulas referre*. On étoit mis hors de sa centurie, & on n'avoit plus le droit de suffrage.

(*l*) Tite-Live, liv. XXIX.

(*m*) Valere Maxime, liv. II.

re centurie, qui formoit seule la sixième classe. On voit que cette disposition excluait le bas peuple du suffrage, non pas de droit, mais de fait. Dans la suite, on régla qu'excepté dans quelques cas particuliers, on suivroit, dans les suffrages, la division par tribus. Il y en avoit trente-cinq qui donnoient chacune leur voix, quatre de la ville, & trente & une de la campagne. Les principaux citoyens, tous laboureurs, entrèrent naturellement dans les tribus de la campagne; & celles de la ville reçurent le bas peuple (g), qui, y étant enfermé, influoit très-peu dans les affaires: & cela étoit regardé comme le salut de la république. Et, quand Fabius remit dans les quatre tribus de la ville le menu peuple qu'Appius Claudius avoit répandu dans toutes, il en acquit le surnom de très-grand (r). Les censeurs jettoient les yeux tous les cinq ans sur la situation actuelle de la république; & distribuoient de manière le peuple dans ses diverses tribus, que les tribuns & les ambitieux ne pussent pas se rendre maîtres des suffrages, & que le peuple même ne pût pas abuser de son pouvoir.

Le gouvernement de Rome fut admirable, en ce que, depuis sa naissance, sa constitution se trouva telle, soit par l'esprit du peuple, la force du sénat,

OU

(n) La dignité de sénateur n'étoit pas une magistrature.

(o) Livre I.

(p) Liv. IV, art. 15 & suiv.

(g) Appellé *turba forensis*.

(r) Voyez Tite-Live, liv. IX.



ou l'autorité de certains magistrats , que tout abus du pouvoir y put toujours être corrigé.

Carthage périt, parce que, lorsqu'il fallut retrancher les abus , elle ne put souffrir la main de son Annibal même. Athenes tomba, parce que ses erreurs lui parurent si douces qu'elle ne voulut pas en guérir. Et, parmi nous, les républiques d'Italie, qui se vantent de la perpétuité de leur gouvernement, ne doivent se vanter que de la perpétuité de leurs abus ; aussi n'ont-elles pas plus de liberté que Rome n'en eut du tems des décemvirs (s).

Le gouvernement d'Angleterre est plus sage, parce qu'il y a un corps qui l'examine continuellement, & qui s'examine continuellement lui-même : & telles sont ses erreurs qu'elles ne sont jamais longues ; & que, par l'esprit d'attention qu'elles donnent à la nation, elles sont souvent utiles.

En un mot , un gouvènement libre, c'est-à-dire, toujours agité , ne sçauroit se maintenir, s'il n'est , par ses propres loix, capable de correction.

CHA-

(s) Ni même plus de puissance.

(a) Les affranchis, & ceux qu'on appelloit *capite censi*, parce qu'ayant très-peu de bien, ils n'étoient taxés que pour leur tête, ne furent point d'abord enrôlés dans la milice de terre, excepté dans les cas pressans. Servius Tullius les avoit mis dans la sixième classe, & on ne prenoit des soldats que dans les cinq premières. Mais Marius, partant contre Jugurtha, enrôla indifféremment tout le monde :

CHAPITRE IX.

Deux causes de la perte de Rome.

LORSQUE la domination de Rome étoit bornée dans l'Italie, la république pouvoit facilement subsister. Tout soldat étoit également citoyen: chaque consul levait une armée, & d'autres citoyens alloient à la guerre sous celui qui succédoit. Le nombre des troupes n'étant pas excessif, on avoit attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui eussent assez de bien pour avoir intérêt à la conservation de la ville (a). Enfin le sénat voyoit de près la conduite des généraux, & leur étoit la pensée de rien faire contre leur devoir.

Mais, lorsque les légions passèrent les Alpes & la mer, les gens de guerre qu'on étoit obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettoit, perdirent peu à peu l'esprit de citoyens; & les généraux qui disposèrent des armées & des royaumes, sentirent leur force & ne purent plus obéir.

Les soldats commencèrent donc à ne reconnaître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espé-

de: *Milites scribere*, dit Salluste, *non more majorum neque classibus, sed ut cuiusque libido erat*, capite centos plerumque: de bello Jugurth. Remarquez que, dans la division par tribus, ceux qui étoient dans les quatre tribus de la ville, étoient, à peu près, les mêmes que ceux qui, dans la division par centuries, étoient dans la sixième classe.

espérances, & à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les soldats de la république, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César. Rome ne put plus sçavoir si celui qui étoit à la tête d'une armée, dans une province, étoit son général, ou son ennemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut corrompu que par sa puissance même, le sénat put aisément se défendre, parce qu'il agissoit constamment; au lieu que la populace passoit sans cesse, de l'extrémité de la fougue à l'extrémité de la foiblesse: mais, quand le peuple put donner à ses favoris une formidable autorité au-dehors, toute la sagesse du sénat devint inutile, & la république fut perdue.

Ce qui fait que les états libres durent moins que les autres, c'est que les malheurs & les succès qui leur arrivent leur font presque toujours perdre la liberté; au lieu que les succès & les malheurs d'un état où le peuple est soumis confirment également sa fermitude. Une république sage ne doit rien hasarder qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune: le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est à la perpétuité de son état.

Si la grandeur de l'empire perdit la république,
la

(b) *Jus Latii, jus italicum.*

(c) Les Eques disoient, dans leurs assemblées: ceux qui ont pu choisir ont préféré leurs loix au droit de la cité romaine, qui a été une peine nécessaire pour ceux qui n'ont pu s'en défendre. Tite-Live, liv. IX.

(d) Les Alculans, les Marfès, les Vestins, les Marucins, les Férentans, les Hirpins, les Pompeians, les Vé-

la grandeur de la ville ne la perdit pas moins.

Rome avoit fournis tout l'univers avec le secours des peuples d'Italie, auxquels elle avoit donné, en différens tems, divers privilèges (*b*). La plupart de ces peuples ne s'étoient pas d'abord fort fouciés du droit de bourgeoisie chez les Romains; & quelques-uns aimerent mieux garder leurs usages (*c*). Mais, lorsque ce droit fut celui de la souveraineté universelle, qu'on ne fut rien dans le monde si l'on n'étoit citoyen romain, & qu'avec ce titre on étoit tout, les peuples d'Italie résolurent de périr ou d'être Romains: ne pouvant en venir à bout par leurs brigues & par leurs prières, ils prirent la voie des armes; ils se révolterent dans tout ce côté qui regarde la mer ionienne; les autres alliés alloient les suivre (*d*). Rome, obligée de combattre contre ceux qui étoient, pour ainsi dire, les mains avec lesquelles elle enchaînoit l'univers, étoit perdue; elle alloit être réduite à ses murailles: elle accorda ce droit tant désiré aux alliés qui n'avoient pas encore cessé d'être fideles (*e*); & peu à peu elle l'accorda à tous.

Pour lors, Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avoit eu qu'un même esprit, un même

Vénusiens, les Japiges, les Lucaniens, les Samnites, & autres Appien, de la guerre civile, livre I.

(*e*) Les Toscans, les Umbriens, les Latins. Cela portera quelque peuple à se soumettre: & , comme on les fit aussi citoyens, d'autres posèrent encore les armes; & enfin il ne resta que les Samnites, qui furent exterminés.

me amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie; où cette jalousie du pouvoir du sénat & des prérogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'étoit qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers, & sa dépendance de quelque grand protecteur (f). La ville déchirée ne forma plus un tout ensemble: &, comme on n'en étoit citoyen que par une espece de fiction; qu'on n'avoit plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultures; on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, & les sentimens romains ne furent plus.

Les ambitieux firent venir à Rome des villes & des nations entières, pour troubler les suffrages, ou se les faire donner; les assemblées furent de véritables conjurations; on appella *comices*: une troupe de quelques féditieux: l'autorité du peuple, ses loix, lui-même, devinrent des choses chimériques; & l'anarchie fut telle, qu'on ne put plus sçavoir si le peuple avoit fait une ordonnance: ou s'il ne l'avoit point faite (g).

On n'entend parler, dans les auteurs, que des divisions qui perdirent Rome; mais on ne voit pas que ces divisions y étoient nécessaires, qu'elles y avoient toujours été, & qu'elles y de-
voient

(f) Qu'on s'imagine cette tête monstrueuse des peuples d'Italie, qui, par le suffrage de chaque homme, conduisoit le reste du monde.

voient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la république qui fit le mal, & qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il falloit bien qu'il y eût à Rome des divisions; & ces guerriers si fiers, si audacieux, si terribles au-dehors, ne pouvoient pas être bien modérés au-dedans. Demander, dans un état libre, des gens hardis dans la guerre & timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles: &, pour regle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un état qui se donne le nom de république, on peut être assuré que la liberté n'y est pas.

Ce qu'on appelle union dans un corps politique, est une chose très-équivoque: la vraie est une union d'harmonie, qui fait que toutes les parties, quelque opposées qu'elles nous paroissent, concourent au bien général de la société, comme des dissonances, dans la musique, concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un état où l'on ne croit voir que du trouble; c'est-à-dire, une harmonie d'où résulte le bonheur, qui seul est la vraie paix. Il en est comme des parties de cet univers, éternellement liées par l'action des unes, & la réaction des autres.

Mais, dans l'accord du despotisme asiatique, c'est-à-dire, de tout gouvernement qui n'est pas modéré, il y a toujours une division réelle; le la-
bou-

(g) Voyez les lettres de Cicéron à Articus, livre IV, lettre 18.

boureur, l'homme de guerre, le négociant, le magistrat, le noble, ne sont joints que parce que les uns oppriment les autres sans résistance : & si l'on y voit de l'union, ce ne sont pas des citoyens qui sont unis, mais des corps morts ensevelis les uns auprès des autres.

Il est vrai que les loix de Rome devinrent impuissantes pour gouverner la république : mais c'est une chose qu'on a vu toujours, que de bonnes loix, qui ont fait qu'une petite république devient grande, lui deviennent à charge lorsqu'elle s'est aggrandie ; parce qu'elles étoient telles que leur effet naturel étoit de faire un grand peuple, & non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les loix bonnes, & les loix convenables ; celles qui font qu'un peuple se rend maître des autres. & celles qui maintiennent sa puissance lorsqu'il l'a acquise.

Il y a, à présent, dans le monde, une république que presque personne ne connoît (*b*), & qui, dans le secret & le silence, augmente ses forces chaque jour. Il est certain que, si elle parvient jamais à l'état de grandeur où sa sagesse la destine, elle changera nécessairement ses loix ; & ce ne sera point l'ouvrage d'un législateur, mais celui de la corruption même.

Rome étoit faite pour s'aggrandir, & ses loix étoient admirables pour cela. Aussi, dans quelque gouvernement qu'elle ait été, sous le pouvoir des rois, dans l'aristocratie, ou dans l'état

po-

(*b*) Le canton de Berne.

populaire, elle n'a jamais cessé de faire des entreprifes qui demandoient de la conduite, & y a réussi. Elle ne s'est pas trouvée plus sage que tous les autres états de la terre en un jour, mais continuellement : elle a soutenu une petite, une médiocre, une grande fortune, avec la même supériorité ; & n'a point eu de prospérités dont elle n'ait profité, ni de malheurs dont elle ne se soit servi.

Elle perdit sa liberté, parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage.



CHAPITRE X.

De la corruption des Romains.

J'E crois que la secte d'Epicure, qui s'introduisit à Rome sur la fin de la république, contribua beaucoup à gâter le cœur & l'esprit des Romains (a). Les Grecs en avoient été infatués avant eux : aussi avoient-ils été plutôt corrompus. Polybe nous dit que, de son tems, les sermens ne pouvoient donner de la confiance pour un Grec ; au lieu qu'un Romain en étoit, pour ainsi dire, enchaîné (b).

Il y a un fait, dans les lettres de Cicéron à Atticus (c), qui nous montre combien les Romains avoient changé, à cet égard, depuis le tems de Polybe.

MEMMIUS, dit-il, vient de communiquer au sénat l'accord que son compétiteur & lui avoient fait avec les consuls, par lequel ceux-ci s'étoient engagés de les favoriser dans la poursuite du consulat pour l'année suivante : & eux, de leur côté, s'obligeoient de payer aux consuls quatre cent mille sester-

(a) Cynéas en ayant discours à la table de Pyrrhus, Fabricius souhaita que les ennemis de Rome pussent tous prendre les principes d'une pareille secte. Plutarque, vie de Pyrrhus.

(b) „ Si vous prêtez aux Grecs un talent avec dix promesses, dix cautions, autant de témoins, il est impossible qu'ils gardent leur foi ; mais, parmi les Romains, soit qu'on doive rendre compte des deniers publics, ou de ceux des particuliers, on est fidele, à cause du serment

sesterces, s'ils ne leur fournissent trois augures qui déclareroient qu'ils étoient présens lorsque le peuple avoit fait la loi curiate (d), quoiqu'il n'en eût point fait; & deux consulaires qui affirmeroient qu'ils avoient assisté à la signature du senatus-consulte qui régloit l'état de leurs provinces quoiqu'il n'y en eût point eu. Que de malhonnêtes gens dans un seul contrat!

Outre que la religion est toujours le meilleur garant que l'on puisse avoir des mœurs des hommes, il y avoit ceci de particulier chez les Romains, qu'ils mêloient quelque sentiment religieux à l'amour qu'ils avoient pour leur patrie: cette ville fondée sous les meilleurs auspices, ce Romulus leur roi & leur dieu, ce capitolé éternel comme la ville, & la ville éternelle comme son fondateur, avoient fait autrefois, sur l'esprit des Romains, une impression qu'il eût été à souhaiter qu'ils eussent conservée.

La grandeur de l'état fit la grandeur des fortunes particulières. Mais, comme l'opulence est dans les mœurs & non pas dans les richesses, celles des Romains qui ne laissoient pas d'avoir des bornes, produisirent un luxe & des profu-

„ ment que l'on a fait. On a donc sagement établi la
 „ crainte des enfers; & c'est sans raison qu'on la combat
 „ aujourd'hui”. Polybe, livre VI.

(c) Livre IV, lettre 18.

(d) La loi curiate donnoit la puissance militaire; & le senatus-consulte régloit les troupes, l'argent, les officiers que devoit avoir le gouverneur; or les consuls, pour que tout cela fût fait à leur fantaisie, vouloient fabriquer une fausse loi, & un faux senatus-consulte.

84 GRANDEUR ET DECADENCE

sions qui n'en avoient point (e). Ceux qui avoient d'abord été corrompus par leurs richesses, le furent ensuite par leur pauvreté. Avec des biens au-dessus d'une condition privée, il fut difficile d'être un bon citoyen: avec les desirs & les regrets d'une grande fortune ruinée, on fut prêt à tous les attentats; & comme dit Salluste (f), on vit une génération de gens qui ne pouvoient avoir de patrimoine, ni souffrir que d'autres en eussent.

Cependant, quelle que fût la corruption de Rome, tous les malheurs ne s'y étoient pas introduits: car la force de son institution avoit été telle qu'elle avoit conservé une valeur héroïque & toute son application à la guerre, au milieu des richesses, de la mollesse & de la volupté; ce qui n'est, je crois, arrivé à aucune nation du monde.

Les citoyens romains regardoient le commerce (g) & les arts comme des occupations d'esclaves (h); ils ne les exerçoient point. S'il y eut quelques exceptions, ce ne fut que de la part de quelques affranchis qui continuoient leur première industrie. Mais, en général, ils ne con-

(e) La maison que Cornélie avoit achetée soixante-quinze mille drachmes, Lucullus l'acheta, peu de tems après, deux millions cinq cent mille. Plutarque, vie de Marius.

(f) *Ut meritis dicatur genitos esse qui nec ipsi habere possent res ampliores, nec alios pati.* Fragment de l'histoire de Salluste, tiré du livre de la cité de dieu livre II, chapitre 18.

(g) Romulus ne permit que deux sortes d'exercices aux gens

noissoient que l'art de la guerre, qui étoit la seule voie pour aller aux magistratures & aux honneurs (*i*). Ainsi les vertus guerrières restèrent, après qu'on eut perdu toutes les autres.



CHA.

gens libres, l'agriculture & la guerre. Les marchands, les ouvriers, ceux qui tenoient une maison à louage, les cabaretiers, n'étoient pas du nombre des citoyens. Denys d'Halicarnasse, livre II; *id.* livre IX.

(*b*) Cicéron en donne les raisons dans ses offices, livre I, chapitre 42.

(*i*) Il falloit avoir servi dix années, entre l'âge de 16 ans & celui de 47. Voyez Polybe, livre VI.

CHAPITRE XI.

1. *De Sylla: 2. de Pompée & César.*

JE supplie qu'on me permette de détourner les yeux des horreurs des guerres de Marius & de Sylla: on en trouvera, dans Appien, l'épouvantable histoire. Outre la jalousie, l'ambition, & la cruauté des deux chefs, chaque Romain étoit furieux; les nouveaux citoyens & les anciens ne se regardoient plus comme les membres d'une même république (a); & l'on se faisoit une guerre qui, par un caractère particulier, étoit en même tems civile & étrangere.

Sylla fit des loix très-propres à ôter la cause des désordres que l'on avoit vus: elles augmentoient l'autorité du sénat, tempéroient le pouvoir du peuple, régloient celui des tribuns. La fantaisie, qui lui fit quitter la dictature, sembla rendre la vie à la république: mais, dans la fureur de ses succès, il avoit fait des choses qui mirent Rome dans l'impossibilité de conserver sa liberté.

Il ruina, dans son expédition d'Asie, toute la disci-

(a) Comme Marius, pour se faire donner la commission de la guerre contre Mithridate, au préjudice de Sylla, avoit par le secours du tribun Sulpicius, répandu les huit nouvelles tribus des peuples d'Italie dans les anciennes, ce qui rendoit les Italiens maîtres des suffrages, ils étoient la plupart du parti de Marius, pendant que le sénat & les anciens citoyens étoient du parti de Sylla.

discipline militaire : il accoutuma son armée aux rapines (*b*), & lui donna des besoins qu'elle n'avoit jamais eus : il corrompit, une fois, des soldats qui devoient, dans la fuite, corrompre les capitaines.

Il entra dans Rome à main armée, & enseigna aux généraux romains à violer l'asyle de la liberté (*c*).

Il donna les terres des citoyens aux soldats (*d*), & il les rendit avides pour jamais ; car, dès ce moment, il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendit une occasion qui pût mettre les biens de ses citoyens entre ses mains.

Il inventa les proscriptions, & mit à prix la tête de ceux qui n'étoient pas de son parti. Dès lors il fut impossible de s'attacher davantage à la république : car, parmi deux hommes ambitieux & qui se disputoient la victoire, ceux qui étoient neutres & pour le parti de la liberté étoient sûrs d'être pros crits par celui des deux qui seroit le vainqueur. Il étoit donc de la prudence de s'attacher à l'un des deux.

Il vint après lui, dit Cicéron (*e*), un homme qui, dans une cause impie & une victoire enco-

re
(*b*) Voyez : dans la conjuration de Catilina, le portrait que Salluste nous fait de cette armée.

(*c*) *Fugatis Marii copiis, primus urbem Romam cum armis ingressus est.* Fragment de Jean d'Anthioche, dans l'extrait des vertus & des vices.

(*d*) On distribua bien au commencement une partie des terres des ennemis vaincus, mais Sylla donnoit les terres des citoyens.

(*e*) Offices, livre II, chapitre 8.



re plus honteuse, ne confisqua pas seulement les biens des particuliers, mais enveloppa dans la même calamité des provinces entières.

Sylla, quittant la dictature, avoit semblé ne vouloir vivre que sous la protection de ses loix même : mais cette action, qui marqua tant de modération, étoit elle-même une fuite de ses violences. Il avoit donné des établissemens à quarante-sept légions, dans divers endroits de l'Italie. Ces gens-là, dit Appien, regardant leur fortune comme attachée à sa vie, veilloient à sa sûreté, & étoient toujours prêts à le secourir ou à le venger (*f*).

La république devant nécessairement périr, il n'étoit plus question que de sçavoir comment, & par qui elle devoit être abattue.

Deux hommes également ambitieux, excepté que l'un ne sçavoit pas aller à son but si directement que l'autre, effacèrent, par leur crédit, par leurs exploits, par leurs vertus, tous les autres citoyens. Pompée parut le premier, César le suivit de près.

Pompée, pour s'attirer la faveur, fit casser les loix de Sylla, qui bornoient le pouvoir du peuple ; & , quand il eut fait à son ambition un sacrifice des loix les plus salutaires de sa patrie, il obtint tout ce qu'il voulut : & la témérité du peuple fut sans bornes à son égard.

Les loix de Rome avoient sagement divisé la
puif-

(*f*) On peut voir ce qui arriva après la mort de César.

puissance publique en un grand nombre de magistratures, qui se soutenoient, s'arrêtoient, & se tempéroient l'une l'autre : &, comme elles n'avoient toutes qu'un pouvoir borné, chaque citoyen étoit bon pour y parvenir; & le peuple, voyant passer devant lui plusieurs personnages l'un après l'autre, ne s'accoutumoit à aucun d'eux. Mais, dans ces tems-ci, le systême de la république changea; les plus puissans se firent donner par le peuple des commissions extraordinaires : ce qui anéantit l'autorité du peuple & des magistrats, & mit toutes les grandes affaires dans les mains d'un seul, ou de peu de gens (g).

Fallut-il faire la guerre à Sertorius ? on en donna la commission à Pompée. Fallut-il la faire à Mithridate ? tout le monde cria Pompée. Eut-on besoin de faire venir des bleds à Rome ? le peuple croit être perdu, si on n'en charge Pompée. Veut-on détruire les pirates ? il n'y a que Pompée. Et, lorsque César menace d'envahir, le sénat crie à son tour, & n'espère plus qu'en Pompée.

„ Je crois bien (disoit Marcus (h) au peuple)
 „ que Pompée, que les nobles attendent, aime-
 „ ra mieux assurer votre liberté que leur domi-
 „ nation : mais il y a eu un tems où chacun de
 „ vous devoit avoir la protection de plusieurs,
 „ & non pas tous la protection d'un seul; & où
 „ il

(g) *Plebis opes imminuta, paucorum potentia crevit. Salluste, de conjurat. Catil.*

(h) Fragment de l'histoire de Salluste.



„ il étoit inoui qu'un mortel pût donner ou
 „ ôter de pareilles choses ”.

A Rome, faite pour s'aggrandir, il avoit fallu réunir dans les mêmes personnes les honneurs & la puissance; ce qui, dans des tems de trouble, pouvoit fixer l'admiration du peuple sur un seul citoyen.

Quand on accorde des honneurs, on sçait précisément ce que l'on donne; mais, quand on y joint le pouvoir, on ne peut dire à quel point il pourra être porté.

Des préférences excessives, données à un citoyen dans une république, ont toujours des effets nécessaires; elles font naître l'envie du peuple, ou elles augmentent sans mesure son amour.

Deux fois Pompée retournant à Rome, maître d'opprimer la république, eut la modération de congédier ses armées avant que d'y entrer, & d'y paroître en simple citoyen. Ces actions, qui le comblèrent de gloire, firent que, dans la fuite, quelque chose qu'il eût faite au préjudice des loix, le sénat se déclara toujours pour lui.

Pompée avoit une ambition plus lente & plus douce que celle de César. Celui-ci vouloit aller à la souveraine puissance les armes à la main, comme Sylla. Cette façon d'opprimer ne plaisoit point à Pompée; il aspiroit à la dictature, mais par les suffrages du peuple: il ne pouvoit consentir à usurper la puissance, mais il auroit voulu qu'on la lui remît entre les mains.

Comme la faveur du peuple n'est jamais constan-

tan-

tante, il y eut des tems où Pompée vit diminuer son crédit (*i*); &, ce qui le toucha bien sensiblement, des gens qu'il méprisoit augmentèrent le leur, & s'en fervirent contre lui.

Cela lui fit faire trois choses également funestes. Il corrompit le peuple à force d'argent, & mit dans les élections, un prix au suffrage de chaque citoyen.

De plus, il se servit de la plus vile populace pour troubler les magistrats dans leur fonctions, espérant que les gens sages lassés de vivre dans l'anarchie, le créeroient dictateur par désespoir.

Enfin, il s'unit d'intérêts avec César & Crassus. Caton disoit que ce n'étoit pas leur inimitié qui avoit perdu la république, mais leur union. En effet, Rome étoit en ce malheureux état, qu'elle étoit moins accablée par les guerres civiles que par la paix, qui, réunissant les vues & les intérêts des principaux, ne faisoit plus qu'une tyrannie.

Pompée ne prêta pas proprement son crédit à César; mais sans le sçavoir, il le lui sacrifia. Bientôt César employa contre lui les forces qu'il lui avoit données, & ses artifices même: il troubla la ville par ses émissaires, & se rendit maître des élections; consuls, préteurs, tribuns furent achetés au prix qu'ils mirent eux-mêmes.

Le sénat, qui vit clairement les desseins de César, eut recours à Pompée: il le pria de prendre la défense de la république, si l'on pouvoit appeler de ce nom un gouvernement qui deman-

doit

(*i*) Voyez Plutarque.

doit la protection d'un de ses citoyens.

Je crois que ce qui perdit sur-tout Pompée, fut la honte qu'il eut de penser qu'en élevant César comme il avoit fait, il eût manqué de prévoyance. Il s'accoutuma, le plus tard qu'il put, à cette idée: il ne se mettoit point en défense, pour ne point avouer qu'il se fût mis en danger: il soutenoit au sénat que César n'oseroit faire la guerre; &, parce qu'il l'avoit dit tant de fois, il le redisoit toujours.

Il semble qu'une chose avoit mis César en état de tout entreprendre; c'est que, par une malheureuse conformité de noms, on avoit joint, à son gouvernement de la Gaule cisalpine, celui de la Gaule d'au-delà les Alpes.

La politique n'avoit point permis qu'il y eût des armées auprès de Rome; mais elle n'avoit pas souffert, non plus, que l'Italie fût entièrement dégarnie de troupes: cela fit qu'on tint des forces considérables dans la Gaule cisalpine, c'est-à-dire, dans le pays qui est depuis le Rubicon, petit fleuve de la Romagne, jusqu'aux Alpes. Mais, pour assurer la ville de Rome contre ces troupes, on fit le célèbre *senatus consulte*, que l'on voit encore gravé sur le chemin de Rimini à Césène, par lequel on devoit aux dieux infernaux, & l'on déclaroit sacrilege & parricide qui-conque, avec une légion, avec une armée, ou avec une cohorte, passeroit le Rubicon.

A un gouvernement si important, qui tenoit la ville en échec, on en joignit un autre plus confident.

fidérable encore; c'étoit celui de la Gaule transalpine, qui comprenoit les pays du midi de la France, qui, ayant donné à César l'occasion de faire la guerre, pendant plusieurs années, à tous les peuples qu'il voulut, fit que ses soldats vieillirent avec lui, & qu'il ne les conquit pas moins que les barbares. Si César n'avoit point eu le gouvernement de la Gaule transalpine, il n'auroit point corrompu ses soldats, ni fait respecter son nom par tant de victoires. S'il n'avoit pas eu celui de la Gaule cisalpine, Pompée auroit pu l'arrêter au passage des Alpes: au lieu que, dès le commencement de la guerre, il fut obligé d'abandonner l'Italie; ce qui fit perdre à son parti la réputation, qui, dans les guerres civiles, est la puissance même.

La même frayeur qu'Annibal porta dans Rome après la bataille de Cannes, César l'y répandit lorsqu'il passa le Rubicon. Pompée éperdu ne vit, dans les premiers momens de la guerre, de parti à prendre, que celui qui reste dans les affaires désespérées: il ne sçut que céder & que fuir; il sortit de Rome, y laissa le trésor public; il ne put nulle part retarder le vainqueur; il abandonna une partie de ses troupes, toute l'Italie, & passa la mer.

On parle beaucoup de la fortune de César: mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités sans pas un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que, quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vain-

E

queur;

queur; & qu'en quelque république qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

César, après avoir défait les lieutenans de Pompée en Espagne, alla en Grece le chercher lui-même. Pompée, qui avoit la côte de la mer, & des forces supérieures, étoit sur le point de voir l'armée de César détruite par la misere & la faim: mais, comme il avoit souverainement le foible de vouloir être approuvé, il ne pouvoit s'empêcher de prêter l'oreille aux vains discours de ses gens, qui le railloient ou l'accusoient sans cesse (k). Il veut, disoit l'un, se perpétuer dans le commandement, & être, comme Agamemnon, le roi des rois. Je vous avertis, disoit un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figes de Tusculum. Quelques succès particuliers qu'il eut, acheverent de tourner la tête à cette troupe sénatoriale. Ainsi, pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours, de sacrifier tant d'avantages, pour aller, avec des troupes nouvelles, combattre une armée qui avoit vaincu tant de fois.

Lorsque les restes de Pharsale se furent retirés en Afrique, Scipion, qui les commandoit, ne vouloit jamais suivre l'avis de Caton de traîner la guerre en longueur: enflé de quelques avantages, il risqua tout, & perdit tout: & lorsque Brutus & Cassius rétablirent ce parti, la même précipitation perdit la république une troisième fois (l).

Vous

(k) Voyez Plutarque, vie de Pompée.

(l) Cela est bien expliqué dans Appien, de la guerre civile.



Vous remarquerez que, dans ces guerres civiles qui durèrent si long-tems, la puissance de Rome s'accrut sans cesse au dehors. Sous Marius, Sylla, Pompée, César, Antoine, Auguste, Rome, toujours plus terrible, acheva de détruire tous les rois qui restoient encore.

Il n'y a point d'état qui menace si fort les autres d'une conquête, que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artisan, laboureur, y devient soldat: & lorsque, par la paix, les forces y sont réunies, cet état a de grands avantages sur les autres, qui n'ont guere que des citoyens. D'ailleurs, dans les guerres civiles, il se forme souvent de grands hommes; parce que, dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se place & se met à son rang; au lieu que, dans les autres tems, on est placé, & on l'est presque toujours tout de travers. Et, pour passer de l'exemple des Romains à d'autres plus récents, les François n'ont jamais été si redoutables au dehors, qu'après les querelles des maisons de Bourgogne & d'Orléans, après les troubles de la ligue, après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII, & de celle de Louis XIV. L'Angleterre n'a jamais été si respectée que sous Cromwel, après les guerres du long parlement. Les Allemands n'ont pris la supériorité sur les Turcs, qu'après

le, livre IV. L'armée d'Octave & d'Antoine auroit péri de faim, si l'on n'avoit pas donné la bataille.

qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les Espagnols, sous Philippe V, d'abord après les guerres civiles pour la succession, ont montré, en Sicile, une force qui a étonné l'Europe: & nous voyons aujourd'hui la Perse renaître des cendres de la guerre civile, & humilier les Turcs.

Enfin, la république fut opprimée: & il n'en faut pas accuser l'ambition de quelques particuliers; il en faut accuser l'homme, toujours plus avide du pouvoir à mesure qu'il en a davantage, & qui ne désire tout que parce qu'il possède beaucoup.

Si César & Pompée avoient pensé comme Caton, d'autres auroient pensé comme firent César & Pompée; & la république, destinée à périr auroit été entraînée au précipice par une autre main.

César pardonna à tout le monde: mais il me semble que la modération que l'on montre après qu'on a tout usurpé, ne mérite pas de grandes louanges.

Quoique l'on ait dit de sa diligence après Pharsale, Cicéron l'accuse de lenteur, avec raison. Il dit à Cassius qu'ils n'auroient jamais cru que le parti de Pompée se fût ainsi relevé en Espagne & en Afrique; & que, s'ils avoient pu prévoir que César se fût amusé à sa guerre d'Alexandrie, ils n'auroient pas fait leur paix, & qu'ils se seroient retirés avec Scipion & Caton en Afrique (m). Ainsi un fol amour lui fit essuyer quatre guer.

(m) Epitres familières; livre XV.

guerres; &, en ne prévenant pas les deux dernières, remit en question ce qui avoit été décidé à Pharsale.

César gouverna d'abord sous des titres de magistrature; car les hommes ne font guere touchés que des noms. Et, comme les peuples d'Asie abhorroient ceux de consul & de proconsul, les peuples d'Europe détestoient celui de roi; de sorte que, dans ces tems-là, ces noms faisoient le bonheur ou le désespoir de toute la terre. César ne laissa pas de tenter de se faire mettre le diadème sur la tête: mais, voyant que le peuple cessoit ses acclamations, il le rejetta. Il fit encore d'autres tentatives ⁿ: & je ne puis comprendre qu'il pût croire que les Romains, pour le souffrir tiran, aimassent pour cela la tyrannie, ou crussent avoir fait ce qu'ils avoient fait.

Un jour que le sénat lui déferoit de certains honneurs, il négligea de se lever; &, pour lors, les plus graves de ce corps acheverent de perdre patience.

On n'offense jamais plus les hommes, que lorsqu'on choque leurs cérémonies & leurs usages. Cherchez à les opprimer, c'est quelquefois une preuve de l'estime que vous en faites; choquez leurs coutumes, c'est toujours une marque de mépris.

César, de tout tems ennemi du sénat, ne put cacher le mépris qu'il conçut pour ce corps, qui étoit

(n) Il cassa les tribuns du peuple.

étoit devenu presque ridicule depuis qu'il n'avoit plus de puissance: par-là, sa clémence même fut insultante; on regarda qu'il ne pardonnoit pas, mais qu'il dédaignoit de punir.

Il porta le mépris jusqu'à faire lui-même les sénatus-consultes; il les souscrivoit du nom des premiers sénateurs qui lui venoient dans l'esprit.
 „ J'apprends quelquefois, dit Cicéron (o), qu'un
 „ sénatus-consulte, passé à mon avis, a été por-
 „ té en Syrie & en Arménie, avant que j'aie sçu
 „ qu'il ait été fait; & plusieurs princes m'ont écrit
 „ des lettres de remerciemens sur ce que j'avois
 „ été d'avis qu'on leur donnât le titre de rois,
 „ que non seulement je ne sçavois pas être rois,
 „ mais même qu'ils fussent au monde ”.

On peut voir, dans les lettres de quelques grands hommes de ce tems-là (p), qu'on a mises sous le nom de Cicéron, parce que la plupart font de lui, l'abattement & le désespoir des premiers hommes de la république à cette révolution subite, qui les priva de leurs honneurs & de leurs occupations même; lorsque le sénat étant sans fonctions, ce crédit, qu'ils avoient eu par toute la terre, ils ne purent plus l'espérer que dans le cabinet d'un seul: & cela se voit bien mieux dans ces lettres, que dans les discours des
 histo.

(o) Lettres familières, livre IX.

(p) Voyez les lettres de Cicéron & de Servius Sulpicius.

(q) Decimus Brutus, Caius Casca, Trebonius, Tullius Cimber, Minucius Basilus étoient amis de César. Appian, *de bello civili*, liv. II.

historiens. Elles sont le chef-d'œuvre de la naïveté de gens unis par une douleur commune, & d'un siècle où la fausse politesse n'avoit pas mis le mensonge par-tout: enfin, on n'y voit point comme dans la plupart de nos lettres modernes, des gens qui veulent se tromper, mais des amis malheureux qui cherchent à se tout dire.

Il étoit bien difficile que César pût défendre sa vie: la plupart des conjurés étoient de son parti (q), ou avoient été par lui comblés de bienfaits; & la raison en est bien naturelle. Ils avoient trouvé de grands avantages dans sa victoire; mais, plus leur fortune devenoit meilleure, plus ils commençoient à avoir part au malheur commun (r): car, à un homme qui n'a rien, il importe assez peu, à certains égards, en quel gouvernement il vive.

De plus, il y avoit un certain droit des gens, une opinion établie dans toutes les républiques de Grece & d'Italie, qui faisoit regarder comme un homme vertueux l'assassin de celui qui avoit usurpé la souveraine puissance. A Rome, sur-tout depuis l'expulsion des rois, la loi étoit précise, les exemples reçus; la république armoit le bras de chaque citoyen, le faisoit magistrat pour le moment, & l'avoit pour sa défense.

Brutus (s) ose bien dire à ses amis que, quand
son

(q) Je ne parle pas des satellites d'un tyran, qui seroient perdus après lui; mais de ses compagnons dans un gouvernement libre.

(s) Lettres de Brutus, dans le recueil de celles de Cicéron.

son pere reviendroit sur la terre, il le tueroit tout de même : &, quoique, par la continuation de la tyrannie, cet esprit de liberté se perdit peu à peu, les conjurations, au commencement du regne d'Auguste, renaissioient toujours.

C'étoit un amour dominant pour la patrie, qui, sortant des regles ordinaires des crimes & des vertus, n'écouteoit que lui seul, & ne voyoit ni citoyen, ni ami, ni bienfaiteur, ni pere : la vertu sembloit s'oublier, pour se surpasser elle-même ; & l'action qu'on ne pouvoit d'abord approuver, parce qu'elle étoit atroce, elle la faisoit admirer comme divine.

En effet, le crime de César, qui vivoit dans un gouvernement libre, n'étoit-il pas hors d'état d'être puni autrement que par un assassinat ? Et demander pourquoi on ne l'avoit pas poursuivi par la force ouverte, ou par les loix, n'étoit-ce pas demander raison de ses crimes ?



C H A P I T R E XII.

De l'état de Rome , après la mort de César.

IL étoit tellement impossible que la république pût se rétablir, qu'il arriva ce qu'on n'avoit jamais encore vu, qu'il n'y eut plus de tyran, & qu'il n'y eut pas de liberté; car les causes qui l'avoient détruite subsistoient toujours.

Les conjurés n'avoient formé de plan que pour la conjuration, & n'en avoient point fait pour la soutenir.

Après l'action faite, ils se retirèrent au capitolé; le sénat ne s'assembla pas: & le lendemain, Lépidus, qui cherchoit le trouble, se saisit, avec des gens armés, de la place romaine.

Les soldats vétérans, qui craignoient qu'on ne répétât les dons immenses qu'ils avoient reçus, entrèrent dans Rome: cela fit que le sénat approuva tous les actes de César; & que, conciliant les extrêmes, il accorda une amnistie aux conjurés; ce qui produisit une fausse paix.

César, avant sa mort, se préparant à son expédition contre les Parthes, avoit nommé des magistrats pour plusieurs années, afin qu'il eût des gens à lui qui maintinssent, dans son absence, la tranquillité de son gouvernement: ainsi, après sa mort, ceux de son parti se sentirent des ressources pour long-tems.

Comme le sénat avoit approuvé tous les actes de César sans restriction, & que l'exécution



en fut donnée aux consuls; Antoine, qui l'étoit, se faisoit du livre des raisons de César, gagna son secrétaire, & y fit écrire tout ce qu'il voulut de maniere que le dictateur régnoit plus impérieusement que pendant sa vie: car, ce qu'il n'auroit jamais fait, Antoine le faisoit; l'argent qu'il n'auroit jamais donné, Antoine le donnoit; & tout homme qui avoit de mauvaises intentions contre la république, trouvoit soudain une récompense dans les livres de César.

Par un nouveau malheur, César avoit amassé, pour son expédition, des sommes immenses, qu'il avoit mises dans le temple d'Ups: Antoine, avec son livre, en disposa à sa fantaisie.

Les conjurés avoient d'abord résolu de jeter le corps de César dans le Tybre *a*); ils n'y auroient trouvé nul obstacle: car, dans ces momens d'étonnement qui suivent une action inopinée, il est facile de faire tout ce qu'on peut ofer. Cela ne fut point exécuté, & voici ce qui en arriva.

Le sénat se crut obligé de permettre qu'on fit les obseques de César: & effectivement, dès qu'il ne l'avoit pas déclaré tiran, il ne pouvoit lui refuser la sépulture. Or c'étoit une coutume des Romains, si vantée par Polybe, de porter dans les funérailles les images des ancêtres, & de

(a) Cela n'auroit pas été sans exemple: après que Tibérius Gracchus eut été tué, Lucrétius, édile, qui fut depuis appellé Vespillo, jeta son corps dans le Tybre. Aurelius Vector, *de viris illust.*

de faire ensuite l'oraison funebre du défunt: Antoine, qui la fit, montra au peuple la robe enfanglantée de César, lui lut son testament où il lui faisoit de grandes largesses, & l'agita au point qu'il mit le feu aux maisons des conjurés.

Nous avons un aveu de Cicéron qui gouverna le sénat dans toute cette affaire (b), qu'il auroit mieux valu agir avec vigueur, & s'exposer à périr; & que même on n'auroit point péri: mais il se disculpe sur ce que, quand le sénat fut assemblé, il n'étoit plus tems: & ceux qui savent le prix d'un moment, dans des affaires où le peuple a tant de part, n'en seront pas étonnés.

Voici un autre accident: pendant qu'on faisoit des jeux en l'honneur de César, une comete à longue chevelure parut pendant sept jours; le peuple crut que son ame avoit été reçue dans le ciel.

C'étoit bien une coutume des peuples de Grece & d'Asie de bâtir des temples aux rois & même aux proconsuls qui les avoient gouvernés (c); on leur laissoit faire ces choses, comme le témoignage le plus fort qu'ils pussent donner de leur servitude: les Romains même pouvoient, dans des laraires, ou des temples particuliers, rendre des honneurs divins à leurs ancêtres. Mais je ne vois pas que, depuis Romulus jusqu'à César,

(b) Lettres à Atticus, livre XIV, lettre 16.

(c) Voyez, ci-dessus, les lettres de Cicéron à Atticus, livre V; & la remarque de monsieur l'abbé de Mourgault.



far, aucun Romain ait été mis au nombre des divinités publiques (d).

Le gouvernement de la Macédoine étoit échu à Antoine; il voulut, au lieu de celui-là, avoir celui des Gaules; on voit bien par quel motif. Décimus Brutus, qui avoit la Gaule cisalpine, ayant refusé de la lui remettre, il voulut l'en chasser: cela produisit une guerre civile, dans laquelle le sénat déclara Antoine ennemi de la patrie.

Cicéron, pour perdre Antoine son ennemi particulier, avoit pris le mauvais parti de travailler à l'élevation d'Octave; &, au lieu de chercher à faire oublier au peuple César, il le lui avoit remis devant les yeux.

Octave se conduisit avec Cicéron en homme habile; il le flatta, le loua, le consulta, & employa tous ces artifices dont la vanité ne se défie jamais.

Ce qui gâte presque toutes les affaires, c'est qu'ordinairement ceux qui les entreprennent, outre la réussite principale, cherchent encore de certains petits succès particuliers qui flattent leur amour propre, & les rendent contens d'eux.

Je crois que, si Caton s'étoit réservé pour la république, il auroit donné aux choses tout un autre tour. Cicéron, avec des parties admirables
pour

(d) Dion dit que les triumvirs, qui espéroient tous d'avoir quelque jour la place de César, firent tout ce qu'ils purent pour augmenter les honneurs qu'on lui rendoit: livre XLVII.

pour un second rôle, étoit incapable du premier; il avoit un beau génie, mais une ame souvent commune. L'accessoire, chez Cicéron, c'étoit la vertu; chez Caton, c'étoit la gloire (e): Cicéron se voyoit toujours le premier; Caton s'oumbloit toujours: celui-ci vouloit sauver la république pour elle-même, celui-là pour s'en vanter.

Je pourrois continuer le parallele, en disant que, quand Caton prévoyoit, Cicéron craignoit; que là où Caton espéroit, Cicéron se confioit; que le premier voyoit toujours les choses de sang froid, l'autre au travers de cent petites passions.

Antoine fut défait à Modene: les deux consuls Hirtius & Panfa y périrent. Le sénat, qui se crut au-dessus de ses affaires, songea à abaisser Octave, qui, de son côté, cessa d'agir contre Antoine, mena son armée à Rome, & se fit déclarer consul.

Voilà comment Cicéron, qui se vançoit que sa robe avoit détruit les armées d'Antoine, donna à la république un ennemi plus dangereux, parce que son nom étoit plus cher, & ses droits en apparence plus légitimes (f).

Antoine défait s'étoit réfugié dans la Gaule transalpine, où il avoit été reçu par Lépide: ces deux hommes. s'unirent avec Octave, & ils se donnerent l'un à l'autre la vie de leurs amis
&

(e) *Esse quam videri bonus malebat: itaque quominus gloriam peribat, eo magis illam assequabatur.* Saluste, de bello Catil.

(f) Il étoit héritier de César, & son fils par adoption.

& de leurs ennemis (*g*). Lépide resta à Rome; les deux autres allèrent chercher Brutus & Cassius, & ils les trouverent dans ces lieux où l'on combattit trois fois pour l'empire du monde.

Brutus & Cassius se tuèrent avec une précipitation qui n'est pas excusable; & l'on ne peut lire cet endroit de leur vie, sans avoir pitié de la république qui fut ainsi abandonnée. Caton s'étoit donné la mort à la fin de la tragédie; ceux-ci la commencerent en quelque façon par leur mort.

On peut donner plusieurs causes de cette coutume si générale des Romains de se donner la mort: le progrès de la secte stoïque qui y encourageoit; l'établissement des triomphes & de l'esclavage qui firent penser à plusieurs grands hommes qu'il ne falloit pas survivre à une défaite; l'avantage que les accusés avoient de se donner la mort plutôt que de subir un jugement par lequel leur mémoire devoit être flétrie & leurs biens confisqués (*b*); une espece de point-d'honneur, peut-être plus raisonnable que celui qui nous porte aujourd'hui à égorger notre ami pour un geste ou pour une parole; enfin une grande commodité pour le héroïsme, chacun faisant finir la piece qu'il jouoit dans le monde à l'endroit où il vouloit (*i*).

On

(*g*) Leur cruauté fut si insensée, qu'ils ordonnerent que chacun eût à se réjouir des proscriptions, sous peine de la vie. Voyez Dion.

(*b*) *Eorum qui de se faciebant humabantur corpora manebant testamenta; precium festinandi.* Tacite, annal. liv. VI.



On pourroit ajouter, une grande facilité dans l'exécution : l'ame , toute occupée de l'action qu'elle va faire, du motif qui la détermine, du péril qu'elle va éviter, ne voit point proprement la mort ; parce que la passion fait sentir, & jamais voir.

L'amour-propre, l'amour de notre conservation se transforme en tant de manieres, & agit par des principes si contraires qu'il nous porte à sacrifier notre être pour l'amour de notre être : & tel est le cas que nous faisons de nous-mêmes, que nous consentons à cesser de vivre, par un instinct naturel & obscur qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

Il est certain que les hommes sont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entreprises qu'ils n'étoient lorsque, par cette puissance qu'on prenoit sur soi-même, on pouvoit, à tous les instans, échapper à toute autre puissance.



CHA-

(?) Si Charles I, si Jacques II avoient vécu dans une religion qui leur eût permis de se tuer, ils n'auroient pas eu à soutenir, l'une une telle mort, l'autre une telle vie.

CHAPITRE XIII.

AUGUSTE.

SEXTUS POMPEE tenoit la Sicile & la Sardaigne; il étoit maître de la mer, & il avoit avec lui une infinité de fugitifs & de proscrits, qui combattoient pour leurs dernières espérances. Octave lui fit deux guerres très-laborieuses, & après bien des mauvais succès, il le vainquit par l'habileté d'Agrippa.

Les conjurés avoient presque tous fini malheureusement leur vie (a); & il étoit bien naturel que des gens, qui étoient à la tête d'un parti abbattu tant de fois dans des guerres où l'on ne se faisoit aucun quartier, eussent péri de mort violente. De-là, cependant, on tira la conséquence d'une vengeance céleste, qui punissoit les meurtriers de César, & proscrivoit leur cause.

Octave gagna les soldats de Lépidus, & le dépouilla de la puissance du triumvirat: il lui envia même la consolation de mener une vie obscure, & le força de se trouver comme homme privé dans les assemblées du peuple.

On est bien aise de voir l'humiliation de ce Lépidus. C'étoit le plus méchant citoyen qui fût dans la république: toujours le premier à commencer les troubles; formant sans cesse des projets funes.

(a) De nos jours presque tous ceux qui jugerent Charles I, eurent une fin tragique. C'est qu'il n'est guere possible, de faire des actions pareilles sans avoir, de tous côtés,

funestes, où il étoit obligé d'affocier de plus habiles gens que lui. Un auteur moderne s'est plu à en faire l'éloge (b), & cite Antoine, qui, dans une de ses lettres, lui donne la qualité d'honnête homme: mais un honnête homme pour Antoine ne devoit guere l'être pour les autres.

Je crois qu'Octave est le seul de tous les capitaines romains qui ait gagné l'affection des soldats, en leur donnant sans cesse des marques d'une lâcheté naturelle. Dans ces tems-là, les soldats faisoient plus de cas de la libéralité de leur général, que de son courage. Peut-être même que ce fut un bonheur pour lui, de n'avoir point eu cette valeur qui peut donner l'empire, & que cela même l'y porta: on le craignoit moins. Il n'est pas impossible que les choses qui le deshonoreroient le plus, aient été celles qui le fervirent le mieux. S'il avoit d'abord montré une grande ame, tout le monde se seroit méfié de lui; &, s'il eût eu de la hardiesse, il n'auroit pas donné à Antoine le tems de faire toutes les extravagances qui le perdirent.

Antoine, se préparant contre Octave, jura à ses soldats que, deux mois après sa victoire, il rétabliroit la république; ce qui fait bien voir que les soldats même étoient jaloux de la liberté de leur patrie, quoiqu'ils la détruississent sans cesse, n'y ayant rien de si aveugle qu'une armée.

La

tés de mortels ennemis, & par conséquent sans courir une infinité de périls.

(b) L'abbé de saint Réal.

La bataille d'Actium se donna; Cléopâtre fuit, & entraîne Antoine avec elle. Il est certain que, dans la suite, elle le trahit (c): peut-être que, par cet esprit de coquetterie inconcevable des femmes, elle avoit formé le dessein de mettre encore à ses pieds un troisième maître du monde.

Une femme, à qui Antoine avoit sacrifié le monde entier, le trahit: tant de capitaines & tant de rois, qu'il avoit aggrandis ou faits, lui manquèrent: &, comme si la générosité avoit été liée à la servitude, une troupe de gladiateurs lui conserva une fidélité héroïque. Comblez un homme de bienfaits; la première idée que vous lui inspirez, c'est de chercher les moyens de les conserver: ce sont de nouveaux intérêts que vous lui donnez à défendre.

Ce qu'il y a de surprenant dans ces guerres, c'est qu'une bataille décidoit presque toujours l'affaire, & qu'une défaite ne se réparoit pas.

Les soldats romains n'avoient point proprement d'esprit de parti; ils ne combattoient point pour une certaine chose, mais pour une certaine personne; ils ne connoissoient que leur chef, qui les engageoit par des espérances immenses: mais, le chef battu n'étant plus en état de remplir ses promesses, ils se tournoient d'un autre côté. Les provinces n'entroient point non plus sincèrement dans la querelle; car il leur importoit fort peu qui eût le dessus, du sénat ou du peuple. Ainsi,

fitôt

(c) Voyez Dion, livre I.

(d) Il n'y avoit point de garnisons dans les villes pour

fitôt qu'un des chefs étoit battu, elles se donnoient à l'autre (*d*) ; car il falloit que chaque ville songeât à se justifier devant le vainqueur, qui, ayant des promesses immenses à tenir aux soldats, devoit leur sacrifier les pays les plus coupables.

Nous avons eu, en France, deux sortes de guerres civiles : les unes avoient pour prétexte la religion ; & elles ont duré, parce que le motif subsistoit après la victoire : les autres n'avoient pas proprement de motif, mais étoient excitées par la légèreté ou l'ambition de quelques grands, & elles étoient d'abord étouffées.

Auguste (c'est le nom que la flatterie donna à Octave) établit l'ordre, c'est-à-dire, une servitude durable : car, dans un état libre où l'on vient d'usurper la souveraineté, on appelle règle tout ce qui peut fonder l'autorité sans bornes d'un seul ; & on nomme trouble, dissention, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des sujets.

Tous les gens qui avoient eu des projets ambitieux, avoient travaillé à mettre une espèce d'anarchie dans la république. Pompée, Crassus & César y réussirent à merveille. Ils établirent une impunité de tous les crimes publics ; tout ce qui pouvoit arrêter la corruption des mœurs, tout ce qui pouvoit faire une bonne police, ils l'abolirent ;

pour les contenir & les Romains n'avoient eu besoin d'affurer leur empire que par des armées ou des colonies.

rent; &, comme les bons législateurs cherchent à rendre leurs concitoyens meilleurs, ceux-ci travailloient à les rendre pires: ils introduisirent donc la coutume de corrompre le peuple à prix d'argent; &, quand on étoit accusé de brigues, on corrompoit aussi les juges: ils firent troubler les élections par toutes sortes de violence; &, quand on étoit mis en justice on intimidait encore les juges (e); l'autorité même du peuple étoit anéantie, témoin Gabinius, qui, après avoir rétabli, malgré le peuple, Ptolomée à main armée, vint froidement demander le triomphe (f).

Ces premiers hommes de la république cherchoient à dégoûter le peuple de son pouvoir, & à devenir nécessaires, en rendant extrêmes les inconvéniens du gouvernement républicain: mais, lorsqu'Auguste fut une fois le maître, la politique le fit travailler à rétablir l'ordre, pour faire sentir le bonheur du gouvernement d'un seul.

Lorsqu'Auguste avoit les armes à la main, il craignoit les révoltes des soldats, & non pas les conjurations des citoyens; c'est pour cela qu'il ménagea les premiers, & fut si cruel aux autres. Lorsqu'il fut en paix, il craignit les conjurations: &, ayant toujours devant les yeux le destin de César, pour éviter son sort, il songea à s'éloigner de sa conduite. Voilà la clef de toute la vie d'Auguste. Il porta dans le sénat une cuirasse sous sa robe; il refusa le nom de dictateur: &

(e) Cela se voit bien dans les lettres de Cicéron à Atticus.

&, au lieu que César disoit insolemment que la république n'étoit rien, & que ses paroles étoient des loix, Auguste ne parla que de la dignité du sénat, & de son respect pour la république. Il songea donc à établir le gouvernement le plus capable de plaire qui fût possible, sans choquer ses intérêts; & il en fit un aristocratique par rapport au civil, & monarchique par rapport au militaire: gouvernement ambigu, qui, n'étant pas soutenu par ses propres forces, ne pouvoit subsister que tandis qu'il plairoit au monarque, & étoit entièrement monarchique par conséquent.

On a mis en question si Auguste avoit eu véritablement le dessein de se démettre de l'empire: mais qui ne voit que, s'il l'eût voulu, il étoit impossible qu'il n'y eût réussi? Ce qui fait voir que c'étoit un jeu, c'est qu'il demanda, tous les dix ans, qu'on le soulageât de ce poids, & qu'il le porta toujours. C'étoient de petites finesse, pour se faire encore donner ce qu'il ne croyoit pas avoir assez acquis. Je me détermine par toute la vie d'Auguste: &, quoique les hommes soient fort bizarres, cependant il arrive très-rarement qu'ils renoncent, dans un moment, à ce à quoi ils ont réfléchi pendant toute leur vie. Toutes les actions d'Auguste, tous ses réglemens tenoient visiblement à l'établissement de la monarchie. Sylla se défait de la dictature: mais, dans toute

(f) César fit la guerre aux Gaulois, & Crassus aux Parthes, sans qu'il y eût eu aucune délibération du sénat, ni aucun décret du peuple. Voyez Dion,

toute la vie de Sylla, au milieu de ses violences, on voit un esprit républicain; tous ses réglemens, quoique tyranniquement exécutés, tendent toujours à une certaine forme de république. Sylla, homme emporté, mène violemment les Romains à la liberté: Auguste, rusé tyran (*g*), les conduit doucement à la servitude. Pendant que, sous Sylla, la république reprenoit des forces, tout le monde crioit à la tyrannie: &, pendant que, sous Auguste, la tyrannie se fortifioit, on ne parloit que de liberté.

La coutume des triomphes, qui avoient tant contribué à la grandeur de Rome, se perdit sous Auguste; ou plutôt cet honneur devint un privilège de la souveraineté (*b*). La plupart des choses qui arriverent sous les empereurs avoient leur origine dans la république (*i*), & il faut les approcher: celui-là seul avoit droit de demander le triomphe, sous les auspices duquel la guerre s'étoit faite (*k*); or, elle se faisoit toujours sous les auspices du chef, & par conséquent de l'empereur, qui étoit le chef de toutes les armées.

Comme, du tems de la république, on eut
pour

(*g*) J'emploie ici ce mot dans le sens des Grecs & des Romains, qui donnoient ce nom à tous ceux qui avoient renversé la démocratie.

(*b*) On ne donna plus aux particuliers que les ornemens triomphaux. Dion, *in Aug.*

(*i*) Les Romains ayant changé de gouvernement sans avoir été envahis, les mêmes coutumes restèrent après le changement du gouvernement, dont la forme même resta, à peu près.

(*k*) Dion, *in Aug.* liv. LIV, dit qu'Agrippa négligea,

pour principe de faire continuellement la guerre; sous les empereurs, la maxime fut d'entretenir la paix: les victoires ne furent regardées que comme des sujets d'inquiétude, avec des armées qui pouvoient mettre leurs services à trop haut prix.

Ceux qui eurent quelque commandement craignirent d'entreprendre de trop grandes choses: il fallut modérer sa gloire, de façon qu'elle ne réveillât que l'attention, & non pas la jalousie du prince; & ne point paroître devant lui avec un éclat que ses yeux ne pouvoient souffrir.

Auguste fut fort retenu à accorder le droit de bourgeoisie romaine (1); il fit des loix (m) pour empêcher qu'on n'affranchît trop d'esclaves (n); il recommanda, par son testament, que l'on gardât ces deux maximes, & qu'on ne cherchât point à étendre l'empire par de nouvelles guerres.

Ces trois choses étoient très-bien liées ensemble: dès qu'il n'y avoit plus de guerres, il ne falloit plus de bourgeoisie nouvelle; ni d'affranchissemens.

Lors-

gligea, par modestie, de rendre compte au sénat de son expédition contre les peuples du Bosphore, & refusa même le triomphe; & que, depuis lui, personne de ses pareils ne triompha, mais c'étoit une grace qu'Auguste vouloit faire à Agrippa, & qu'Antoine ne fit point à Ventidus, la première fois qu'il vainquit les Parthes.

(1) Suétone, *in Aug.*

(m) *Idem ibid.* Voyez les institutes, livre I.

(n) Dion, *in Aug.*



Lorsque Rome avoit des guerres continuelles, il falloit qu'elle réparât continuellement ses habitans. Dans les commencemens, on y mena une partie du peuple de la ville vaincue: dans la fuite, plusieurs citoyens des villes voisines y vinrent, pour avoir part au droit de suffrage; & ils s'y établirent en si grand nombre, que, sur les plaintes des alliés, on fut souvent obligé de les leur renvoyer: enfin, on y arriva en foule des provinces. Les loix favorisèrent les mariages, & même les rendirent nécessaires. Rome fit, dans toutes ses guerres, un nombre d'esclaves prodigieux: & lorsque ses citoyens furent comblés de richesses, ils en achetèrent de toutes parts, mais ils les affranchirent sans nombre, par générosité, par avarice, par foiblesse (o): les uns vouloient récompenser des esclaves fideles; les autres vouloient recevoir, en leur nom, le bled que la république distribuoit aux pauvres citoyens, d'autres enfin desiroient d'avoir à leur pompe funebre beaucoup de gens qui la suivissent avec un chapeau de fleurs. Le peuple fut presque composé d'affranchis (p); de façon que ces maîtres du monde, non seulement dans les commencemens, mais dans tous les tems, furent la plupart d'origine servile.

Le nombre du petit peuple, presque toujours com-

(o) Denys d'Halicarnasse, livre IV.

(p) Voyez Tacite, annal. livre XIII. *Latè fustum id serpus*, &c.

(q) Il régla que les soldats prétoriens auroient cinq mille

composé d'affranchis, ou de fils d'affranchis, devenant incommode, on en fit des colonies, par le moyen desquelles on s'assura de la fidélité des provinces. C'étoit une circulation des hommes de tout l'univers: Rome les recevoit esclaves, & les renvoyoit Romains.

Sous prétexte de quelques tumultes arrivés dans les élections, Auguste mit dans la ville un gouverneur & une garnison; il rendit les corps des légions éternels, les plaça sur les frontières, & établit des fonds particuliers pour les payer; enfin, il ordonna que les vétérans recevoient leur récompense en argent, & non pas en terres (9).

Il résulta plusieurs mauvais effets de cette distribution des terres que l'on faisoit depuis Sylla, la propriété des biens des citoyens étoit rendue incertaine. Si on ne menoit pas dans un même lieu les soldats d'une cohorte, ils se dégoûtoient de leur établissement, laissoient les terres incultes, & devenoient de dangereux citoyens (r); mais, si on les distribuoit par légions, les ambitieux pouvoient trouver contre la république des armées dans un moment.

Auguste fit des établissemens fixes pour la marine. Comme, avant lui, les Romains n'avoient point eu des corps perpétuels de troupes de terre, ils n'en avoient point non plus de troupes de mille drachmes; deux après seize ans de service, & les trois autres mille drachmes après vingt ans de service. Dion, *in Aug.*

(r) Voyez Tacite, *annal.* liv. XIV, sur les soldats menés à Tarente & à Antium.



de mer. Les flottes d'Auguste eurent pour objet principal la sûreté des convois, & la communication des diverses parties de l'empire: car d'ailleurs les Romains étoient les maîtres de toute la méditerranée; on ne navigeoit, dans ces tems-là, que dans cette mer; & ils n'avoient aucun ennemi à craindre.

Dion remarque très-bien que, depuis les empereurs, il fut plus difficile d'écrire l'histoire: tout devint secret; toutes les dépêches des provinces furent portées dans le cabinet des empereurs; on ne sçut plus que ce que la folie & la hardiesse des tyrans ne voulut point cacher, ou ce que les historiens conjecturerent.



CHAPITRE XIV.

TIBERE.

COMME on voit un fleuve miner lentement & sans bruit les digues qu'on lui oppose, & enfin les renverser dans un moment & couvrir les campagnes qu'elles conservoient; ainsi la puissance souveraine, sous Auguste, agit insensiblement, & renversa, sous Tibere, avec violence.

Il y avoit une *loi de majesté* contre ceux qui commettoient quelqu'attentat contre le peuple romain. Tibere se saisit de cette loi, & l'appliqua non pas aux cas pour lesquels elle avoit été faite, mais à tout ce qui put servir sa haine ou ses défiances. Ce n'étoient pas seulement les actions qui tombent dans le cas de cette loi; mais des paroles, des signes, & des pensées même: car ce qui se dit dans ces épanchemens de cœur que la conversation produit entre deux amis, ne peut être regardé que comme des pensées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les festins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les esclaves: la dissimulation & la tristesse du prince se communiquant par-tout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une affectation qui pouvoit rappeler, dans l'esprit des peuples, le bonheur des tems précédens.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des loix, & avec les couleurs de la justice; lorsqu'on va, pour

ainsi dire, noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étoient sauvés.

Et comme il n'est jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'instrumens de sa tyrannie, Tibere trouva toujours des juges prêts à condamner autant de gens qu'il en put soupçonner. Du tems de la république, le sénat, qui ne jugeoit point en corps les affaires des particuliers, connoissoit, par une délégation du peuple, des crimes qu'on imputoit aux alliés. Tibere lui renvoya de même le jugement de tout ce qui s'appelloit crime de *lese majesté* contre lui. Ce corps tomba dans un état de bassesse qui ne peut s'exprimer; les sénateurs alloient au-devant de la servitude; sous la faveur de Séjan, les plus illustres d'entr'eux faisoient le métier de délateurs.

Il me semble que je vois plusieurs causes de cet esprit de servitude qui régnoit pour lors dans le sénat. Après que César eut vaincu le parti de la république, les amis & les ennemis, qu'il avoit dans le sénat, concoururent également à ôter toutes les bornes que les loix avoient mises à sa puissance, & à lui déférer des honneurs excessifs. Les uns cherchoient à lui plaire, les autres à le rendre odieux. Dion nous dit que quelques-uns allèrent jusqu'à proposer qu'il lui fût permis de jouir de toutes les femmes qu'il lui plairoit. Cela fit qu'il ne se défia point du sénat & qu'il y fut assassiné; mais cela fit aussi que, dans les regnes suivans, il n'y eut point de flatterie qui fût sans exemple, & qui pût révolter les esprits.

Avant

Avant que Rome fût gouvernée par un seul, les richesses des principaux Romains étoient immenses, quelles que fussent les voies qu'ils employoient pour les acquérir: elles furent presque toutes ôtées sous les empereurs; les sénateurs n'avoient plus ces grands cliens qui les combloient de biens; on ne pouvoit guere rien prendre dans les provinces que pour César, sur-tout lorsque ses procurateurs, qui étoient, à peu près, comme sont aujourd'hui nos intendans, y furent établis. Cependant, quoique la source des richesses fût coupée, les dépenses subsistoient toujours; le train de vie étoit pris, & on ne pouvoit plus le soutenir que par la faveur de l'empereur.

Auguste avoit ôté au peuple la puissance de faire des loix, & celle de juger les crimes publics; mais il lui avoit laissé, ou du moins avoit paru lui laisser celle d'élire les magistrats. Tibere, qui craignoit les assemblées d'un peuple si nombreux, lui ôta encore ce privilege, & le donna au sénat, c'est-à-dire, à lui-même (a): or on ne sçauroit croire combien cette décadence du pouvoir du peuple avilit l'ame des grands. Lorsque le peuple dispofoit des dignités, les magistrats qui les brigoient faisoient bien des bassesses; mais elles étoient jointes à une certaine magnificence qui les cachoit, soit qu'ils donnassent des jeux ou de certains repas au peuple, soit qu'ils

(a) Tacite, annal. livre I. Dion, livre LVI.

qu'ils lui distribuassent de l'argent ou des grains : quoique le motif fût bas, le moyen avoit quelque chose de noble, parce qu'il convient toujours à un grand homme d'obtenir, par des libéralités, la faveur du peuple. Mais, lorsque le peuple n'eut plus rien à donner & que le prince, au nom du sénat, disposa de tous les emplois, on les demanda, & on les obtint par des voies indignes; la flatterie, l'infamie, les crimes furent des arts nécessaires pour y parvenir.

Il ne paroît pourtant point que Tibere voulût avilir le sénat: il ne se plaignoit de rien tant que du penchant qui entraînoit ce corps à la servitude; toute sa vie est pleine de ses dégoûts là-dessus: mais il étoit comme la plupart des hommes, il vouloit des choses contradictoires; sa politique générale n'étoit point d'accord avec ses passions particulières. Il auroit désiré un sénat libre, & capable de faire respecter son gouvernement; mais il vouloit aussi un sénat qui satisfît, à tous les momens, ses craintes, ses jalousies, ses haines: enfin, l'homme d'état cédoit continuellement à l'homme.

Nous avons dit que le peuple avoit autrefois obtenu, des patriciens, qu'il auroit des magistrats de son corps qui le défendroient contre les insultes & les injustices qu'on pourroit lui faire: afin qu'ils fussent en état d'exercer ce pouvoir, on les déclara sacrés & inviolables; & on ordonna que quiconque maltraiteroit un tribun, de fait ou par paroles, seroit sur le champ puni de mort.

Or,

Or, les empereurs étant revêtus de la puissance des tribuns, ils en obtinrent les privilèges : & c'est sur ce fondement qu'on fit mourir tant de gens ; que les délateurs purent faire leur métier tout à leur aise ; & que l'accusation de lese-majesté, ce crime, dit Pline, de ceux à qui on ne peut point imputer de crime, fut étendue à ce qu'on voulut.

Je crois pourtant que quelques-uns de ces titres d'accusation n'étoient pas si ridicules qu'ils nous paroissent aujourd'hui : & je ne puis penser que Tibere eût fait accuser un homme pour avoir vendu, avec la maison, la statue de l'empereur ; que Domitien eût fait condamner à mort une femme pour s'être déshabillée devant son image, & un citoyen parce qu'il avoit la description de toute la terre peinte sur les murailles de sa chambre, si ces actions n'avoient réveillé, dans l'esprit des Romains, que l'idée qu'elles nous donnent à présent. Je crois qu'une partie de cela est fondée sur ce que Rome ayant changé de gouvernement, ce qui ne nous paroît pas de conséquence pouvoit l'être pour lors : j'en juge par ce que nous voyons aujourd'hui chez une nation qui ne peut pas être soupçonnée de tyrannie, où il est défendu de boire à la santé d'une certaine personne.

Je ne puis rien passer qui serve à faire connoître le génie du peuple romain. Il s'étoit si fort accoutumé à obéir, & à faire sa félicité de la différence de ses maîtres, qu'après la mort de Ger-



manicus, il donna des marques de deuil, de regret & de désespoir, que l'on ne trouve plus parmi nous. Il faut voir les historiens décrire la désolation publique si grande, si longue, si peu modérée (b): & cela n'étoit point joué; car le corps entier du peuple n'affecte, ne flatte, ni ne dissimule.

Le peuple romain, qui n'avoit plus de part au gouvernement, composé presque d'affranchis, ou de gens sans industrie qui vivoient aux dépens du trésor public, ne sentoit que son impuissance; il s'affligeoit comme les enfans & les femmes, qui se désolent par le sentiment de leur foiblesse: il étoit mal; il plaça ses craintes & ses espérances sur la personne de Germanicus; &, cet objet lui étant enlevé, il tomba dans le désespoir.

Il n'y a point de gens qui craignent si fort les malheurs, que ceux que la misere de leur condition pourroit rassurer, & qui devoient dire, avec Andromaque: *Plût à dieu que je craignisse!* Il y a aujourd'hui, à Naples, cinquante mille hommes qui ne vivent que d'herbes, & n'ont, pour tout bien, que la moitié d'un habit de toile: ces gens-là, les plus malheureux de la terre, tombent dans un abattement affreux à la moindre fumée du Vésuve; ils ont la sottise de craindre de devenir malheureux.

(b) Voyez Tacite.

C H A P I T R E XV.

Des empereurs depuis Caius Caligula, jusqu'à Antonin.

CALIGULA succéda à Tibere. On disoit de lui qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur esclave, ni un plus méchant maître; ces deux choses sont assez liées, car la même disposition d'esprit, qui fait qu'on a été vivement frappé de la puissance illimitée de celui qui commande, fait qu'on ne l'est pas moins lorsque l'on vient à commander soi-même.

Caligula rétablit les comices (a) que Tibere avoit ôtés, & abolit ce crime arbitraire de lese-majesté qu'il avoit établi: par où l'on peut juger que le commencement du regne des mauvais princes est souvent comme la fin de celui des bons; parce que, par un esprit de contradiction sur la conduite de ceux à qui ils succèdent, ils peuvent faire ce que les autres font par vertu: & c'est à cet esprit de contradiction que nous devons bien de bons réglemens, & bien de mauvais aussi.

Qu'y gagna-t-on? Caligula ôta les accusations des crimes de lese-majesté; mais il faisoit mourir militairement tous ceux qui lui déplaisoient, & ce n'étoit pas à quelques sénateurs qu'il en vouloit; il tenoit le glaive suspendu sur le sénat qu'il menaçoit d'exterminer tout entier.

Cette

(a) Il les ôta dans la suite.



Cette épouvantable tyrannie des empereurs venoit de l'esprit général des Romains. Comme ils tomberent tout à coup sous un gouvernement arbitraire, & qu'il n'y eut presque point d'intervalle chez eux entre commander & servir, ils ne furent point préparés à ce passage par des mœurs douces; l'humeur féroce resta; les citoyens furent traités comme ils avoient traité eux-mêmes les ennemis vaincus, & furent gouvernés sur le même plan. Sylla, entrant dans Rome, ne fut pas un autre homme que Sylla entrant dans Athènes; il exerça le même droit des gens. Pour les états qui n'ont été soumis qu'insensiblement, lorsque les loix leur manquent, ils sont encore gouvernés par les mœurs.

La vue continuelle des combats des gladiateurs rendoit les Romains extrêmement féroces: on remarqua que Claude devint plus porté à réparer le sang, à force de voir ces sortes de spectacles. L'exemple de cet empereur, qui étoit d'un naturel doux, & qui fit tant de cruautés, fait bien voir que l'éducation de son tems étoit différente de la nôtre.

Les Romains, accoutumés à se jouer de la nature humaine, dans la personne de leurs enfans & de leurs esclaves (*b*), ne pouvoient guere connoître cette vertu que nous appellons humanité. D'où peut venir cette férocité que nous trouvons dans les habitans de nos colonies, que

(*b*) Voyez les loix romaines sur la puissance des peres & celle des meres.

de cet usage continuel des châtimens sur une malheureuse partie du genre humain? Lorsque l'on est cruel dans l'état civil, que peut-on attendre de la douceur & de la justice naturelle?

On est fatigué de voir, dans l'histoire des empereurs, le nombre infini des gens qu'ils firent mourir pour confisquer leurs biens: nous ne trouvons rien de semblable dans nos histoires modernes. Cela, comme nous venons de dire, doit être attribué à des mœurs plus douces, & à une religion plus réprimante; & de plus, on n'a point à dépouiller les familles de ces sénateurs qui avoient ravagé le monde. Nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes, qu'elles sont plus sûres; nous ne valons pas la peine qu'on nous ravisse nos biens (c).

Le peuple de Rome, ce que l'on appelloit *plebs*, ne haïssoit pas les plus mauvais empereurs. Depuis qu'il avoit perdu l'empire, & qu'il n'étoit plus occupé à la guerre, il étoit devenu le plus vil de tous les peuples; il regardoit le commerce & les arts comme des choses propres aux seuls esclaves; & les distributions de bled qu'il recevoit lui faisoient négliger les terres; on l'avoit accoutumé aux jeux & aux spectacles. Quand il n'eut plus de tribuns à écouter, ni de magistrats à élire, ces choses vaines lui devinrent nécessaires, & son oisiveté lui en augmenta le goût.

Or

(c) Le duc de Bragançe avoit des biens immenses dans le Portugal: lorsqu'il se révolta, on félicita le roi d'Espagne de la riche confiscation qu'il alloit avoir.



Or Caligula, Néron, Commode, Caracalla, étoient regrettés du peuple, à cause de leur folie même: car ils aimoient, avec fureur, ce que le peuple aimoit, & contribuoient, de tout leur pouvoir, & même de leur personne, à ses plaisirs; ils prodiguoient pour lui toutes les richesses de l'empire; & quand elles étoient épuisées, le peuple voyant sans peine dépouiller toutes les grandes familles, il jouissoit des fruits de la tyrannie, & il en jouissoit purement; car il trouvoit sa fureté dans sa bassesse. De tels princes haïssoient naturellement les gens de bien; ils sçavoient qu'ils n'en étoient pas approuvés (d): indignés de la contradiction ou du silence d'un citoyen austere, enivrés des applaudissemens de la populace, ils parvenoient à s'imaginer que leur gouvernement faisoit la félicité publique, & qu'il n'y avoit que des gens mal-intentionnés qui pussent le censurer.

Caligula étoit un vrai sophiste dans sa cruauté: comme il descendoit également d'Antoine & d'Auguste, il disoit qu'il puniroit les consuls s'ils célébroient le jour de réjouissance établi en mémoire de la victoire d'Actium, & qu'il les puniroit

(d) Les Grecs avoient des jeux où il étoit décent de combattre, comme il étoit glorieux d'y vaincre: les Romains n'avoient guere que des spectacles; & celui des infames gladiateurs leur étoit particulier. Or, qu'un grand personnage descendoit lui-même sur l'arène, ou montoit sur le théâtre, la gravité romaine ne le souffroit pas. Comment un sénateur auroit-il peu s'y résoudre, lui à qui les loix défendoient de contracter aucune alliance avec

roit s'ils ne le célébroient pas; & Drusille, à qui il accorda les honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer parce qu'elle étoit déesse, & de ne la pas pleurer parce qu'elle étoit sa sœur.

C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie, dans l'histoire de Rome, tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de confiance, de courage; ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini; à quoi aboutit-il, qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres? Quoi! ce sénat n'avoit fait évanouir tant de rois, que pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de quelques-uns de ses plus indignes citoyens, & s'exterminer par ses propres arrêts? On n'éleve donc sa puissance, que pour la voir mieux renversée? Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir, que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuses mains?

Caligula ayant été tué, le sénat s'assembla pour établir

vec des gens que les dégoûts ou les applaudissemens même du peuple avoient flétris? Il y parut pourtant des empereurs: & cette folie, qui montrait en eux le plus grand dérèglement du cœur, un mépris de ce qui étoit beau, de ce qui étoit honnête, de ce qui étoit bon, est toujours marquée, chez les historiens, avec le caractère de la tyrannie.

établir une forme de gouvernement. Dans le tems qu'il délibéroit, quelques soldats entrèrent dans le palais, pour piller: ils trouverent, dans un lieu obscur, un homme tremblant de peur; c'étoit Claude: ils le saluerent empereur.

Claude acheva de perdre les anciens ordres, en donnant à ses officiers le droit de rendre la justice (*e*). Les guerres de Marius & de Sylla ne se faisoient que pour sçavoir qui auroit ce droit, des sénateurs ou des chevaliers (*f*); une fantaisie d'un imbécille l'ôta aux uns & aux autres: étrange succès d'une dispute qui avoit mis en combustion tout l'univers!

Il n'y a point d'autorité plus absolue que celle du prince qui succède à la république; car il se trouve avoir toute la puissance du peuple qui n'avoit pu se limiter lui-même. Aussi voyons-nous, aujourd'hui, les rois de Dannemarc exercer le pouvoir le plus arbitraire qu'il y ait en Europe.

Le peuple ne fut pas moins avili que le sénat & les chevaliers. Nous avons vu que, jusqu'au tems des empereurs, il avoit été si belliqueux que les armées qu'on levoit dans la ville se disciplinoient sur le champ, & alloient droit à l'ennemi. Dans les guerres civiles de Vitellius & de Vespasien, Rome, en proie à tous les ambitieux, & pleine de bourgeois timides, trembloit devant
la

(*e*) Auguste avoit établi les procureurs, mais ils n'avoient point de juridiction; & quand on ne leur obéissoit pas, il falloit qu'ils recourussent à l'autorité du gouverneur de la province, ou du préteur. Mais sous Claude,
ils

la première bande de soldats qui pouvoit s'en approcher.

La condition des empereurs n'étoit pas meilleure: comme ce n'étoit pas une seule armée qui eût le droit ou la hardiesse d'en élire un, c'étoit assez que quelqu'un fût élu par une armée, pour devenir désagréable aux autres, qui lui nommoient d'abord un compétiteur.

Ainsi, comme la grandeur de la république fut fatale au gouvernement républicain, la grandeur de l'empire le fut à la vie des empereurs. S'ils n'avoient eu qu'un pays médiocre à défendre, ils n'auroient eu qu'une principale armée, qui, les ayant un fois élus, auroit respecté l'ouvrage de ses mains.

Les soldats avoient été attachés à la famille de César, qui étoit garante de tous les avantages que leur avoit procuré la révolution. Le tems vint que les grandes familles de Rome furent toutes exterminées par celle de César; & que celle de César, dans la personne de Néron, périt elle-même. La puissance civile, qu'on avoit sans cesse abattue, se trouva hors d'état de contrebalancer la militaire; chaque armée voulut faire un empereur.

Comparons ici les tems. Lorsque Tibere com-
mença

ils eurent la juridiction ordinaire, comme lieutenans de la province: jugerent encore des affaires fiscales: ce qui mit les fortunes de tout le monde entre leurs mains.

(f) Voyez Tacite, annal. livre XII.

mença à régner, quel parti ne tira-t-il pas du sénat (*g*)? Il apprit que les armées d'Illyrie & de Germanie s'étoient soulevées: il leur accorda quelques demandes, & il soutint que c'étoit au sénat à juger des autres (*h*); il leur envoya des députés de ce corps. Ceux qui ont cessé de craindre le pouvoir, peuvent encore respecter l'autorité. Quand on eut représenté aux soldats, comment, dans une armée romaine, que les enfans de l'empereur & les envoyés du sénat romain couroient risque de la vie (*i*), ils purent se repentir, & aller jusqu'à se punir eux-mêmes (*k*): mais, quand le sénat fut entièrement abbattu, son exemple ne toucha personne. En vain Othon harangue-t-il ses soldats pour leur parler de l'autorité du sénat (*l*); en vain Vitellius envoie-t-il les principaux sénateurs pour faire sa paix avec Vespasien (*m*): on ne rend point, dans un moment, aux ordres de l'état le respect qui leur a été ôté si longtems. Les armées ne regarderent ces députés que comme les plus lâches esclaves d'un maître qu'elles avoient déjà réprouvé.

C'étoit

(*g*) Tacite annal. livre I.

(*h*) *Cetera senatui servanda.* Tacit. annal. livre I.

(*i*) Voyez le harangue de Germanicus, Tacite, annal. livre I.

(*k*) *Gaudebat cedibus miles, quasi semet absolveret.* Tacite, annal. livre I.

(*l*) Tacite, hist. livre I.

(*m*) *Id. ibid.* livre III.

(*n*) Voyez, dans Tite-Live, les sommes distribuées dans divers triomphes. L'esprit des capitaines étoit de
por-

C'étoit une ancienne coutume des Romains, que celui qui triomphoit distribuoit quelques deniers à chaque soldat : c'étoit peu de chose (*n*). Dans les guerres civiles, on augmenta ces dons (*o*). On les faisoit autrefois de l'argent pris sur les ennemis ; dans ces tems malheureux, on donna celui des citoyens, & les soldats vouloient un partage là où il n'y avoit pas de butin. Ces distributions n'avoient lieu qu'après une guerre ; Néron les fit pendant la paix : les soldats s'y accoutumèrent ; & ils frémirent contre Galba, qui leur disoit avec courage, qu'il ne sçavoit pas les acheter, mais qu'il sçavoit les choisir.

Galba, Othon (*p*), Vitellius ne firent que passer. Vespasien fut élu, comme eux, par les soldats : il ne songea, dans tout le cours de son regne, qu'à rétablir l'empire, qui avoit été successivement occupé par six tyrans également cruels, presque tous furieux, souvent imbécilles, & pour comble de malheur, prodigues jusqu'à la folie.

Tite, qui lui succéda, fut les délices du peuple romain. Domitien fit voir un nouveau monstre, plus cruel, ou du moins plus implacable que

porter beaucoup d'argent dans le trésor public, & d'en donner aux soldats.

(*o*) Paul Émile, dans un tems où la grandeur des conquêtes avoit fait augmenter les libéralités, ne distribua que cent deniers à chaque soldat ; mais César en donna deux mille, son exemple fut suivi par Antoine & Octave, par Brutus & Cassius. Voyez Dion & Appien.

(*p*) *Suspense duo manipulares imperium populi romani transferendum, & transfulerunt.* Tacite, livre I.



que ceux qui l'avoient précédé, parce qu'il étoit plus timide.

Ses affranchis les plus chers, & à ce que quelques-uns ont dit, sa femme même, voyant qu'il étoit aussi dangereux dans ses amitiés que dans ses haines, & qu'il ne mettoit aucunes bornes à ses méfiances ni à ses accusations, s'en défirent. Avant de faire le coup, ils jetterent les yeux sur un successeur, & choisirent Nerva, vénérable vieillard.

Nerva adopta Trajan, prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né sous son regne: il n'y en eut point de si heureux ni de si glorieux pour le peuple romain. Grand homme d'état, grand capitaine; ayant un cœur bon, qui le portoit au bien; un esprit éclairé, qui lui monroit le meilleur; une ame noble, grande, belle; avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune; enfin, l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, & représenter la divine.

Il exécuta le projet de César, & fit, avec succès, la guerre aux Parthes. Tout autre auroit succombé dans une entreprise où les dangers étoient toujours présents, & les ressources éloignées, où il falloit absolument vaincre, & où il n'étoit pas sûr de ne pas périr après avoir vaincu.

La difficulté consistoit, & dans la situation des deux empires, & dans la maniere de faire la guerre des deux peuples. Prenoit-on le chemin de l'Arménie, vers les sources du Tygre & de l'Euphrate?

phrate? on trouvoit un pays montueux & difficile, où l'on ne pouvoit mener de convois, de façon que l'armée étoit demi-ruinée avant d'arriver en Médie (9). Entroit-on plus bas, vers le midi, par Nisibe? on trouvoit un désert affreux qui séparoit les deux empires. Vouloit-on passer plus bas encore, & aller par la Mésopotamie? on traversoit un pays en partie inculte, en partie submergé; & le Tygre & Euphrate allant du nord au midi, on ne pouvoit pénétrer dans le pays sans quitter ces fleuves, ni guere quitter ces fleuves sans périr.

Quand à la maniere de faire la guerre des deux nations, la force des Romains consistoit dans leur infanterie, la plus forte, la plus ferme, & la mieux disciplinée du monde.

Les Parthes n'avoient point d'infanterie, mais une cavalerie admirable: ils combattoient de loin, & hors de la portée des armes romaines; le javelot pouvoit rarement les atteindre: leurs armes étoient l'arc & des fleches redoutables: ils assiégeoient une armée plutôt qu'ils ne la combattoient; inutilement poursuivis, parce que, chez eux, fuir c'étoit combattre, ils faisoient retirer les peuples à mesure qu'on approchoit, & ne laissoient dans les places que les garnisons; & lorsqu'on les avoit prises, on étoit obligé de les détruire: ils brûloient avec art tous le pays

au-

(9) Le pays ne fournissoit pas d'assez grands arbres pour faire des machines pour assiéger les places. Plutarque, vie d'Antoine.

autour de l'armée ennemie, & lui ôtoient jusques à herbe même: enfin, ils faisoient, à peu près, la guerre comme on la fait encore aujourd'hui sur les mêmes frontières.

D'ailleurs, les légions d'Illyrie & de Germanie, qu'on transportoit dans cette guerre, n'y étoient pas propres (*r*): les soldats, accoutumés à manger beaucoup dans leur pays, y périssoient presque tous.

Ainsi, ce qu'aucune nation n'avoit pas encore fait, d'éviter le joug des Romains; celle des Parthes le fit, non pas comme invincible, mais comme inaccessible.

Adrien abandonna les conquêtes de Trajan (*s*), & borna l'empire à l'Euphrate: & il est admirable, qu'après tant de guerres, les Romains n'eussent perdu que ce qu'ils avoient voulu quitter, comme la mer qui n'est moins étendue que lorsqu'elle se retire d'elle-même.

La conduite d'Adrien causa beaucoup de murmures. On lisoit, dans les livres sacrés des Romains, que lorsque Tarquin voulut bâtir le capitolé, il trouva que la place la plus convenable étoit occupée par les statues de beaucoup d'autres divinités: il s'enquit, par la science qu'il avoit dans les augures, si elles voudroient céder leur place à Jupiter: toutes y consentirent, à la réserve de Mars, de la Jeunesse, & du dieu Terme

me

(*r*) Voyez Hérodien, vie d'Alexandre.

(*s*) Voyez Eutrope. La Dacie ne fut abandonnée que sous Aurélien.

me (1). Là-dessus, s'établirent trois opinions religieuses; que le peuple de Mars ne céderoit à personne le lieu qu'il occupoit; que la jeunesse romaine ne feroit point surmontée; & qu'enfin le dieu Terme des Romains ne reculeroit jamais: ce qui arriva portant sous Adrien.



CHA

(1) Saint Augustin, de la cité de dieu, livre VI, chapitre 23 & 29.

C H A P I T R E XVI.

De l'état de l'empire, depuis Antonin jusqu'à Probus.

DANS ces tems-là, la secte des stoïciens s'étendoit & s'accrétoit dans l'empire. Il sembloit que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette secte admirable, qui étoit comme ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus.

Les Romains lui durent leurs meilleurs empereurs. Rien n'est capable de faire oublier le premier Antonin, que Marc Aurele, qu'il adopta. On sent, en soi-même, un plaisir secret lorsqu'on parle de cet empereur; on ne peut lire sa vie sans une espece d'attendrissement: tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

La sagesse de Nerva, la gloire de Trajan, la valeur d'Adrien, la vertu des deux Antonins, se firent respecter des soldats. Mais, lorsque de nouveaux monstres prirent leur place, l'abus du gouvernement militaire parut dans tout son excès; & les soldats, qui avoient vendu l'empire, assassinerent les empereurs, pour en avoir un nouveau prix.

On dit qu'il y a un prince, dans le monde, qui travaille, depuis quinze ans, à abolir dans ses états le gouvernement civil, pour y établir le gouvernement militaire. Je ne veux point faire des ré-

réflexions odieuses sur ce dessein : je dirai seulement que, par la nature des choses, deux cens gardes peuvent mettre la vie d'un prince en sûreté, & non pas quatrevingt mille; outre qu'il est plus dangereux d'opprimer un peuple armé, qu'un autre qui ne l'est pas.

Commode succéda à Marc-Aurele, son pere. C'étoit un monstre qui suivoit toutes ses passions, & toutes celles de ses ministres & de ses courtisans. Ceux qui en délivrerent le monde mirent en sa place Pertinax, vénérable vieillard, que les soldats prétoriens massacrèrent d'abord.

Ils mirent l'empire à l'enchere, & Didius Julien l'emporta par ses promesses : cela souleva tout le monde; car, quoique l'empire eût été souvent acheté, il n'avoit pas encore été marchandé. Pescennius Niger, Sévere & Albin furent salués empereurs; & Julien, n'ayant pu payer les sommes immenses qu'il avoit promises, fut abandonné par ses soldats.

Sévere défit Niger & Albin : il avoit de grandes qualités; mais la douceur, cette première vertu des princes, lui manquoit.

La puissance des empereurs pouvoit plus aisément paroître tyrannique, que celle des princes de nos jours. Comme leur dignité étoit un assemblage de toutes les magistratures romaines; que dictateurs sous le nom d'empereurs, tribuns du peuple, proconsuls, censeurs, grands pontifes, &, quand ils vouloient, consuls, ils exerçoient souvent la justice distributive; ils pouvoient aisé-

ment



ment faire supçonner que ceux qu'ils avoient condamnés, ils les avoient opprimés; le peuple jugeant ordinairement de l'abus de la puissance par la grandeur de la puissance. Au lieu que les rois d'Europe, législateurs & non pas exécuteurs de la loi, princes & non pas juges, se sont déchargés de cette partie de l'autorité qui peut être odieuse; &, faisant eux-mêmes les graces, ont commis à des magistrats particuliers la distribution des peines.

Il n'y a guere eu d'empereurs plus jaloux de leur autorité que Tibere & Sévere: cependant ils se laisserent gouverner l'un par le Sénat, l'autre par Plautien, d'une maniere misérable.

La malheureuse coutume de proscrire, introduite par Sylla, continua sous les empereurs; & il falloit même qu'un prince eût quelque vertu, pour ne la pas suivre: car, comme ses ministres & ses favoris jettoient d'abord les yeux sur tant de confiscations, ils ne lui parloient que de la nécessité de punir, & des périls de la clémence.

Les proscriptions de Sévere firent que plusieurs soldats de Niger (a) se retirerent chez les Parthes

(a) Hérodien vie de Sévere.

(b) Le mal continua sous Alexandre. Artaxercès, qui rétablit l'empire des Perles, se rendit formidable aux Romains; parce que leurs soldats, par caprice ou par libertinage, désertèrent en foule vers lui. Abrégé de Xiphilin, du livre LXXX de Dion.

(c) C'est-à-dire, les Perles qui les suivirent.

(d) Sévere défit les légions Asiaticques de Niger, Constantin celles de Licinius. Vespasien, quoique proclamé par les armées de Syrie, ne fit la guerre à Vitellius qu'avec des

thes (*b*) : ils leur apprirent ce qui manquoit à leur art militaire, à faire usage des armes romaines, & même à en fabriquer; ce qui fit que ces peuples, qui s'étoient ordinairement contentés de se défendre, furent, dans la fuite, presque toujours agresseurs (*c*).

Il est remarquable que, dans cette suite de guerres civiles qui s'éleverent continuellement, ceux qui avoient les légions d'Europe vainquirent presque toujours ceux qui avoient les légions d'Asie (*d*); & l'on trouve, dans l'histoire de Sévère, qu'il ne put prendre la ville d'Atra en Arabie, parce que, les légions d'Europe s'étant mutinées, il fut obligé de se servir de celles de Syrie.

On sentit cette différence depuis qu'on commença à faire des levées dans les provinces (*e*); & elle fut telle entre les légions qu'elles étoient entre les peuples mêmes, qui, par la nature & par l'éducation font plus ou moins propres pour la guerre.

Ces levées, faites dans les provinces, produisirent un autre effet: les empereurs, pris ordinairement dans la milice, furent presque tous étran-

légions de Mœsie, de Pannonie & de Dalmatie. Cicéron, étant dans son gouvernement, écrivoit au sénat qu'on ne pouvoit compter sur les levées faites en Asie, Constantin ne vainquit Maxence, dit Zozime, que par sa cavalerie. Sur cela, voyez, ci-dessous, le septieme alinéa du chapitre XXII.

(*e*) Auguste rendit les légions des corps fixes, & les plaça dans les provinces. Dans les premiers tems, on ne faisoit de levées qu'à Rome, ensuite chez les Latins, après dans l'Italie, enfin dans les provinces.



étrangers, & quelquefois barbares; Rome n'e fut plus la maîtresse du monde, mais elle reçut des loix de tout l'univers.

Chaque empereur y porta quelque chose de son pays, ou pour les manieres, ou pour les mœurs, ou pour la police, ou pour le culte: & Héliogabale alla jusqu'à vouloir détruire tous les objets de la vénération de Rome, & ôter tous les dieux de leurs temples, pour y placer le sien.

Ceci, indépendamment des voies secrettes que dieu choisit, & que lui seul connoît, servit beaucoup à l'établissement de la religion chrétienne; car il n'y avoit plus rien d'étranger dans l'empire, & l'on y étoit préparé à recevoir toutes les coutumes qu'un empereur voudroit introduire.

On sçait que les Romains reçurent dans leur ville les dieux des autres pays. Ils les reçurent en conquérans; ils les faisoient porter dans les triomphes: mais, lorsque les étrangers vinrent eux-mêmes les établir, on les réprima d'abord. On sçait, de plus, que les Romains avoient coutume de donner aux divinités étrangères les noms de celles des leurs qui y avoient le plus de rapport: mais, lorsque les prêtres des autres pays voulurent faire adorer à Rome leurs divinités sous leurs propres noms, ils ne furent pas soufferts; & ce fut un des grands obstacles que trouva la religion chrétienne.

On pourroit appeller Caracalla, non pas un tyran,

(f) Sept mille miriades. Dion, *in Macrin.*

(g) La drachme attique étoit le denier romain, la
hui-

tyran, mais le destructeur des hommes. Caligula, Néron & Domitien bernoient leurs cruautés dans Rome ; celui-ci alloit promener sa fureur dans tout l'univers.

Sévère avoit employé les exactions d'un long regne, & les proscriptions de ceux qui avoient suivi le parti de ses concurrens, à amasser des trésors immenses.

Caracalla, ayant commencé son regne par tuer, de sa propre main, Géta son frere, employa ses richesses à faire souffrir son crime aux soldats, qui aimoient Géta, & disoient qu'ils avoient fait ferment aux deux enfans de Sévère, non pas à un seul.

Ces trésors, amassés par des princes, n'ont presque jamais que des effets funestes : ils corrompent le successeur, qui en est ébloui ; & , s'ils ne gâtent pas son cœur ils gâtent son esprit. Il forme d'abord de grandes entreprises avec une puissance qui est d'accident, qui ne peut pas durer, qui n'est pas naturelle, & qui est plutôt enflée qu'aggrandie.

Caracalla augmenta la paie des soldats ; Marcrin écrivit au sénat que cette augmentation alloit à soixante & dix millions (*f*) de drachmes (*g*). Il y a apparence que ce prince enflait les choses : & , si l'on compare la dépense de la paie de nos soldats d'aujourd'hui avec le reste des dépenses publiques, & qu'on suive la même pro-
portion

huitieme partie de l'once, & la soixante-quatrieme partie de notre marc.

portion pour les Romains, on verra que cette somme eût été énorme.

Il faut chercher quelle étoit la paie du soldat romain. Nous apprenons d'Oroze que Domitien augmenta d'un quart la paie établie (b). Il paroît, par le discours d'un soldat, dans Tacite (i), qu'à la mort d'Auguste elle étoit de deux onces de cuivre. On trouve, dans Suétone (k), que César avoit doublé la paie de son tems. Pline (l) dit qu'à la seconde guerre punique, on l'avoit diminuée d'un cinquième. Elle fut donc d'environ six onces de cuivre dans la première guerre punique (m); de cinq onces dans la seconde (n); de dix, sous César; & de treize & un tiers, sous Domitien (o). Je ferai ici quelques réflexions.

La paie que la république donnoit aisément lorsqu'elle n'avoit qu'un petit état, que chaque année elle faisoit une guerre, & que chaque année elle recevoit des dépouilles; elle ne put la donner sans s'endetter dans la première guerre punique, qu'elle étendit ses bras hors de l'Italie,

(b) Il l'augmenta en raison de soixante & quinze à cent.

(i) Annal. livre I.

(k) Vie de César.

(l) Histoire naturelle, liv. XXXIII, art. 13. Au lieu de donner dix onces de cuivre pour vingt, on en donna seize.

(m) Un soldat, dans Plaute, *in mosellariâ*, dit qu'elle étoit de trois asses, ce qui ne peut être entendu que des asses de dix onces. Mais, si la paie étoit exactement de six asses dans la première guerre punique, elle ne diminua pas, dans

lie, qu'elle eut à soutenir une guerre longue, & entretenir de grandes armées.

Dans la seconde guerre punique, la paie fut réduite à cinq onces de cuivre; & cette diminution put se faire sans danger, dans un tems où la plupart des citoyens rougirent d'accepter la solde même, & voulurent servir à leurs dépens.

Les trésors de Persée & ceux de tant d'autres rois, que l'on porta continuellement à Rome, y firent cesser les tributs (p) Dans l'opulence publique & particuliere, on eut la sagesse de ne point augmenter la paie de cinq onces de cuivre.

Quoique, sur cette paie, on fit une déduction pour le bled, les habits & les armes, elle fut suffisante, parce qu'on n'enrolloit que les citoyens qui avoient un patrimoine.

Marius ayant enrrollé des gens qui n'avoient rien, & son exemple ayant été suivi, César fut obligé d'augmenter la paie.

Cette augmentation ayant été continuée après la mort de César, on fut contraint, sous le consulat de Hirtius & de Panfa, de rétablir les tributs.

La

dans la seconde, d'un cinquieme, mais d'un sixieme; & on négligea la fraction.

(n) Polybe, qui l'évalue en monnoie grecque, ne differe que d'une fraction.

(o) Voyez Oroze & Suétone, *in Domit.* Ils disent la même chose sous différentes expressions. J'ai fait ces réductions en onces de cuivre, afin que, pour m'entendre, on n'eût pas besoia de la connoissance des monnoies romaines.

(p) Cicéron, des offices, livre II.



La foiblesse de Domitien lui ayant fait augmenter cette paie d'un quart, il fit une grande plaie à l'état, dont le malheur n'est pas que le luxe y regne mais qu'il regne dans des conditions qui, par la nature des choses, ne doivent avoir que le nécessaire physique. Enfin, Caracalla ayant fait une nouvelle augmentation, l'empire fut mis dans cet état, que, ne pouvant subsister sans les soldats, il ne pouvoit subsister avec eux.

Caracalla, pour diminuer l'horreur du meurtre de son frere, le mit au rang des dieux: & ce qu'il y a de singulier, c'est que cela lui fut exactement rendu par Macrin, qui, après l'avoir fait poignarder, voulant appaiser les soldats prétoriens, désespérés de la mort de ce prince qui leur avoit tant donné, lui fit bâtir un temple, & y établit des prêtres flamines en son honneur.

Cela fit que sa mémoire ne fut pas flétrie; & que, le sénat n'osant pas le juger, il ne fut pas mis au rang des tyrans, comme Commode, qui ne le méritoit pas plus que lui (q).

De deux grands empereurs, Adrien & Sévere (r), l'un établit la discipline militaire, & l'autre la relâcha. Les effets répondirent très-bien aux causes; les regnes qui suivirent celui d'Adrien furent heureux & tranquilles; après Sévere, on vit régner toutes les horreurs.

Les

(q) *Ælius Lampridius, in vit. Alex. Severi.*

(r) Voyez l'abrégé de Xiphilin, vie d'Adrien; & Hérodien, vie de Sévere.

Les profusions de Caracalla envers les soldats avoient été immenses, & il avoit très-bien suivi le conseil que son pere lui avoit donné en mourant, d'enrichir les gens de guerre & de ne s'embarraffer pas des autres.

Mais cette politique n'étoit guere bonne que pour un regne; car le successeur, ne pouvant plus faire les mêmes dépenses, étoit d'abord massacré par l'armée: de façon qu'on voyoit toujours les empereurs sages mis à mort par les soldats, & les méchans par des conspirations ou des arrêts du sénat.

Quand un tyran qui se livroit aux gens de guerre avoit laissé les citoyens exposés à leurs violences & à leurs rapines, cela ne pouvoit non plus durer qu'un regne; car les soldats, à force de détruire, alloient jusqu'à s'ôter à eux-mêmes leur solde. Il falloit donc songer à rétablir la discipline militaire; entreprise qui coûtoit toujours la vie à celui qui osoit la tenter.

Quand Caracalla eut été tué par les embûches de Macrin, les soldats, désespérés d'avoir perdu un prince qui donnoit sans mesure, élurent Héliogabale (s): &, quand ce dernier, qui, n'étant occupé que de ses sales voluptés, les laissoit vivre à leur fantaisie, ne put plus être souffert, ils le massacrèrent: ils tuèrent de même Alexandre, qui vouloit rétablir la discipline, & parloit de les punir (r). Ainsi

(s) Dans ce tems là, tout le monde se croyoit bon pour parvenir à l'empire. Voyez Dion, liv. LXXXIX.

(r) voyez Lampridius.

Ainsi un tyran, qui ne s'assuroit point la vie, mais le pouvoir de faire des crimes, périssoit, avec ce funeste avantage, que celui qui voudroit faire mieux périroit après lui.

Après Alexandre, on élut Maximin, qui fut le premier empereur d'une origine barbare. Sa taille gigantesque & la force de son corps l'avoient fait connoître.

Il fut tué avec son fils par ses soldats. Les deux premiers Gordiens périrent en Afrique. Maxime, Balbin, & le troisieme Gordien furent massacrés. Philippe, qui avoit fait tuer le jeune Gordien, fut tué lui-même avec son fils: & Dece, qui fut élu en sa place, périt à son tour, par la trahison de Gallus (u).

Ce qu'on appelloit l'empire romain, dans ce siecle-là, étoit une espece de république irréguliere, telle à peu près que l'aristocratie d'Alger, où la milice, qui a la puissance souveraine, fait & défait un magistrat qu'on appelle le dey: & peut-être est-ce une regle assez générale que le gouvernement militaire est, à certains égards, plutôt républicain que monarchique.

Et qu'on ne dise pas que les soldats ne prenoient de part au gouvernement que par leurs défobéissances & leurs révoltes: les harangues, que les empereurs leur faisoient, ne furent-elles pas

(u) Casaubon remarque, sur l'histoire augustale, que, dans les 160 années qu'elle contient, il y eut soixante-dix personnes qui eurent, justement, ou injustement, le titre de César: *idèò erant in illo principatu, quem tamen omnes*
miran-

pas à la fin du genre de celles que les consuls & les tribuns avoient faites autrefois au peuple ? Et, quoique les armées n'eussent pas un lieu particulier pour s'assembler, qu'elles ne se conduisissent point par de certaines formes, qu'elles ne fussent pas ordinairement de sang froid, délibérant peu & agissant beaucoup, ne dispoient-elles pas en souveraines de la fortune publique ? Et qu'étoit-ce qu'un empereur, que le ministre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particulière des soldats ?

Quand l'armée associa à l'empire Philippe (x), qui étoit préfet du prétoire du troisieme Gordien, celui-ci demanda qu'on lui laissât le commandement entier, & il ne put l'obtenir; il harangua l'armée, pour que la puissance fût égale entr'eux, & il ne l'obtint pas non plus; il supplia qu'on lui laissât le titre de César, & on le lui refusa; il demanda d'être préfet du prétoire, & on rejetta ses prieres; enfin il parla pour sa vie. L'armée, dans ses divers jugemens, exerçoit la magistrature suprême.

Les barbares, au commencement, inconnus aux Romains, ensuite seulement incommodes, leur étoient devenus redoutables. Par l'événement du monde le plus extraordinaire, Rome avoit si bien anéanti tous les peuples que,

fut

mirantur, comitia imperii semper incerta: ce qui fait bien voir la différence de ce gouvernement à celui de France, où ce royaume n'a eu, en douze cens ans de tems, que soixante-trois rois.

(x) Voyez Jules Capitolin.



fut vaincue elle-même, il sembla que la terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire.

Les princes des grands états ont ordinairement peu de pays voisins qui puissent être l'objet de leur ambition : s'il y en avoit eu de tels, ils auroient été enveloppés dans le cours de la conquête. Ils sont donc bornés par des mers, des montagnes, & de vastes déserts que leur pauvreté fait mépriser. Aussi les Romains laissèrent-ils les Germains dans leurs forêts, & les peuples du nord dans leurs glaces ; & il s'y conserva, ou même il s'y forma des nations qui enfin les affermirent eux-mêmes.

Sous le regne de Gallus, un grand nombre de nations, qui se rendirent ensuite plus célèbres, ravagèrent l'Europe ; & les Perses, ayant envahi la Syrie, ne quitterent leurs conquêtes que pour conserver leur butin.

Ces essaims de barbares, qui sortirent autrefois du nord, ne paroissent plus aujourd'hui. Les violences des Romains avoient fait retirer les peuples du midi au nord : tandis que la force qui les contenoit subsista, ils y restèrent ; quand elle fut affoiblie, ils se répandirent de toutes parts (y). La même chose arriva quelques siècles après. Les conquêtes de Charlemagne, & ses tyrannies, avoient une seconde fois fait reculer les peuples du midi au nord : si-tôt que cet empire fut affoibli, ils se portèrent une seconde fois du nord au midi. Et, si aujourd'hui un prince faisoit en

Eu-
f (y) On voit à quoi se réduit la fameuse question : Pour-
quoi le nord n'est plus si peuplé qu'autrefois ?

Europe les mêmes ravages, les nations repoussées dans le nord, adossées aux limites de l'univers, y tiendroient ferme jusqu'au moment qu'elles inonderoient & conqueroient l'Europe une troisième fois.

L'affreux désordre qui étoit dans la succession à l'empire étant venu à son comble, on vit paroître, sur la fin du regne de Valérien, & pendant celui de Gallien son fils, trente prétendans divers, qui, s'étant la plupart entredétruits, ayant eu un regne très-court, furent nommés tyrans.

Valérien ayant été pris par les Perses, & Gallien son fils négligeant les affaires, les barbares pénétrèrent par-tout; l'empire se trouva dans cet état où il fut, environ un siècle après, en occident (z): & il auroit dès-lors été détruit, sans un concours heureux de circonstances qui le releverent.

Odénat, prince de Palmyre, allié des Romains, chassa les Perses, qui avoient envahi presque toute l'Asie. La ville de Rome fit une armée de ses citoyens, qui écarta les barbares qui venoient la piller. Une armée innombrable de Scythes, qui passaient la mer avec six mille vaisseaux, périt par les naufrages, la misère, la faim, & sa grandeur même. Et, Gallien ayant été tué, Claude, Aurélien, Tacite & Probus, quatre grands hommes, qui, par un grand bonheur, se succédèrent, rétablirent l'empire prêt à périr.

CHA-

(z) Cent cinquante ans après, sous Honorius, les barbares l'envahirent.

CHAPITRE XVII.

Changement dans les états.

POUR prévenir les trahisons continuelles des foldats, les empereurs s'associerent des personnes en qui ils avoient confiance: & Dioclétien, sous prétexte de la grandeur des affaires, régla qu'il y auroit toujours deux empereurs & deux Césars. Il jugea que les quatre principales armées étant occupées par ceux qui auroient part à l'empire, elles s'intimideroient les unes les autres; que les autres armées n'étant pas assez fortes pour entreprendre de faire leur chef empereur, elles perdroient peu à peu la coutume d'élire; & qu'enfin la dignité de César étant toujours subordonnée, la puissance, partagée entre quatre pour la sûreté du gouvernement, ne seroit pourtant dans toute son étendue qu'entre les mains de deux.

Mais ce qui contient encore plus les gens de guerre, c'est que, les richesses des particuliers & la fortune publique ayant diminué, les empereurs ne purent plus leur faire des dons si considérables; de manière que la récompense ne fut plus proportionnée au danger de faire une nouvelle élection.

D'ailleurs, les préfets du prétoire, qui, pour le pouvoir & pour les fonctions, étoient à peu près comme les grands visirs de ces tems-là, & faisoient à leur gré assésacer les empereurs pour
se

se mettre en leur place, furent fort abaissés par Constantin, qui ne leur laissa que les fonctions civiles, & en fit quatre au lieu de deux.

La vie des empereurs commença donc à être plus assurée : ils purent mourir dans leur lit, & cela sembla avoir un peu adouci leurs mœurs; ils ne versèrent plus le sang avec tant de férocité. Mais, comme il falloit que ce pouvoir immense débordât quelque part, on vit un autre genre de tyrannie, mais plus sourde: ce ne furent plus des massacres, mais des jugemens iniques, des formes de justice qui sembloient n'éloigner la mort que pour flétrir la vie: la cour fut gouvernée & gouverna par plus d'artifices, par des arts plus exquis, avec un plus grand silence: enfin, au lieu de cette hardiesse à concevoir une mauvaise action, & de cette impétuosité à la commettre, on ne vit plus régner que les vices des ames foibles, & des crimes réfléchis.

Il s'établit un nouveau genre de corruption. Les premiers empereurs aimoient les plaisirs, ceux ci la mollesse: ils se montrèrent moins aux gens de guerre; ils furent plus oisifs, plus livrés à leurs domestiques, plus attachés à leurs palais, & plus séparés de l'empire.

Le poison de la cour augmenta sa force, à mesure qu'il fut plus séparé: on ne dit rien, on insinua tout; les grandes réputations furent toutes attaquées; & les ministres & les officiers de guerre furent mis sans cesse à la discrétion de cette sorte de gens qui ne peuvent servir l'état, ni



souffrir qu'on le serve avec gloire (a).

Enfin, cette affabilité des premiers empereurs, qui seule pouvoit leur donner le moyen de connoître leurs affaires, fut entièrement bannie. Le prince ne sçut plus rien que sur le rapport de quelques confidens, qui, toujours de concert, souvent même lorsqu'ils sembloient être d'opinion contraire, ne faisoient auprès de lui que l'office d'un seul.

Le séjour de plusieurs empereurs en Asie, & leur perpétuelle rivalité avec les rois de Perse, firent qu'ils voulurent être adorés comme eux; & Dioclétien, d'autre disent Galere, l'ordonna par un édit.

Ce faste & cette pompe asiatique s'établissant, les yeux s'y accoutumerent d'abord: &, lorsque Julien voulut mettre de la simplicité & de la modestie dans ses manieres, on appella oubli de la dignité ce qui n'étoit que la mémoire des anciennes mœurs.

Quoique, depuis Marc Aurele, il y eut eu plusieurs empereurs, il n'y avoit eu qu'un empire; & l'autorité de tous étant reconnue dans la province, c'étoit un puissance unique exercée par plusieurs.

Mais Galere & Constance Chlore n'ayant pu s'ac-

(a) Voyez ce que les auteurs nous disent de la cour de Constantin, de Valens, &c.

(b) Voyez Oroze, livre VII; & Aurelius Victor.

(c) *Exspacientia tollit multas addidere urbes*, dit Plinius hist. nat. livre III.

s'accorder , ils partagerent réellement l'empire (*b*) : & , par cet exemple qui fut suivi dans la suite par Constantin , qui prit le plan de Galere , & non pas celui de Dioclétien , il s'introduisit une coutume qui fut moins un changement qu'une révolution.

De plus , l'envie qu'eut Constantin de faire une ville nouvelle , la vanité de lui donner son nom , le déterminèrent à porter en orient le siège de l'empire. Quoique l'enceinte de Rome ne fût pas , à beaucoup près , si grande qu'elle est à présent , les fauxbourgs en étoient prodigieusement étendus (*c*) : l'Italie , pleine de maisons de plaisance , n'étoit proprement que le jardin de Rome : les laboureurs étoient en Sicile , en Afrique , en Egypte (*d*) ; & les jardiniers en Italie : les terres n'étoient presque cultivées que par les esclaves des citoyens romains. Mais , lorsque le siège de l'empire fut établi en orient , Rome presque entière y passa , les grands y menèrent leurs esclaves , c'est-à-dire , presque tout le peuple ; & l'Italie fut privée de ses habitans.

Pour que la nouvelle ville ne cédât en rien à l'ancienne , Constantin voulut qu'on y distribuât aussi du bled , & ordonna que celui d'Egypte seroit envoyé à Constantinople , & celui de l'Afri-

que

(*d*) On portoit autrefois d'Italie , dit Tacite , du bled dans les provinces reculées , & elle n'est pas encore stérile , mais nous cultivons plutôt l'Afrique & l'Egypte , & nous aimons mieux exposer aux accidens la vie du peuple romain. *Annal.* livre XII.

que à Rome; ce qui, me semble, n'étoit pas fort sensé.

Dans le tems de la république, le peuple romain, souverain de tous les autres, devoit naturellement avoir part aux tributs; cela fit que le sénat lui vendit d'abord du bled à bas prix, & ensuite le lui donna pour rien. Lorsque le gouvernement fut devenu monarchique, cela subsista, contre les principes de la monarchie; on laissoit cet abus, à cause des inconvéniens qu'il y auroit eu à le changer. Mais Constantin, fondant un ville nouvelle, l'y établit sans aucune bonne raison.

Lorsqu'Auguste eut conquis l'Egypte, il apporta à Rome le trésor des Ptolomées; cela y fit, à peu près, la même révolution que la découverte des Indes a fait depuis en Europe, & que de certaines systêmes ont fait de nos jours: les fonds doublerent de prix à Rome (e). Et, comme Rome continua d'attirer à elle les richesses d'Alexandrie, qui recevoit elle-même celles de l'Afrique & de l'Orient, l'or & l'argent devinrent très-communs en Europe; ce qui mit les peuples en état de payer des impôts très-confidérables en especes.

Mais, lorsque l'empire eut été divisé, ces richesses

(e) Suétone, *in Aug.* Oroze, liv. VI. Rome avoit eu souvent de ces révolutions. J'ai dit que les trésors de Macédoine, qu'on y apporta, avoient fait cesser tous les tributs. Cicéron, *des offices*, livre II.

(f) Tacite, *de moribus Germanorum*, le dit formellement. On sçait d'ailleurs, à peu près, l'époque de l'ou-
ver-

cheffes allerent à Constantinople. On sçait d'ailleurs que les mines d'Angleterre n'étoient point encore ouvertes (*f*); qu'il y en avoit très-peu en Italie & dans les Gaules (*g*); que, depuis les Carthaginois, les mines d'Espagne n'étoient guere plus travaillées, ou du moins n'étoient plus si riches (*h*): l'Italie, qui n'avoit plus que des jardins abandonnés, ne pouvoit, par aucun moyen, attirer l'argent de l'orient, pendant que l'occident, pour avoir de ses marchandises, y envoyoit le sien. L'or & l'argent devinrent donc extrêmement rares en Europe, mais les empereurs y voulurent exiger les mêmes tributs: ce qui perdit tout.

Lorsque le gouvernement a une forme depuis long-tems établie, & que les choses se sont mises dans une certaine situation, il est presque toujours de la prudence de les y laisser; parce que les raisons, souvent compliquées & inconcues, qui font qu'une pareil état a subsisté, font qu'il se maintiendra encore: mais, quand on change le systême total, on ne peut remédier qu'aux inconvéniens qui se présentent dans la théorie, & on en laisse d'autres que la pratique seule peut faire découvrir.

Ainsi,

verture des mines d'Allemagne. Voyez Thomas Sefreibé-
rus, sur l'origine des mines du Harts. On croit celles de
Saxe moins anciennes.

(*f*) Voyez Pline, livre XXXVII, art. 77.

(*h*) Les Carthaginois, dit Diodore, sçurent très-bien
l'art d'en profiter, & les Romains, celui d'empêcher que
les autres n'en profitassent.

Ainsi, quoique l'empire ne fût déjà que trop grand, la division qu'on en fit le ruina; parce que toutes les parties de ce grand corps, depuis long-tems ensemble, s'étoient, pour ainsi dire, ajustées pour y rester, & dépendre les unes des autres.

Constantin (i), après avoir affoibli la capitale, frappa un autre coup sur les frontieres; il ôta les légions qui étoient sur le bord des grands fleuves, & les dispersa dans les provinces: ce qui produisit deux maux; l'un, que la barriere qui contenoit tant de nations fut ôtée; & l'autre, que les soldats (k) vécutent & s'amollirent dans le cirque & dans les théâtres (l).

Lorsque Constantin envoya Julien dans les Gaules, il trouva que cinquante villes, le long du Rhin (m), avoient été prises par les barbares; que les provinces avoient été saccagées; qu'il n'y avoit plus que l'ombre d'une armée romaine que le seul nom des ennemis faisoit fuir.

Ce prince, par sa sagesse, sa constance, son économie, sa conduite, sa valeur, & une suite continuelle d'actions héroïques, rechassa les barbares

(i) Dans ce qu'on dit de Constantin, on ne choque point les auteurs ecclésiastiques, qui déclarent qu'ils n'entendent parler que des actions de ce prince qui ont du rapport à la piété, & non de celles qui en ont au gouvernement de l'état. Eusebe, vie de Constantin, livre I, chapitre 9; Sozocrate livre I, chapitre 1.

(k) Zozime, livre VIII.

(l) Depuis l'établissement du christianisme, les combats des gladiateurs devinrent rares. Constantin défendit d'en donner;

bares (n); & la terreur de son nom les contint tant qu'il vécut (o).

La briéveté des regnes, les divers partis politiques, les différentes religions, les sectes particulières de ces religions, ont fait que le caractère des empereurs est venu à nous extrêmement défiguré. Je n'en donnerai que deux exemples: cet Alexandre, si lâche dans Hérodien, paroît plein de courage dans Lampridius: ce Gratien, tant loué par les orthodoxes, Philostorgue le compare à Néron.

Valentinien sentit, plus que personne, la nécessité de l'ancien plan: il employa toute sa vie à fortifier les bords du Rhin, à y faire des levées, y bâtir des châteaux, y placer des troupes, leur donner le moyen d'y subsister. Mais il arriva dans le monde un événement qui détermina Valens, son frere, à ouvrir le Danube, & eut d'effroyables suites.

Dans le pays qui est entre les Palus Méotides, les montagnes du Caucase, & la mer Caspienne, il y avoit plusieurs peuples qui étoient la plupart de la nation des Huns ou de celle des Alains; leurs

ner: ils furent entièrement abolis sous Honorius, comme il paroît par Théodoret & Othon de Frisingue. Les Romains ne retinrent, de leurs anciens spectacles, que ce qui pouvoit affoiblir les courages, & servoit d'attrait à la volupté.

(m) Ammien Marcellin, livre XVI, XVII & XVIII.

(n) *Ibid.*

(o) Voyez le magnifique éloge qu'Ammien Marcellin fait de ce prince, livre XXV. Voyez aussi les fragmens de l'histoire de Jean d'Antioche.

leurs terres étoient extrêmement fertiles; ils aimoient la guerre & le brigandage; ils étoient presque toujours à cheval ou sur leurs chariots, erroient dans le pays où ils étoient enfermés: ils faisoient bien quelque ravages sur les frontières de Perse & d'Arménie; mais on gardoit aisément les portes caspiennes, & ils pouvoient difficilement pénétrer dans la Perse par ailleurs. Comme ils n'imaginoient point qu'il fût possible de traverser les palus Méotides (*p*), ils ne connoissoient pas les Romains; &, pendant que d'autres barbares ravageoient l'empire, ils restoient dans les limites que leur ignorance leur avoit données.

Quelques-uns (*q*) ont dit que le limon, que le Tanaïs avoit apporté, avoit formé une espèce de croute sur le bosphore Cimmérien, sur laquelle ils avoient passé; d'autres (*r*), que deux jeunes Scythes, poursuivant une biche qui traversa ce bras de mer, le traverserent aussi. Ils furent étonnés de voir un nouveau monde; &

re-

(*p*) Procope, histoire mêlée.

(*q*) Zosime, livre IV.

(*r*) Jornandès, *de rebns*. Histoire mêlée de Procope.

(*s*) Voyez Sozomene, liv. VI.

(*t*) Amm. Marcellin, liv. XXIX.

(*u*) De ceux qui avoient reçu ces ordres, celui-ci conçut un amour infame; celui-là fut épris de la beauté d'une femme barbare; les autres furent corrompus par des présents, des habits de lin & des couvertures bordées de franges; on n'eut d'autre soin que de remplir sa maison d'esclaves, & ses fermes de bétail. Histoire de Dexipe.

(*x*) Voyez l'histoire gothique de Priscus, où cette différence est bien établie.

Oa

retournant dans l'ancien, ils apprirent à leurs compatriotes les nouvelles terres, & si j'ose me servir de ce terme, les Indes qu'ils avoient découvertes (s).

D'abord, des corps innombrables de Huns passèrent; & rencontrant les Goths les premiers, ils les chassèrent devant eux. Il sembloit que ces nations se précipitassent les unes sur les autres; & que l'Asie, pour peser sur l'Europe, eût acquis un nouveau poids.

Les Goths effrayés se présentèrent sur les bords du Danube, & les mains jointes demandèrent une retraite. Les flatteurs de Valens saisirent cette occasion, & la lui représentèrent comme une conquête heureuse d'un nouveau peuple qui venoit défendre l'empire, & l'enrichir (t).

Valens ordonna qu'ils passeroient sans armes mais, pour de l'argent, ses officiers leur en laissèrent tant qu'ils voulurent (u). Il leur fit distribuer des terres; mais, à la différence des Huns, les Goths n'en cultivoient point (x): on les

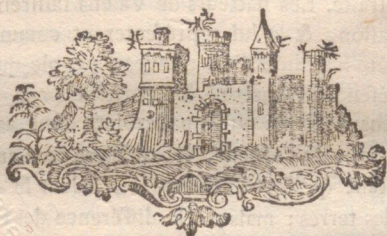
priva

On demandera, peut-être, comment des nations qui ne cultivoient point les terres pouvoient devenir si puissantes, tandis que celles de l'Amérique sont si perites? C'est que les peuples pasteurs ont une subsistance bien plus assurée que les peuples chasseurs.

Il paroît, par Ammien Marcellin, que les Huns, dans leur première demeure, ne labouroient point les champs; ils ne vivoient que de leurs troupeaux, dans un pays abondant en pâturages & arrosé par quantité de fleuves, comme sont encore aujourd'hui les petits Tartares, qui habitent une partie du même pays. Il y a apparence que ces peuples, depuis leur départ, ayant habité des lieux moins propres à la nourriture des troupeaux, commencent à cultiver les terres.



priva même du bled qu'on leur avoit promis; ils mouroient de faim, & ils étoient au milieu d'un pays riche; ils étoient armés, & on leur faisoit des injustices. Ils ravagèrent tout depuis le Danube jusqu'au Bosphore, exterminèrent Valens & son armée, & ne repassèrent le Danube que pour abandonner l'affreuse solitude qu'ils avoient faite (y).



CHA-

(y) Voyez Zosime, liv. IV. Voyez aussi Dexipe, dans l'extrait des ambassades de Constantin Porphyrogénète.

CHAPITRE XVIII.

Nouvelles maximes prises par les Romains.

QUELQUEFOIS la lâcheté des empereurs, souvent la foiblesse de l'empire, firent que l'on chercha à appaiser, par de l'argent, les peuples qui menaçoient d'envahir (*a*). Mais la paix ne peut pas s'acheter, parce que celui qui l'a vendue n'en est que plus en état de la faire acheter encore.

Il vaut mieux courir le risque de faire une guerre malheureuse, que de donner de l'argent pour avoir la paix; car on respecte toujours un prince lorsqu'on sçait qu'on ne le vaincra qu'après une longue résistance.

D'ailleurs, ces sortes de gratifications se changeoient en tributs; & , libres au commencement, devenoient nécessaires: elles furent regardées comme des droits acquis; & lorsqu'un empereur les refusa à quelques peuples, ou voulut donner moins, ils devinrent de mortels ennemis. Entre mille exemples, l'armée que Julien mena contre les Perfes fut poursuivie dans sa retraite, par des Arabes à qui il avoit refusé le tribut accoutumé (*b*): & d'abord après, sous l'empire de Valentinien, les Allemands, à qui on avoit offert des présens moins considérables qu'à l'ordinaire, s'en indignèrent; & ces peuples du nord,

(*a*) On donna d'abord tout aux soldats; ensuite on donna tout aux ennemis.

(*b*) Ammien Marcellin, liv. XXV.

nord, déjà gouvernés par le point-d'honneur, se vengerent de cette insulte prétendue par une cruelle guerre.

Toutes ces nations (c), qui entouroient l'empire en Europe & en Asie, absorberent peu à peu les richesses des Romains; &, comme ils s'étoient aggrandis parce que l'or & l'argent de tous les rois étoit porté chez eux (d), ils s'affoiblirent parce que leur or & leur argent fut porté chez les autres.

Les fautes que font les hommes d'état ne sont pas toujours libres; souvent ce sont des suites nécessaires de la situation où l'on est; & les inconvéniens ont fait naître les inconvéniens.

La milice, comme on a déjà vu, étoit devenue très à charge à l'état: les soldats avoient trois sortes d'avantages, la paie ordinaire, la récompense après le service, & les libéralités d'accident, qui devenoient très-souvent des droits pour des gens qui avoient le peuple & le prince entre leurs mains.

L'impuissance où l'on se trouva de payer ces charges, fit que l'on prit une milice moins chere. On fit des traités avec des nations barbares, qui

n'a-

(c) *Idem*, livre XXVI.

(d) „ Vous voulez des richesses? (disoit un empereur à son armée qui murmuroit:) voilà le pays des Perles allons en chercher. Croyez-moi, de tant de trésors que possédoit la république romaine, il ne reste plus rien; & le mal vient de ceux qui ont appris aux princes à acheter la paix des barbares. Nos finances sont épuisées,

nos

n'avoient ni le luxe des soldats romains, ni le même esprit, ni les mêmes prétentions.

Il y avoit une autre commodité à cela: comme les barbares toboient tout à coup sur un pays, n'y ayant point chez eux de préparatifs après la résolution de partir, il étoit difficile de faire des levées à tems dans les provinces. On prenoit donc un autre corps de barbares, toujours prêt à recevoir de l'argent, à piller & à se battre. On étoit fervi pour le moment: mais, dans la fuite, on avoit autant de peine à réduire les auxiliaires que les ennemis.

Les premiers Romains ne mettoient point, dans leurs armées, un plus grand nombre de troupes auxiliaires que de romaines (e); &, quoique leurs alliés fussent proprement des sujets, ils ne vouloient point avoir pour sujets des peuples plus belliqueux qu'eux-mêmes.

Mais, dans les derniers tems, non seulement ils n'observerent pas cette proportion des troupes auxiliaires, mais même ils remplirent de soldats barbares les corps de troupes nationales.

Ainsi ils établissoient des usages tout contraires à ceux qui les avoient rendus maîtres de tout :

&

„ nos villes détruites, nos provinces ruinées. Un empereur, qui ne connoît d'autres biens que ceux de l'ame, n'a pas honte d'avouer une pauvreté honnête. Ammien Marcellin, livre XXIV.

(e) C'est une observation de Végece, & il paroît par Tite-Live que, si le nombre des auxiliaires excéda quelquefois, ce fut de bien peu.

H



& , comme autrefois leur politique constante fut de se réserver l'art militaire, & d'en priver tous leurs voisins, ils le détruisoient pour lors chez eux, & l'établissoient chez les autres.

Voici, en un mot, l'histoire des Romains: ils vainquirent tous les peuples par leurs maximes: mais, lorsqu'ils y furent parvenus, leur république ne peut subsister; ils fallut changer de gouvernement: & des maximes contraires aux premières, employées dans ce gouvernement nouveau, firent tomber leur grandeur.

Ce n'est pas la fortune qui domine le monde: on peut le demander aux Romains, qui eurent une suite continuelle de prospérités quand ils se gouvernerent sur un certain plan, & une suite non-interrompue de revers lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élevent, la maintiennent, ou la précipitent; tous les accidens sont soumis à ces causes; & , si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière, a ruiné un état, il y avoit une cause générale qui faisoit que cet état devoit périr par une seule bataille; en un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidens particuliers.

Nous voyons que, depuis près de deux siècles, les troupes de terre de Dannemarc ont presque toujours été battues par celles de Suede: il faut qu'indépendamment du courage des deux nations & du fort des armes, il y ait dans le gouvernement da-

danois, militaire ou civil, un vice intérieur qui ait produit cet effet; & je ne le crois point difficile à découvrir.

Enfin les Romains perdirent leur discipline militaire: ils abandonnerent jusqu'à leurs propres armes. Végece dit que les soldats les trouvant trop pesantes, ils obtinrent de l'empereur Gratiën de quitter leur cuirasse, & ensuite leur casque; de façon qu'exposés aux coups sans défense, ils ne songerent plus qu'à fuir (*f*).

Il ajouta qu'ils avoient perdu la coutume de fortifier leur camp; & que par cette négligence, leurs armées furent enlevées par la cavalerie des barbares.

La cavalerie fut peu nombreuse chez les premiers Romains; elle ne faisoit que la onzième partie de la légion, & très-souvent moins; & ce qu'il y a d'extraordinaire, ils en avoient beaucoup moins que nous, qui avons tant de sièges à faire où la cavalerie est peu utile. Quand les Romains furent dans la décadence, ils n'eurent presque plus que de la cavalerie. Il me semble que, plus une nation se rend sçavante dans l'art militaire, plus elle agit par son infanterie; & que, moins elle le connoît, plus elle multiplie sa cavalerie: c'est que, sans la discipline, l'infanterie pesante ou légère n'est rien; au lieu que la cavalerie va toujours, dans son désordre mé-

me

(*f*) *De re militari*, liv. I. ch. 20.

me (g). L'action de celle-ci consiste plus dans son impétuosité & un certain choc; celle de l'autre, dans sa résistance & une certaine immobilité; c'est plutôt une réaction qu'une action. Enfin, la force de la cavalerie est momentanée; l'infanterie agit plus long-tems; mais il faut de la discipline, pour qu'elle puisse agir long-tems.

Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples, non seulement par l'art de la guerre, mais aussi par leur prudence, leur sagesse, leur constance, leur amour pour la gloire & pour la patrie. Lorsque, sous les empereurs, toutes ces vertus s'évanouirent, l'art militaire leur resta, avec lequel, malgré la foiblesse & la tyrannie de leurs princes, ils conserverent ce qu'ils avoient acquis: mais, lorsque la corruption se mit dans la milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples.

Un empire fondé par les armes a besoin de se soutenir par les armes. Mais comme, lorsqu'un état est dans le trouble, on n'imagine pas comment il peut en sortir; de même, lorsqu'il est en paix & qu'on respecte sa puissance, il ne vient point dans l'esprit comment cela peut changer: il néglige donc la milice, dont il croit n'avoir rien à espérer & tout à craindre, & souvent même il cherche à l'affoiblir.

C'é.

(g) La cavalerie tartare, sans observer aucune de nos maximes militaires, a fait, dans tous les tems, de grandes choses. Voyez les relations, & sur-tout celles de la dernière conquête de la Chine.

C'étoit un regle inviolable des premiers Romains, que quiconque avoit abandonné son poste, ou laissé ses armes dans le combat, étoit puni de mort. Julien & Valentinien avoient, à cet égard, rétabli les anciennes peines. Mais les barbares pris à la solde des Romains, accoutumés à faire la guerre comme la font aujourd'hui les Tartares, à fuir pour combattre encore, à chercher le pillage plus que l'honneur, étoient incapables d'une pareille discipline (*b*).

Telle étoit la discipline des premiers Romains qu'on y avoit vu des généraux condamner leurs enfans à mourir, pour avoir, sans leur ordre, gagné la victoire : mais, quand ils furent mêlés parmi les barbares, ils y contracterent un esprit d'indépendance qui faisoit le caractère de ces nations : &, si l'on lit les guerres de Bélisaire contre les Goths, on verra un général préférer toujours désobéir par ses officiers.

Sylla & Sertorius, dans la fureur des guerres civiles, aimoient mieux périr que de faire quelque chose dont Mithridate pût tirer avantage; mais, dans les tems qui suivirent, dès qu'un ministre ou quelque grand crut qu'il importoit à son avarice, à sa vengeance, à son ambition, de faire entrer les barbares dans l'empire, il le

(*b*) Ils ne vouloient pas s'affujettir aux travaux des soldats romains. Voyez Ammien Marcellin, livre XVIII, qui dit, comme une chose extraordinaire, qu'ils s'y soumirent en une occasion, pour plaire à Julien, qui vouloit mettre des places en état de défense.

le leur donna d'abord à ravager (i).

Il n'y a point d'état où l'on ait plus besoin de tributs que dans ceux qui s'affoiblisent; de forte que l'on est obligé d'augmenter les charges, à mesure que l'on est moins en état de les porter: bientôt, dans les provinces romaines, les tributs devinrent intolérables.

Il faut lire, dans Salvien, les horribles exactions que l'on faisoit sur les peuples (k). Les citoyens, poursuivis par les traitans, n'avoient d'autre ressource que de se réfugier chez les barbares, ou de donner leur liberté au premier qui la vouloit prendre.

Ceci servira à expliquer, dans notre histoire françoise, cette patience avec laquelle les Gaulois souffrirent la révolution qui devoit établir cette différence accablante, entre une nation noble & une nation roturiere. Les barbares, en rendant tant de citoyens esclaves de la glebe, c'est-à-dire du champ auquel ils étoient attachés, n'introduisirent guere rien qui n'eût été plus cruellement exercé avant eux (l).



CHÂ-

(i) Cela n'étoit pas étonnant dans ce mélange avec des nations qui avoient été errantes, qui ne connoissoient point de patrie, & où souvent des corps entiers de troupes se joignoient à l'ennemi qui les avoit vaincus, contre leur nation même. Voy. dans Procope ce que c'étoit que les Goths, sous Vitigès.

CHAPITRE XIX.

1. *Grandeur d'Attila.* 2. *Cause de l'établissement des barbares.* 3. *Raisons pourquoi l'empire d'occident fut le premier abbattu.*

COMME, dans le tems que l'empire s'affoiblissoit, la religion chrétienne s'établissoit, les chrétiens reprochoient aux païens cette décadence, & ceux-ci en demandoient compte à la religion chrétienne. Les chrétiens disoient que Dioclétien avoit perdu l'empire en s'associant trois collègues (*a*); parce que chaque empereur vouloit faire d'aussi grandes dépenses, & entretenir d'aussi fortes armées que s'il avoit été seul; que, par-là, le nombre de ceux qui recevoient n'étant pas proportionné au nombre de ceux qui donnoient, les charges devinrent si grandes, que les terres furent abandonnées par les laboureurs, & se changerent en forêts. Les païens, au contraire, ne cessoient de crier contre un culte nouveau, inoui jusqu'alors: & comme autrefois, dans Rome fleurissante, on attribuoit les débordemens du Tybre & les autres effets de la nature à la colere des dieux; de même, dans Rome mou-

(*k*) Voy. tout le livre V. de *gubernatione dei*. Voyez aussi, dans l'ambassade écrite par Priscus, le discours d'un Romain établi parmi les Huns, sur la félicité dans ces pays-là.

(*l*) Voyez encore Salvien, liv. V; & les loix du code & du digeste là-dessus.

(*a*) Lactance, de la mort des préfécuteurs.



mourante, on imputoit les malheurs à un nouveau culte, & au renversement des anciens autels.

Ce fut le préfet Symmaque qui, dans une lettre écrite aux empereurs, au sujet de l'autel de la Victoire, fit le plus valoir, contre la religion chrétienne, des raisons populaires, & par conséquent, très-capables de séduire.

„ Quelle chose peut mieux nous conduire à la
 „ connoissance des dieux, disoit-il, que l'expé-
 „ rience de nos prospérités passées? Nous de-
 „ vons être fideles à tant de siècles, & suivre
 „ nos peres qui ont suivi si heureusement les
 „ leurs. Pensez que Rome vous parle & vous
 „ dit: grands princes, peres de la patrie, res-
 „ pectez mes années, pendant lesquelles j'ai tou-
 „ jours observé les cérémonies de mes ancêtres:
 „ ce culte a soumis l'univers à mes loix: c'est
 „ par-là qu'Annibal a été repoussé de mes mu-
 „ railles, & que les Gaulois l'ont été du capi-
 „ tole. C'est pour les dieux de la patrie que
 „ nous demandons la paix; nous la demandons
 „ pour les dieux indigetes. Nous n'entrons
 „ point dans des disputes qui ne conviennent
 „ qu'à des gens oisifs; & nous voulons offrir des
 „ prieres, & non pas des combats (b).

Trois auteurs célèbres répondirent à Symmaque. Orose composa son histoire, pour prouver qu'il y avoit toujours eu dans le monde d'aussi
 grands

(b) Lettre de Symmaque, livre X, lettre 54.

(c) Du gouvernement de dieu.

grands malheurs que ceux dont se plaignoient les païens. Salvien fit son livre, où il soutient que c'étoient les déréglemens des chrétiens qui avoient attiré les ravages des barbares (*c*): & saint Augustin fit voir que la cité du ciel étoit différente de cette cité de la terre (*d*) où les anciens Romains, pour quelques vertus humaines, avoient reçu des récompenses aussi vaines que ces vertus.

Nous avons dit que, dans les premiers tems, la politique des Romains fut de diviser toutes les puissances qui leur faisoient ombrage; dans la suite, ils n'y purent réussir. Il fallut souffrir qu'Attila soumit toutes les nations du nord: il s'étendit depuis le Danube jusqu'au Rhin, détruisit tous les forts & tous les ouvrages qu'on avoit faits sur ces fleuves, & rendit les deux empires tributaires.

„ Théodose, disoit-il insolemment, est fils
 „ d'un pere très-noble, aussi-bien que moi; mais,
 „ en me payant le tribut, il est déchu de sa
 „ noblesse, & est devenu mon esclave: il n'est
 „ pas juste qu'il dresse des embûches à son maître,
 „ comme une esclave méchant (*e*).

„ Il ne convient pas à l'empereur, disoit-il dans
 „ une autre occasion, d'être menteur. Il a promis
 „ à un de mes sujets de lui donner en mariage
 „ la fille de Saturellus: s'il ne veut pas
 „ tenir

(*d*) De la cité de dieu.

(*e*) Histoire gothique, &c relation de l'ambassade écrite par Priscus. C'étoit Théodose le jeune.

„ tenir sa parole, je lui déclare la guerre; s'il
 „ ne le peut pas, & qu'il soit dans cet état qu'on
 „ ose lui défobéir, je marche à son secours ”.

Il ne faut pas croire que ce fut par modération qu'Attila laissa subsister les Romains: il suivoit les mœurs de sa nation, qui le portoit à foumettre les peuples, & non pas à les conquérir. Ce prince, dans sa maison de bois où nous le représente Priscus (*f*), maître de toutes les nations barbares; & en quelque façon, de presque toutes celles qui étoient policées (*g*), étoit un des grands monarques dont l'histoire ait jamais parlé.

On voyoit, à sa cour, les ambassadeurs des Romains d'orient, & de ceux d'occident, qui venoient recevoir ses loix, ou implorer sa clémence. Tantôt il demandoit qu'on lui rendît les Huns transfuges, ou les esclaves romains qui s'étoient évadés; tantôt il vouloit qu'on lui livrât quelque ministre de l'empereur. Il avoit mis, sur l'empire d'orient, un tribut de deux mille cent livres d'or. Il recevoit les appointemens de général des armées romaines. Il envoyoit à Constantinople ceux qu'il vouloit récompenser, afin qu'on les comblât de biens, faisant un trafic continuél de la frayeur des Romains.

Il étoit craint de ses sujets, & il ne paroît pas qu'il en fût haï (*b*). Prodigieusement fier, & ce pen-

(*f*) Histoire gothique: *Ha sedes regis barbariem totam tenentis, hac capis civitatis habitacula proponebat. Jordanes, de rebus geticis.*

cependant rusé; ardent dans sa colere, mais sçachant pardonner ou différer la punition suivant qu'il convenoit à ses intérêts; ne faisant jamais la guerre, quand la paix pouvoit lui donner assez d'avantages; fidèlement servi des rois même qui étoient sous sa dépendance, il avoit gardé, pour lui seul, l'ancienne simplicité de mœurs des Huns. Du reste, on ne peut guere louer la bravoure le chef d'une nation où les enfans entroient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs peres, & où les peres versoit des larmes, parce qu'ils ne pouvoient pas imiter leurs enfans.

Après sa mort, toutes les nations barbares se rediviserent; mais les Romains étoient si foibles qu'il n'y avoit pas de si petit peuple qui ne pût leur nuire.

Ce ne fut pas une certaine invasion qui perdit l'empire, ce furent toutes les invasions. Depuis celle qui fut si générale sous Gallus, il sembla rétabli, parce qu'il n'avoit point perdu de terrain; mais il alla, de degrés en degrés, de la décadence à sa chute, jusqu'à ce qu'il s'affaissa tout à coup son Arcadius & Honorius.

En vain on avoit rechaissé les barbares dans leur pays; ils y feroient tout de même rentrés pour mettre en sureté leur butin. En vain on les exter-

(g) Il paroît, par la relation de Priscus, qu'on pensoit à la cour d'Attila à soumettre encor des Perles.

(h) Il faut consulter, sur le caractère de ce prince & les mœurs de sa cour, Jornandés & Priscus.

termina; les villes n'étoient pas moins saccagées, les villages brûlés, les familles tuées ou dispersées (i).

Lorsqu'une province avoit été ravagée, les barbares qui succédoient, n'y trouvant plus rien, devoient passer à une autre. On ne ravagea, au commencement, que la Thrace, la Misie, la Pannonie; quand ces pays furent dévastés, on ruina la Macédoine, la Thessalie, la Grece; de-là il fallut aller aux Noriques. L'empire, c'est-à-dire le pays habité, se rétrécissoit toujours, & l'Italie devenoit frontiere.

La raison pourquoi il ne se fit point sous Gallus & Gallien, d'établissement de barbares, c'est qu'ils trouvoient encore de quoi piller.

Ainsi lorsque les Normands, images des conquérans de l'empire, eurent, pendant plusieurs siècles, ravagé la France, ne trouvant plus rien à prendre, ils accepterent une province qui étoit entièrement déserte, & se la partagerent (k).

La Scythie, dans ces tems-là, étant presque
tou.

(i) C'étoient une nation bien destructive que celles des Goths: ils avoient détruit tous les laboureurs dans la Thrace, & coupé les mains à tous ceux qui menaient les chariots. Histoire byzantine de Malchus, dans l'extrait des ambassades.

(k) Voyez, dans les chroniques recueillies par André du Chefne, l'état de cette province, vers la fin du neuvième & le commencement du dixième siècle. *Script. Norman. hist. veteres.*

(l) Les Goths, comme nous l'avons dit, ne cultivoient point la terre.

Les Vandales les appelloient *Trulles*, du nom d'une petite mesure; parce que, dans une famine, ils leur vendirent

toute inculte (*l*), les peuples y étoient sujets à des famines fréquentes. Ils subsistoient, en partie, par un commerce avec les Romains, qui leur portoient des vivres des provinces voisines du Danube (*m*). Les barbares donnoient, en retour, les choses qu'ils avoient pillées, les prisonniers qu'ils avoient faits, l'or & l'argent qu'ils recevoient pour la paix. Mais, lorsqu'on ne put plus leur payer des tributs assez forts pour les faire subsister, ils furent forcés de s'établir (*n*).

L'empire d'occident fut le premier abbatu : en voici les raisons.

Les barbares, ayant passé le Danube, trouvoient à leur gauche le Bosphore, Constantinople, & toutes les forces de l'empereur d'orient, qui les arrêtoient : cela faisoit qu'ils se tournoient à main droite, du côté de l'illyrie, & se pousoient vers l'occident. Il se fit un reflux de nations & un transport de peuples de ce côté-là. Les passages de l'Asie étant mieux gardés, tout refouloit vers l'Europe ; au lieu que, dans la
pre-

rent fort cher une pareille mesure de bled. Olympiodore, dans la bibliothèque de Photius, livre XXX.

(*m*) On voit, dans l'histoire de Priscus, qu'il y avoit des marchés, établis par les traités, sur les bords du Danube.

(*n*) Quand les Goths envoyèrent prier Zénon de recevoir dans son alliance Theudéric, fils de Triarius, aux conditions qu'il avoit accordées à Theudéric, fils de Balamer ; le sénat, consulté, répondit que les revenus de l'état n'étoient pas suffisans pour nourrir deux peuples goths, & qu'il falloit choisir l'amitié de l'un des deux. Histoire de Malchus dans l'extrait des ambassades.



premiere invasion, sous Gallus, les forces des barbares se partagerent.

L'empire ayant été réellement divisé, les empereurs d'orient, qui avoient des alliances avec les barbares, ne voulurent pas les rompre pour secourir ceux d'occident. Cette division dans l'administration, dit Priscus (o), fut très-préjudiciable aux affaires d'occident. Ainsi les Romains d'orient (p) refuserent à ceux d'occident une armée navale, à cause de leur alliance avec les Vandales. Les Visigots, ayant fait alliance avec Arcadius, entrerent en occident, & Honorius fut obligé de s'enfuir à Ravenne (q). Enfin Zénon, pour se défaire de Théodoric, le persuada d'aller attaquer l'Italie qu'Alaric avoit déjà ravagée.

Il y avoit une alliance très-étroite entre Attila & Genséric, roi des Vandales (r). Ce dernier craignoit les Goths (s): il avoit marié son fils avec la fille du roi des Goths; & lui ayant ensuite fait couper le nez, il l'avoit renvoyée: il s'unit donc avec Attila. Les deux empires, comme enchaînés par ces deux princes, n'osoient se secourir. La situation de celui d'occident fut sur-tout déplorable: il n'avoit point de forces de mer; elles étoient toutes en orient (t), en Egypte, Chypre, Phénicie, Ionic, Grece, seuls pays où il y eût alors quelque commerce. Les Van-

(o) Livre II.

(p) Priscus, livre II.

(q) Procope, guerre des Vandales.

(r) Priscus, livre II.

Vandales, & d'autres peuples, attaquoient partout les côtes d'occident. Il vint une ambassade des Italiens à Constantinople, dit Priscus (u), pour faire sçavoir qu'il étoit impossible que les affaires se soutinssent sans une réconciliation avec les Vandales.

Ceux qui gouvernoient en occident ne manquèrent pas de politique : ils jugerent qu'il falloit sauver l'Italie, qui étoit, en quelque façon, la tête, & en quelque façon, le cœur de l'empire. On fit passer les barbares aux extrémités, & on les y plaça. Le dessein étoit bien conçu, il fut bien exécuté. Ces nations ne demandoient que la subsistance : on leur donnoit les plaines; on se réservoir les pays montagneux, les passages des rivières, les défilés, les places sur les grands fleuves; on gardoit la souveraineté. Il y a apparence que ces peuples auroient été forcés de devenir Romains; & la facilité avec laquelle ces destructeurs furent eux-mêmes détruits par les Francs, par les Grecs, par les Maures, justifie assez cette pensée. Tout ce système fut renversé par une révolution plus fatale que toutes les autres : l'armée d'Italie, composée d'étrangers, exigea ce qu'on avoit accordé à des nations plus étrangères encore : elle forma, sous Odoacer, une aristocratie qui se donna le tiers des terres de

(s) Voyez Jornandès, *de rebus goticis*, chapitre 36.

(t) Cela parut, sur-tout, dans la guerre de Constantin & de Licinius.

(u) Priscus, livre II.

de l'Italie; & ce fut le coup mortel porté à cet empire.

Parmi tant de malheurs, on cherche, avec une curiosité triste, le destin de la ville de Rome: elle étoit, pour ainsi dire, sans défense; elle pouvoit être aisément affamée; l'étendue de ses murailles faisoit qu'il étoit très-difficile de les garder; comme elle étoit située dans une plaine, on pouvoit aisément la forcer; il n'y avoit point de ressource dans le peuple, qui en étoit extrêmement diminué. Les empereurs furent obligés de se retirer à Ravenne, ville autrefois défendue par la mer, comme Venise l'est aujourd'hui.

Le peuple romain, presque toujours abandonné de ses souverains, commença à le devenir, & à faire des traités pour sa conservation (x); ce qui est le moyen le plus légitime d'acquérir la souveraine puissance: c'est ainsi que l'Armorique & la Bretagne commencerent à vivre sous leurs propres loix (y).

Telle fut la fin de l'empire d'occident. Rome s'étoit aggrandie, parce qu'elle n'avoit eu que des guerres successives; chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avoit été ruinée. Rome fut détruite, parce que toutes les nations l'attaquerent à la fois, & pénétrèrent par-tout.

CHA-

(x) Du tems d'Honorius, Alarie, qui assiégeoit Rome, obligea cette ville à prendre son alliance, même contre l'em-

CHAPITRE XX.

I. Des conquêtes de Justinien. 2. De son gouvernement.

COMME tous ces peuples entroient pêle-mêle dans l'empire, ils s'incommoderent réciproquement: & toute la politique de ces tems-là fut de les armer les uns contre les autres; ce qui étoit aisé, à cause de leur férocité & de leur avarice. Ils s'entredétruisirent, pour la plupart, avant d'avoir pu s'établir; & cela fit que l'empire d'orient subsista encore du tems.

D'ailleurs, le nord s'épuisa lui-même, & l'on n'en vit plus sortir ces armées innombrables qui parurent d'abord: car, après les premières invasions des Goths & des Huns, sur-tout depuis la mort d'Attila, ceux-ci, & les peuples qui les suivirent, attaquèrent avec moins de forces.

Lorsque ces nations, qui étoient assemblées en corps d'armée, se furent dispersées en peuples, elles s'affoiblirent beaucoup: répandues dans les divers lieux de leurs conquêtes, elles furent elles-mêmes exposées aux invasions.

Ce fut dans ces circonstances que Justinien entreprit de reconquérir l'Afrique & l'Italie, & fit ce que nos François exécuterent aussi heureusement

l'empereur, qui ne put s'y opposer. Procope, guerre des Goths, livre I. Voyez Zozime, livre VI.

(y) Zozime *ibid.*



ment contre les Visigoths¹, les Bourguignons, les Lombards, & les Sarrasins.

Lorsque la religion chrétienne fut apportée aux barbares, la secte arienne étoit, en quelque façon, dominante dans l'empire. Valens leur envoya des prêtres ariens, qui furent leurs premiers apôtres. Or, dans l'intervalle qu'il y eût entre leur conversion & leur établissement, cette secte fut, en quelque façon, détruite chez les Romains: les barbares ariens, ayant trouvé tout le pays orthodoxe, n'en purent jamais gagner l'affection; & il fut facile aux empereurs de les troubler.

D'ailleurs, ces barbares, dont l'art & le génie n'étoient guere d'attaquer les villes, & encore moins de les défendre, en laissèrent tomber les murailles en ruine. Procope nous apprend que Bélisaire trouva celles d'Italie en cet état. Celles d'Afrique avoient été démantelées par Genséric (*a*), comme celles d'Espagne le furent dans la suite par Vitifa (*b*), dans l'idée de s'affurer de ses habitans.

La plupart de ces peuples du nord, établis dans les pays du midi, en prirent d'abord la mollesse, & devinrent incapables des fatigues de la guerre (*c*): les Vandales languissoient dans la volup-

(*a*) Procope, guerre des Vandales, livre I.

(*b*) Mariana, histoire d'Espagne, livre VI, chapitre 19.

(*c*) Procope, guerre des Vand. liv. II.

(*d*) Du tems d'Honoric.

(*e*) Histoire Byzantine, dans l'extrait des ambassades,

volupté; une table délicate, des habits efféminés, des bains, la musique, la danse, les jardins, les théâtres, leur étoient devenus nécessaires.

Ils ne donnoient plus d'inquiétude aux Romains (*d*), dit Malchus (*e*), depuis qu'ils avoient cessé d'entretenir les armées que Genséric tenoit toujours prêtes, avec lesquelles il prévenoit ses ennemis, & étonnoit tout le monde par la facilité de ses entreprises.

La cavalerie des Romains étoit très-exercée à tirer de l'arc; mais celle des Goths & des Vandales ne se servoit que de l'épée & de la lance, & ne pouvoit combattre de loin (*f*): c'est à cette différence que Bélisaire attribuoit une partie de ses succès.

Les Romains (sur-tout sous Justinien) tirèrent de grands services des Huns, peuples dont étoient sortis les Parthes, & qui combattoient comme eux. Depuis qu'ils eurent perdu leur puissance par la défaite d'Attila, & les divisions que le grand nombre de ses enfans fit naître, ils servirent les Romains en qualité d'auxiliaires & ils formèrent leur meilleure cavalerie.

Toutes ces nations barbares se distinguoient chacune par leur maniere particulière de combattre & de s'armer (*g*). Les Goths & les Vandales

(*f*) Voyez Procope, guerre des Vandales, livre I; & le même auteur, guerre des Goths, livre I. Les archers goths étoient à pied; ils étoient peu instruits.

(*g*) Un passage remarquable de Jornandès nous donne toutes ces différences: c'est à l'occasion de la bataille que les Gépides donnerent aux enfans d'Attila.



les étoient redoutables l'épée à la main; les Huns étoient des archers admirables; les Sueves de bons hommes d'infanterie; les Alains étoient pesamment armés; & les Hérules étoient une troupe légère. Les Romains prenoient, dans toutes ces nations, les divers corps de troupes qui convenoient à leurs desseins, & combattoient contre une seule avec les avantages de toutes les autres.

Il est singulier que les nations les plus foibles aient été celles qui firent de plus grands établissemens. On se tromperoit beaucoup, si l'on jugeoit de leurs forces par leurs conquêtes. Dans cette longue suite d'incursions, les peuples barbares, ou plutôt les effraîms sortis d'eux, détruisoient ou étoient détruits; tout dépendoit des circonstances; & pendant qu'une grande nation étoit combattue ou arrêtée; une troupe d'aventuriers, qui trouvoient un pays ouvert, y faisoient des ravages effroyables. Les Goths, que le désavantage de leurs armes fit fuir devant tant de nations, s'établirent en Italie, en Gaule & en Espagne: les Vandales, quittant l'Espagne par foiblesse, passèrent en Afrique, où ils fondèrent un grand empire.

Justinien ne put équiper, contre les Vandales, que cinquante vaisseaux; & quand Bélisaire débarqua, il n'avoit que cinq mille soldats (*b*). C'étoit une entreprise bien hardie: & Léon, qui avoit autrefois envoyé contre eux une flotte com-

com-

(*b*) Procope, guerre des Goths, livre II.

composée de tous les vaisseaux de l'orient, sur laquelle il avoit cent mille hommes, n'avoit pas conquis l'Afrique, & avoit pensé perdre l'empire.

Ces grandes flottes, non plus que les grandes armées de terre, n'ont guere jamais réussi. Comme elles épuisent un état, si l'expédition est longue, ou que quelque malheur leur arrive, elles ne peuvent être secourues, ni réparées: si une partie se perd, ce qui reste n'est rien, parce que les vaisseaux de guerre, ceux de transport, la cavalerie, l'infanterie, les munitions, enfin les diverses parties dépendent du tout ensemble. La lenteur de l'entreprise fait qu'on trouve toujours des ennemis préparés: outre qu'il est rare que l'expédition se fasse jamais dans une saison commode, on tombe dans le tems des orages, tant de choses n'étant presque jamais prêtes que quelques mois plus tard qu'on ne se l'étoit promis.

Bélisaire envahit l'Afrique; & ce qui lui servit beaucoup, c'est qu'il tira de Sicile une grande quantité de provisions, en conséquence d'un traité fait avec Amalafonte, reine des Goths. Lorsqu'il fut envoyé pour attaquer l'Italie, voyant que les Goths tiroient leur subsistance de la Sicile, il commença par la conquérir; il affama ses ennemis, & se trouva dans l'abondance de toutes choses.

Bélisaire prit Carthage, Rome & Ravenne, & envoya les rois des Goths & des Vandales captifs à Constantinople, où l'on vit, après tant de
tems,

teins, les anciens triomphes renouvelés (i).

On peut trouver, dans les qualités de ce grand homme (k), les principales causes de ses succès, Avec un général qui avoit toutes les maximes des premiers Romains, il se forma une armée telle que les anciennes armées romaines.

Les grandes vertus se cachent ou se perdent ordinairement dans la servitude; mais le gouvernement tyrannique de Justinien ne put opprimer la grandeur de cette ame, ni la supériorité de ce génie.

L'eunuque Narfès fut encore donné à ce regne pour le rendre illustre. Elevé dans le palais, il avoit plus la confiance de l'empereur; car les princes regardent toujours leurs courtisans comme leurs plus fideles sujets.

Mais la mauvaise conduite de Justinien, ses profusions, ses vexations, ses rapines, sa fureur de bâtir, de changer, de réformer, son inconstance dans ses desseins, un regne dur & foible, devenu plus incommode par une longue vieillesse, furent des malheurs réels, mêlés à des succès inutiles & une gloire vaine.

Ces conquêtes, qui avoient pour cause, non la force de l'empire, mais de certaines circonstances particulieres, perdirent tout. Pendant qu'on y occupoit les armées, de nouveaux peuples passerent le Danube, désolerent l'illyrie, la Macédoine

(i) Justinien ne lui accorda que le triomphe de l'Afrique.

(k) Voyez Suidas, à l'article *Bélisaire*.

doine & la Grece; & les Perses, dans quatre invasions, firent à l'orient des plaies incurables (1).

Plus ces conquêtes furent rapides, moins elles eurent un établissement solide: l'Italie & l'Afrique furent à peine conquises qu'il fallut les reconquérir.

Justinien avoit pris sur le théâtre une femme qui s'y étoit long-tems prostituée (m): elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les histoires; & , mettant sans cesse dans les affaires les passions. & les fantaisies de son sexe, elle corrompit les victoires & les succès les plus heureux.

En orient, on a, de tout tems, multiplié l'usage des femmes, pour leur ôter l'ascendant prodigieux qu'elles ont sur nous dans ces climats: mais, à Constantinople, la loi d'une seule femme donna à ce sexe l'empire; ce qui mit quelquefois de la foiblesse dans le gouvernement.

Le peuple de Constantinople étoit, de tout tems, divisé en deux factions, celle des *bleus*, & celle des *verts*: elles tiroient leur origine de l'affection que l'on prend, dans les théâtres, pour de certaines acteurs plutôt que pour d'autres. Dans les jeux du cirque, les chariots dont les cochers étoient habillés de verd disputoient le prix à ceux qui étoient habillés de bleu; & chacun y prenoit intérêt jusqu'à la fureur.

Ces

(1) Les deux empires se ravagerent d'autant plus qu'on n'espéroit pas conserver ce qu'on avoit conquis.

(m) L'impératrice Théodora.

Ces deux factions, répandues dans toutes les villes de l'empire, étoient plus ou moins furieuses, à proportion de la grandeur des villes, c'est-à-dire, de l'oïiveté d'une grande partie du peuple.

Mais les divisions, toujours nécessaires dans un gouvernement républicain pour le maintenir, ne pouvoient être que fatales à celui des empereurs; parce qu'elles ne produisoient que le changement du souverain, & non le rétablissement des loix & la cessation des abus.

Justinien, qui favorisa les *bleus*, & refusa toute justice aux *verts* (n), aigrit les deux factions, &, par conséquent, les fortifia.

Elles allèrent jusqu'à anéantir l'autorité des magistrats: les *bleus* ne craignoient point les loix, parce que l'empereur les protégeoit contre elles; les *verts* cessèrent de les respecter, parce qu'elles ne pouvoient plus les défendre (o).

Tous les liens d'amitié, de parenté, de devoir, de reconnoissance, furent ôtés: les familles s'entredétruisirent: tout scélérat qui voulut faire un crime, fut de la faction des *bleus*; tout homme qui fut volé ou assassiné, fut de celle des *verts*.

Un gouvernement si peu sensé étoit encore plus cruel: l'empereur, non content de faire à ses sujets une injustice générale en les accablant d'impôts excessifs, les désoloit par toutes sortes de

(n) Cette maladie étoit ancienne. Suétone dit que Caligula, attaché à la faction des *verts*, haïssoit le peuple parce qu'il applaudissoit à l'autre.

(o) Pour prendre une idée de l'esprit de ces tems-là, il

de tyrannies dans leurs affaires particulieres.

Je ne ferois point naturellement porté à croire tout ce que Procope nous dit là-dessus dans son histoire secrette; parce que les éloges magnifiques qu'il a fait de ce prince, dans ses autres ouvrages, affoiblissent son témoignage dans celui-ci, où il nous le dépeint comme le plus stupide & le plus cruel des tyrans.

Mais j'avoue que deux choses font que je suis pour l'histoire secrette. La premiere, c'est qu'elle est mieux liée avec l'étonnante foiblesse où se trouva cet empire à la fin de ce regne & dans les suivans.

L'autre est un monument qui existe encore parmi nous: ce sont les loix de cet empereur, où l'on voit, dans le cours de quelques années, la jurisprudence varier davantage qu'elle n'a fait dans les trois cent dernieres années de notre monarchie.

Ces variations sont la plupart sur des choses de si petite importance (*p*), qu'on ne voit aucune raison qui eût dû porter un législateur à les faire, à moins qu'on n'explique ceci par l'histoire secrette, & qu'on ne dise que ce prince venoit également ses jugemens & ses loix.

Mais ce qui fit le plus de tort à l'état politique du gouvernement, fut le projet qu'il conçut de réduire tous les hommes à une même opinion
sur

il faut voir Théophanes, qui rapporte une longue conversation qu'il y eut au théâtre entre les verds & l'empereur.

(*p*) Voyez les nouvelles de Justinien,



sur les matieres de religion, dans des circonstances qui rendoient son zele entièrement indiscret.

Comme les anciens Romains fortifierent leur empire, en y laissant toute sorte de culte; dans la suite, on le réduisit à rien, en coupant, l'une après l'autre, les sectes qui ne dominoient pas.

Ces sectes étoient des nations entieres. Les unes, après qu'elles avoient été conquises par les Romains, avoient conservé leur ancienne religion, comme les samaritains & les juifs. Les autres s'étoient répandues dans un pays, comme les sectateurs de Montan dans la Phrygie; les manichéens, les sabatiens, les ariens, dans d'autres provinces. Outre qu'une grande partie des gens de la campagne étoient encore idolâtres, & entêtés d'une religion grossiere comme eux-mêmes.

Justinien, qui détruisit ces sectes par l'épée ou par ses loix, & qui, les obligeant à se révolter, s'obligea à les exterminer, rendit incultes plusieurs provinces. Il crut avoir augmenté le nombre des fideles; il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Procope nous apprend que, par la destruction des samaritains, la Palestine devint déserte: & ce qui rend ce fait singulier, c'est qu'on affoiblit l'empire, par zele pour la religion, du côté par où,

(g) Livre IV, chapitre 10.

(r) Auguste avoit établi neuf frontieres ou marches: sous les empereurs suivans, le nombre en augmenta. Les barbares se montroient - là où ils n'avoient point encore paru. Et Dion, livre LV, rapporte, que de son tems, sous l'empire d'Alexandre, il y en avoit treize. On voit, par

où, quelques regnes après, les Arabes pénétrèrent pour la détruire.

Ce qu'il y avoit de désespérant, c'est que, pendant que l'empereur portoit si loin l'intolérance, il ne convenoit pas lui-même avec l'impératrice sur les points les plus essentiels: il suivoit le concile de Calcédoine; & l'impératrice favorisoit ceux qui y étoient opposés, soit qu'ils fussent de bonne foi, dit Evagre, soit qu'ils le fissent à dessein (q).

Lorsqu'on lit Procope sur les édifices de Justinien, & qu'on voit les places & les forts que ce prince fit élever par-tout, il vient toujours dans l'esprit, une idée, mais bien fautive, d'un état florissant.

D'abord, les Romains n'avoient point de places: ils mettoient toute leur confiance dans leurs armées, qu'ils plaçoient le long des fleuves, où ils élevoient des tours, de distance en distance, pour loger les soldats.

Mais, lorsqu'on n'eut plus que de mauvaises armées, que souvent même on n'en eut point du tout, la frontière ne défendant plus l'intérieur, il fallut le fortifier; & alors on eut plus de places & moins de forces, plus de retraites & moins de sûreté (r). La campagne n'étant plus habitable
qu'au-

par la notice de l'empire, écrite depuis Arcadius & Honorius, que, dans le seul empire d'orient, il y en avoit quinze. Le nombre en augmenta toujours. La Pamphylie, la Lycaonie, la Pyfidie, devinrent des marches: & tout l'empire fut couvert de fortifications. Aurélien avoit été obligé de fortifier Rome.

qu'autour des places fortes, on en bâtit de toutes parts. Il en étoit comme de la France du tems des Normands (s), qui n'a jamais été si foible que lorsque tous ses villages étoient entourés de murs.

Ainsi toutes ces listes de noms des forts que Justinien fit bâtir, dont Procope couvre des pages entieres, ne sont que des monumens de la foiblesse de l'empire.



CHA.

- (s) Et des Anglois.
- (a) Les Huns.
- (b) Les portes Caspiennes.

CHAPITRE XXL

Désordres de l'empire d'orient.

DANS ce tems-là, les Perfes étoient dans une situation plus heureuse que les Romains: ils craignoient peu les peuples du nord (*a*), parce qu'une partie du mont Taurus, entre la mer Caspienne & le Pont-Euxin, les en séparoit; & qu'ils gardoient un passage fort étroit (*b*), fermé par une porte, qui étoit le seul endroit par où la cavalerie pouvoit passer: par-tout ailleurs, ces barbares étoient obligés de descendre par des précipices, & de quitter leurs chevaux qui faisoient toute leur force; mais ils étoient encore arrêtés par l'Araxe, riviere profonde qui coule de l'ouest à l'est, & dont on défendoit aisément les passages (*c*).

De plus, les Perfes étoient tranquilles du côté de l'orient; au midi, ils étoient bornés par la mer. Il leur étoit facile d'entretenir la division parmi les princes arabes, qui ne songeoient qu'à se piller les uns les autres. Ils n'avoient donc proprement d'ennemis que les Romains. , Nous
 „ sçavons, disoit un ambassadeur de Hormis-
 „ das (*d*), que les Romains sont occupés à plu-
 „ sieurs guerres, & ont à combattre contre pres-
 „ que toutes les nations; ils sçavent, au contrai-
 „ re,

(*c*) Procope, guerre des Perfes, livre I.

(*d*) Ambassades de Ménandre.

„ re, que nous n'avons de guerre que contr'eux ”.

Autant que les Romains avoient négligé l'art militaire, autant les Perfes l'avoient-ils cultivé.

„ Les Perfes, disoit Bélifaire à ses soldats, ne vous surpassent point en courage; ils n'ont sur vous „ que l'avantage de la discipline ”.

Il prirent, dans les négociations, la même supériorité que dans la guerre. Sous prétexte qu'ils tenoient une garnison aux portes Caspiennes, ils demandoient un tribut aux Romains, comme si chaque peuple n'avoit pas ses frontieres à garder: ils se faisoient payer pour la paix, pour les trêves, pour les suspensions d'armes, pour le tems qu'on employoit à négocier, pour celui qu'on avoit passé à faire la guerre.

Les Avares ayant traversé le Danube, les Romains, qui, la plupart du tems, n'avoient point de troupes à leur opposer, occupés contre les Perfes lorsqu'il auroit fallu combattre les Avares, & contre les Avares quand il auroit fallu arrêter les Perfes, furent encore forcés de se soumettre à un tribut; & la majesté de l'empire fut flétrie chez toutes les nations.

Justin, Tibere & Maurice travaillerent avec soïn à défendre l'empire: ce dernier avoit des vertus, mais elles étoient ternies par une avarice presque inconcevable dans un grand prince.

Le roi des Avares offrit à Maurice de lui rendre les prisonniers qu'il avoit faits, moyennant une demi-pièce d'argent par tête; sur son refus, il les fit égorger. L'armée romaine indignée se
ré-

révolta; & les verds s'étant soulevés en même tems, un centenier, nommé Phocas, fut élevé à l'empire, & fit tuer Maurice & ses enfans.

L'histoire de l'empire grec, c'est ainsi que nous nommerons dorénavant l'empire romain, n'est plus qu'un tissu de révoltes, de féditiions & de perfidies. Les sujets n'avoient pas seulement l'idée de la fidélité que l'on doit aux princes: & la succession des empereurs fut si interrompue, que le titre de *porphyrogénète*, c'est-à-dire, né dans l'appartement où accouchoient les impératrices, fut un titre distinctif que peu de princes des diverses familles impériales purent porter.

Toutes les voies furent bonnes pour parvenir à l'empire: on y alla par les soldats, par le clergé, par le sénat, par les paysans, par le peuple de Constantinople, par celui des autres villes.

La religion chrétienne étant devenue dominante dans l'empire, il s'éleva successivement plusieurs hérésies qu'il fallut condamner. Arius ayant nié la divinité du Verbe; les Macédoniens, celle du saint Esprit; Nestorius, l'unité de la personne de Jésus-Christ; Eutichès, ses deux natures; les Monothélites, ses deux volontés; il fallut assembler des conciles contre eux: mais les décisions n'en ayant pas été d'abord universellement reçues, plusieurs empereurs séduits revinrent aux erreurs condamnées. Et, comme il n'y a jamais eu de nation qui ait porté une haine si violente aux hérétiques que les Grecs, qui

se croyoient souillés lorsqu'ils parloient à un hérétique ou habitoient avec lui, il arriva que plusieurs empereurs perdirent l'affection de leurs sujets; & les peuples s'accoutumèrent à penser que des princes, si souvent rebelles à dieu, n'avoient pu être choisis par la providence pour les gouverner.

Une certaine opinion, prise de cette idée qu'il ne falloit pas répandre le sang des chrétiens, laquelle s'établit de plus en plus lorsque les mahométans eurent paru, fit que les crimes qui n'intéressoient pas directement la religion furent foiblement punis: on se contenta de crever les yeux, ou de couper le nez ou les cheveux, ou de mutiler de quelque maniere ceux qui avoient excité quelque révolte, ou attenté à la personne du prince (*e*): des actions pareilles purent se commettre sans danger, & même sans courage.

Un certain respect pour les ornemens impériaux fit que l'on jeta d'abord les yeux sur ceux qui osèrent s'en revêtir. C'étoit un crime de porter ou d'avoir chez soi des étoffes de pourpre; mais, dès qu'un homme s'en vêtissoit, il étoit d'abord suivi, parce que le respect étoit plus attaché à l'habit qu'à la personne.

L'ambition étoit encore irritée par l'étrange manie de ces tems-là, n'y ayant guere d'homme considérable qui n'eût, par devers lui, quelque prédiction qui lui promettoit l'empire.

Com.
(*e*) Zénon contribua beaucoup à établir ce relâchement. Voyez Malchus, histoire byzantine, dans l'extrait des ambassades.

Comme les maladies de l'esprit ne se guérissent guere (f), l'astrologie judiciaire & l'art de prédire par les objets vus dans l'eau d'un bassin, avoient succédé, chez les chrétiens, aux divinations par les entrailles des victimes ou le vol des oiseaux, abolies avec le paganisme. Des promesses vaines furent le motif de la plupart des entreprises téméraires des particuliers, comme elles devinrent la sagesse du conseil des princes.

Les malheurs de l'empire croissant tous les jours, on fut naturellement porté à attribuer les mauvais succès dans la guerre, & les traits honteux dans la paix, à la mauvaise conduite de ceux qui gouvernoient.

Les révolutions même firent les révolutions, & l'effet devint lui-même la cause. Comme les Grecs avoient vu passer successivement tant de diverses familles sur le trône, ils n'étoient attachés à aucune; & la fortune ayant pris des empereurs dans toutes les conditions, il n'y avoit pas de naissance assez basse, ni de mérite si mince, qui pût ôter l'espérance.

Plusieurs exemples reçus dans la nation en formèrent l'esprit général, & firent les mœurs qui régnoient aussi impérieusement que les loix.

Il semble que les grandes entreprises soient, parmi nous, plus difficiles à mener que chez les anciens. On ne peut guere les cacher; parce que la communication est telle aujourd'hui entre les nations, que chaque prince a des ministres dans

toutes

(f) Voyez Nicéas, vie d'Andronic Comnene.



toutes les cours, & peut avoir des traîtres dans tous les cabinets.

L'invention des postes fait que les nouvelles volent & arrivent de toutes parts.

Comme les grandes entreprises ne peuvent se faire sans argent, & que, depuis l'invention des lettres-de-change, les négocians en font les maîtres, leurs affaires sont très-souvent liées avec les secrets de l'état; & ils ne négligent rien pour les pénétrer.

Des variations dans le change, sans une cause connue, font que bien des gens la cherchent, & la trouvent à la fin.

L'invention de l'imprimerie, qui a mis les livres dans les mains de tout le monde; celle de la gravure, qui a rendu les cartes géographiques si communes; enfin l'établissement des papiers politiques, sont assez connoître à chacun les intérêts généraux, pour pouvoir plus aisément être éclaircis sur les faits secrets.

Les conspirations dans l'état sont devenues difficiles; parce que, depuis l'invention des postes, tous les secrets particuliers sont dans le pouvoir du public.

Les princes peuvent agir avec promptitude, parce qu'ils ont les forces de l'état dans leurs mains; les conspirateurs sont obligés d'agir lentement, parce que tout leur manque: mais, à présent que tout s'éclaircit avec plus de facilité & de promptitude, pour peu que ceux-ci perdent de tems à s'arranger, ils sont découverts.

CHA.

CHAPITRE XXII.

Foiblesse de l'empire d'orient.

PHOCAS, dans la confusion des choses, étant mal affermi, Héraclius vint d'Afrique, & le fit mourir: il trouva les provinces envahies & les légions détruites.

A peine avoit-il donné quelque remede à ces maux que les Arabes sortirent de leur pays pour étendre la religion & l'empire que Mahomet avoit fondés d'une même main.

Jamais on ne vit des progrès si rapides: ils conquièrent d'abord la Syrie, la Palestine, l'Égypte, l'Afrique, envahirent la Perse.

Dieu permit que sa religion cessât en tant de lieux d'être dominante; non pas qu'il l'eût abandonnée, mais parce que, qu'elle soit dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure, elle est toujours également propre à produire son effet naturel, qui est de sanctifier.

La prospérité de la religion est différente de celle des empires. Un auteur célèbre disoit qu'il étoit bien aise d'être malade, parce que la maladie est le vrai état du chrétien. On pourroit dire de même que les humiliations de l'église, sa dispersion, la destruction de ses temples, les souffrances de ses martyrs, sont le tems de sa gloire: & que, lorsqu'aux yeux du monde elle paroît triompher, c'est le tems ordinaire de son abaissement.

Pour expliquer cet événement fameux de la conquête de tant de pays par les Arabes, il ne faut pas avoir recours au seul enthousiasme. Les Sarrasins étoient, depuis longtems, distingués parmi les auxiliaires des Romains & des Perfes; les Osroéniens & eux étoient les meilleurs hommes de trait qu'il y eût au monde; Sévere, Alexandre & Maximin en avoient engagé à leur service autant qu'ils avoient pu, & s'en étoient servis avec un grand succès contre les Germains qu'ils désoloient de loin; sous Valens, les Goths ne pouvoient leur résister (*a*); enfin, ils étoient, dans ces tems-là, la meilleure cavalerie du monde.

Nous avons dit que, chez les Romains, les légions d'Europe valoient mieux que celles d'Asie: c'étoit tout le contraire pour la cavalerie; je parle de celle des Parthes, des Osroéniens, & des Sarrasins: & c'est ce qui arrêta les conquêtes des Romains; parce que, depuis Antiochus, un nouveau peuple tartare, dont la cavalerie étoit la meilleure du monde, s'empara de la haute Asie.

Cette cavalerie étoit pesante (*b*) & celle d'Europe étoit légère; c'est aujourd'hui tout le contraire. La Hollande & la Frise n'étoient point, pour ainsi dire, encore faites (*c*); & l'Allemagne

(*a*) Livre IV.

(*b*) Voyez ce que dit Zozime, liv. I, sur la cavalerie d'Aurélien & celle de Palmyre. Voyez aussi Ammien Marcellin, sur la cavalerie des Perfes.

(*c*) C'étoit, pour la plupart, de terres submergées, que l'art a rendues propres à être la demeure des hommes.

gne étoit pleine de bois, de lacs & de marais, où la cavalerie servoit peu.

Depuis qu'on a donné un cours aux grands fleuves, ces marais se sont dissipés, & l'Allemagne a changé de face. Les ouvrages de Valentinien sur le Neker, & ceux des Romains sur le Rhin (*d*), ont fait bien des changemens (*e*); le commerce s'étant établi, des pays qui ne produisoient point de chevaux en ont donné, & on en a fait usage (*f*).

Constantin, fils d'Héraclius, ayant été empoisonné, & son fils Constant tué en Sicile, Constantin *le barbu* son fils aîné lui succéda (*g*): les grands des provinces d'orient s'étant assemblés, ils voulurent couronner ses deux autres freres, soutenant que, comme il faut croire en la trinité, aussi étoit-il raisonnable d'avoir trois empereurs.

L'histoire grecque est pleine de traits pareils: & le petit esprit étant parvenu à faire le caractère de la nation, il n'y eut plus de sagesse dans les entreprises, & l'on vit des troubles sans cause, & des révolutions sans motifs.

Une bigotterie universelle abbatit les courages, & engourdit tout l'empire. Constantinople est, à proprement parler, le seul pays d'orient

où

(*d*) Voyez Ammien Marcellin, livre XXVII.

(*e*) Le climat n'y est plus aussi froid que le disoient les anciens.

(*f*) César dit que les chevaux des Germains étoient vils & petits, livre IV, chapitre 2. Et Tacite, des mœurs des Germains, dit: *Germania pecorum facunda, sed pleraque improcera.*

(*g*) Zonaras, vie de Constantin le barbu.

où la religion chrétienne ait été dominante. Or, cette lâcheté, cette paresse, cette mollesse des nations d'Asie, se mêlerent dans la dévotion même. Entre mille exemples, je ne veux que Philippicus, général de Maurice, qui, étant prêt de donner une bataille, se mit à pleurer, dans la considération du grand nombre de gens qui alloient être tués (*b*).

Ce sont bien d'autres larmes, celles de ces Arabes, qui pleurerent de douleur de ce que leur général avoit fait une treve qui les empêchoit de répandre le sang des chrétiens (*i*).

C'est que la différence est totale entre une armée fanatique & une armée bigotte: on le vit, dans nos tems modernes, dans une révolution fameuse, lorsque l'armée de Cromwel étoit comme celle des Arabes, & les armées d'Irlande & d'Ecosse comme celle des Grecs.

Une superstition grossière, qui abaisse l'esprit autant que la religion l'éleve, plaça toute la vertu & toute la confiance des hommes dans une ignorante stupidité pour les images: & l'on vit des généraux lever un siege (*k*), & perdre une ville (*l*), pour avoir une relique.

La religion chétienne dégénéra, sous l'empire grec, au point où elle étoit de nos jours chez les Moscovites, avant que le czar Pierre I eût fait renaitre cette nation, & introduit plus de chan-

(*b*) Théophilacte, livre II, chap. 3, histoire de l'empereur Maurice.

(*i*) Histoire de la conquête de la Syrie, de la Perse &c

changemens dans un état qu'il gouvernoit que les conquérans n'en font dans ceux qu'ils usurpent.

On peut aisément croire que les Grecs tomberent dans une espece d'idolâtrie. On ne soupçonnera pas les Italiens ni les Allemands de ces tems là d'avoir été peu attachés au culte extérieur: cependant, lorsque les historiens grecs parlent du mépris des premiers pour les reliques & les images, on diroit que ce sont nos controversistes qui s'échauffent contre Calvin. Quand les Allemands passerent pour aller dans la terre sainte, Nicéas dit que les Arméniens les reçurent comme amis, parce qu'ils n'adoroient pas les images. Or si, dans la maniere de penser des Grecs, les Italiens & les Allemands ne rendoient pas assez de culte aux images, quel devoit être l'énormité du leur?

Il pensa bien y avoir, en orient, à peu près la même révolution qui arriva, il y a environ deux siècles, en occident, lorsqu'au renouvellement des lettres, comme on commença à sentir les abus & les dérèglements où l'on étoit tombé, tout le monde cherchant un remède au mal, des gens hardis & trop peu dociles déchirerent l'église, au lieu de la réformer.

Léon l'*Isaurien*, Constantin *Copronyme*, Léon son fils, firent la guerre aux images: &, après que

& de l'Égypte, par les Sarrafins, par Mr. Ockley.

(*) Zonare, vie de Romain Lacapene.

(†) Nicéas, vie de Jean Comnene.



que le culte en eut été rétabli par l'impératrice Irene, Léon l'Arménien, Michel le bégue, & Théophile, les abolirent encore. Ces princes crurent n'en pouvoir modérer le culte qu'en le détruisant: ils firent la guerre aux moines qui incommodoient l'état (*m*); & , prenant toujours les voies extrêmes, ils voulurent les exterminer par le glaive, au lieu de chercher à les régler.

Les moines (*n*), accusés d'idolâtrie par les partisans des nouvelles opinions, leur donnerent le change, en les accusant, à leur tour, de magie (*o*): & , montrant au peuple les églises dénuées d'images & de tout ce qui avoit fait, jusques-là, l'objet de sa vénération, ils ne lui laisserent point imaginer qu'elles pussent servir à d'autre usage qu'à sacrifier aux démons.

Ce qui rendoit la querelle sur les images si vive, & fit que, dans la suite, les gens sensés ne pouvoient pas proposer un culte modéré, c'est qu'elle étoit liée à des choses bien tendres: il étoit question de la puissance; & les moines l'ayant usurpée, ils ne pouvoient l'augmenter ou la soutenir, qu'en ajoutant sans cesse au culte extérieur dont ils faisoient eux-mêmes partie. Voilà pourquoi les guerres contre les images furent toujours des guerres contre eux; & que, quand ils

(*m*) Longtems avant, Valens avoit fait une loi, pour les obliger d'aller à la guerre, & fit tuer tous ceux qui n'obéirent pas. Jornandès, *de regn. success.* & la loi XXVI, *cod. de decur.*

(*n*) Tout ce qu'on verra ici sur les moines grecs ne porte point sur leur état; car on ne peut pas dire qu'une chose

ils eurent gagné ce point, leur pouvoir n'eut plus de bornes.

Il arriva, pour lors, ce que l'on vit quelques siècles après, dans la querelle qu'eurent Barlaam & Acyndine contre les moines, & qui tourmenta cet empire jusqu'à sa destruction. On disputoit si la lumière qui apparut autour de Jésus-Christ, sur le Thabor, étoit créée ou incréée. Dans le fonds, les moines ne se soucioient pas plus qu'elle fût l'un que l'autre; mais, comme Barlaam les attaquoit directement eux-mêmes, il falloit nécessairement que cette lumière fût incréée.

La guerre que les empereurs iconoclastes déclarerent aux moines, fit que l'on reprit un peu les principes du gouvernement; que l'on employa, en faveur du public, les revenus publics; & qu'enfin on ôta au corps de l'état ses entraves.

Quand je pense à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé grec plongea les laïcs, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces Scythes dont parle Hérodote (p), qui crevoient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût les distraire & les empêcher de battre leur lait.

L'impératrice Théodora rétablit les images, & les moines recommencerent à abuser de la
piété

chose ne soit pas bonne, parce que, dans de certains tems, ou dans quelque pays, on en a abusé

(e) Léon le grammairien, vie de Léon l'Arménien. *Ibid.* vie de Théophile. Voyez Suidas, à l'article Constantin, fils de Léon.

(p) Livre IV.

piété publique: ils parvinrent jusqu'à opprimer le clergé séculier même: ils occuperent tous les grands sieges (q), & exclurent, peu à peu, tous les ecclésiastiques de l'épiscopat; c'est ce qui rendit ce clergé intolérable: &, si l'on en fait le parallèle avec le clergé latin, si l'on compare la conduite des papes avec celles de patriarches de Constantinople, on verra des gens aussi sages que les autres étoient peu sensés.

Voici une étrange contradiction de l'esprit humain. Les ministres de la religion, chez les premiers Romains, n'étant pas exclus des charges & de la société civile, s'embarrassèrent peu de ses affaires. Lorsque la religion chrétienne fut établie, les ecclésiastiques, qui étoient plus séparés des affaires du monde, s'en mêlèrent avec modération: mais lorsque, dans la décadence de l'empire, les moines furent le seul clergé, ces gens, destinés par une profession plus particulière à fuir & à craindre les affaires, embrassèrent toutes les occasions qui purent leur y donner part, ils ne cessèrent de faire du bruit par-tout, & d'agiter ce monde qu'ils avoient quitté.

Aucune affaire d'état, aucune paix, aucune guerre, aucune treve, aucune négociation, aucun mariage ne se traita que par le ministère des moines; les conseils du prince en furent remplis, & les assemblées de la nation presque toutes composées.

On

(q) Voyez Pachymere, livre VIII.

On ne ſçauroit croire quel mal il en réſulta. Ils affoiblirent l'eſprit des princes, & leur firent faire imprudemment même les choſes bonnes. Pendant que Baſile occupoit les ſoldats de ſon armée de mer à bâtir une égliſe à ſaint Michel, il laiſſa piller la Sicile par les Sarraſins, & prendre Syracuſe: & Léon ſon ſucceſſeur, qui employa ſa flotte au même uſage, leur laiſſa occuper Tauroménie & l'île de Lemnos (r).

Andronic Paléologue abandonna la marine; parce qu'on l'aſſura que dieu étoit ſi content de ſon zèle pour la paix de l'égliſe, que ſes ennemis n'oſeroient l'attaquer. Le même craignoit que dieu ne lui demandât compte du tems qu'il employoit à gouverner ſon état, & qu'il déroboit aux affaires ſpirituelles (s).

Les Grecs, grands parleurs, grands diſputeurs; naturellement ſophiſtes, ne ceſſerent d'embrouiller la religion par des controverſes. Comme les moines avoient un grand crédit à la cour, toujours d'autant plus foible qu'elle étoit plus corrompue, il arrivoit que les moines & la cour ſe corrompoient réciproquement, & que le mal étoit dans tous les deux; d'où il ſuiuoit que toute l'attention des empereurs étoit occupée quelquefois à calmer, ſouvent à irriter des diſputes théologiques, qu'on a toujours remarqué devenir frivoles à meſure qu'elles ſont plus vives.

Michel Paléologue, dont le regne fut tant
agité

(r) Zonaras & Nicéphore, vie de Baſile & de Léon.

(s) Pachymere, livre VII.



agité par des disputes sur la religion, voyant les affreux ravages des Turcs dans l'Asie, disoit, en soupirant, que le zèle téméraire de certaines personnes, qui, en décriant sa conduite avoient soulevé ses sujets contre lui, l'avoit obligé d'appliquer tous ses soins à sa propre conservation, & de négliger la ruine des provinces. „ Je me „ suis contenté, disoit-il, de pourvoir à ces par- „ ties éloignées par le ministère des gouverneurs, „ qui m'en ont dissimulé les besoins, soit qu'ils „ fussent gagnés par argent, soit qu'ils appréhen- „ dassent d'être punis (1). ”

Les patriarches de Constantinople avoient un pouvoir immense. Comme, dans les tumultes populaires, les empereurs & les grands de l'état se retiroient dans les églises, que le patriarche étoit maître de les livrer ou non, & exerçoit ce droit à sa fantaisie, il se trouvoit toujours, quoi qu'indirectement, arbitre de toutes les affaires publiques.

Lorsque le vieux Andronic (2) fit dire au patriarche qu'il se mêlât des affaires de l'église, & le laissât gouverner celles de l'empire; „ C'est, „ lui répondit le patriarche, comme si le corps „ disoit à l'ame: je ne prétends avoir rien de „ commun avec vous, & je n'ai que faire de vo- „ tre

(1) Pachymere, livre VI, chap. 29. On a employé la traduction de Mr. le président Cousin.

(2) Paléologue. Voyez l'histoire des deux Andronic, écrite par Cantacuzene, livre I, chapitre 50.

(*) Cantacuzene, livre III, chap. 99.

(y) Ducas histoire des derniers Paléologues.

„tre secours pour exercer mes fonctions.”

De si monstreuses prétentions étant insupportables aux princes, les patriarches furent très-souvent chassés de leur siège. Mais, chez une nation superstitieuse, où l'on croyoit abominables toutes les fonctions ecclésiastiques qu'avoit pu faire un patriarche qu'on croyoit intrus, cela produisit des schismes continuels; chaque patriarche, l'ancien, le nouveau, le plus nouveau, ayant chacun leurs sectateurs.

Ces sortes de querelles étoient bien plus tristes que celles qu'on pouvoit avoir sur le dogme, parce qu'elles étoient comme une hydre qu'une nouvelle déposition pouvoit toujours reproduire.

La fureur des disputes devint un état si naturel aux Grecs, que, lorsque Cantacuzene prit Constantinople, il trouva l'empereur Jean & l'impératrice Anne occupés à un concile contre quelques ennemis des moines (x): & quand Mahomet II l'assiégea, il ne put suspendre les haines théologiques (y); & on y étoit plus occupé du concile de Florence, que de l'armée de Turcs (z).

Dans les disputes ordinaires, comme chacun sent qu'il peut se tromper, l'opiniâtreté & l'obstination ne sont pas extrêmes: mais, dans celles que nous avons sur la religion, comme, par la
natu-

(x) On se demandoit si on avoit entendu la messe d'un prêtre qui eut consenti à l'union; on l'auroit sui comme le feu: on regardoit la grande église comme un temple profane. Le moine Gennadius lançoit ses anathèmes sur tous ceux qui desiroient la paix. Ducas. *ibid.*

nature de la chose, chacun croit être sûr que son opinion est vraie, nous nous indignons contre ceux qui, au lieu de changer eux-mêmes, s'obstinent à nous faire changer.

Ceux qui liront l'histoire de Pachymere connoîtront bien l'impuissance où étoient & où seront toujours les théologiens, par eux-mêmes, d'accommoder jamais leurs différends. On y voit un empereur (a) qui passe sa vie à les assembler, à les écouter, à les rapprocher; on voit, de l'autre, une hydre de disputes qui renaissent sans cesse; & l'on sent qu'avec la même méthode, la même patience, les mêmes espérances, la même envie de finir; & la même simplicité pour leurs intrigues, le même respect pour leurs haines, ils ne se feroient jamais accommodés jusqu'à la fin du monde.

En voici un exemple bien remarquable. A la sollicitation de l'empereur, les partisans du patriarche Arsene firent une convention avec ceux que suivoient le patriarche Joseph, qui portoit que les deux partis écrieroient leurs prétentions, chacun sur un papier; qu'on jetteroit les deux papiers dans un brasier; que, si l'un des deux demeuroit entier, le jugement de dieu seroit suivi; & que, si tous les deux étoient consumés, ils renonceroient à leurs différends. Le feu dévora les deux papiers; les deux partis se réu-

- (a) Andronic Paléologue,
 (b) Pachymere, livre I.
 (c) Evagre, livre III.

réunirent, la paix dura un jour; mais, le lendemain, ils dirent que leur changement auroit dû dépendre d'une persuasion intérieure, & non pas du hasard; & la guerre recommença plus vive que jamais (*b*).

On doit donner une grande attention aux disputes des théologiens, mais il faut la cacher autant qu'il est possible; la peine qu'on paroît prendre à les calmer les accroit toujours, en faisant voir que leur maniere de penser est si importante qu'elle décide du repos de l'état & de la sûreté du prince.

On ne peut pas plus finir leurs affaires en écoutant leurs subtilités, qu'on ne pourroit abolir les duels en établissant des écoles où l'on rafinerait sur le point d'honneur.

Les empereurs grecs eurent si peu de prudence que, quand les disputes furent endormies, ils eurent la rage de les réveiller. Anastase (*c*) Justinien (*d*), Héraclius (*e*), Manuel Comnene (*f*), proposèrent des points de foi à leur clergé & à leur peuple, qui auroit méconnu la vérité dans leur bouche, quand même ils l'auroient trouvée. Ainsi, péchant toujours dans la forme & ordinairement dans le fonds, voulant faire voir leur pénétration qu'ils auroient pu si bien montrer dans tant d'autres affaires qui leur étoient confiées, ils entreprirent des disputes vaines sur
la

(*d*) Procope, histoire secrète.

(*e*) Zonare, vie d'Héraclius.

(*f*) Nicéas, vie de Manuel Comnene.



la nature du dieu, qui, se cachant aux sçavans, parce qu'ils sont orgueilleux, ne se montre pas mieux aux grands de la terre.

C'est une erreur de croire qu'il y ait dans le monde une autorité humaine à tous les égards despotique; il n'y en a jamais eu, & il n'y en aura jamais; le pouvoir le plus immense est toujours borné par quelque coin. Que le grand-seigneur mette un nouvel impôt à Constantinople, un cri général lui fait d'abord trouver des limites qu'il n'avoit pas connues. Un roi de Perse peut bien contraindre un fils de tuer son pere, ou un pere de tuer son fils (g); mais obliger ses sujets de boire du vin, il ne le peut pas. Il y a, dans chaque nation, un esprit général, sur lequel la puissance même est fondée; quand elle choque cet esprit, elle se choque elle-même, & elle s'arrête nécessairement.

La source la plus empoisonnée de tous les malheurs des Grecs, c'est qu'ils ne connurent jamais la nature ni les bornes de la puissance ecclésiastique & de la séculière; ce qui fit que l'on tomba, de part & d'autre, dans des égaremens continuels.

Cette grande distinction, qui est la base sur laquelle pose la tranquillité des peuples, est fondée, non seulement sur la religion, mais encore sur la raison & la nature, qui veulent que des choses réellement séparées, & qui ne peuvent

sub-

(g) Voyez Chardin.

subsister que séparées, ne soient jamais confon-
dues.

Quoique, chez les anciens Romains, le cler-
gé ne fit pas un corps séparé, cette distinction y
étoit aussi connue que parmi nous. Claudius
avoit consacré à la Liberté la maison de Cicéron,
lequel, revenu de son exil, la demanda: les pon-
tifes décidèrent que, si elle avoit été consacrée
sans un ordre exprès du peuple, on pouvoit la
lui rendre sans blesser la religion. „ Ils ont dé-
„ claré, dit Cicéron (*b*), qu'ils n'avoient exami-
„ né que la validité de la consécration, & non la
„ loi faite par le peuple; qu'ils avoient jugé le
„ premier chef comme pontifes, & qu'ils juge-
„ roient le second comme sénateurs ”.



CHA-

(*b*) Lettres à Atticus, lettre IV.

K

C H A P I T R E XXIII.

1. *Raison de la durée de l'empire d'orient.* 2. *Sa destruction.*

A P R E'S ce que je viens de dire de l'empire grec, il est naturel de demander comment il a pu subsister si longtems. Je crois pouvoir en donner les raisons.

Les Arabes l'ayant attaqué, & en ayant conquis quelques provinces, leurs chefs se disputèrent le caliphat; & le feu de leur premier zele ne produisit plus que des discordes civiles.

Les mêmes Arabes ayant conquis la Perse, & s'y étant divisés ou affoiblis, les Grecs ne furent plus obligés de tenir sur l'Euphrate les principales forces de leur empire.

Un architecte, nommé Callinique, qui étoit venu de Syrie à Constantinople, ayant trouvé la composition d'un feu que l'on souffloit par un tuyau, & qui étoit tel, que l'eau & tout ce qui éteint les feux ordinaires, ne faisoit qu'en augmenter la violence; les Grecs, qui en firent usage, furent en possession, pendant plusieurs siècles, de brûler toutes les flottes de leurs ennemis, sur-tout celles des Arabes qui venoient, d'Afrique ou de Syrie, les attaquer jusqu'à Constantinople.

Ce feu fut mis au rang des secrets de l'état; & Constantin porphyrogénete, dans son ouvrage dédié à Romain son fils, sur l'administration de

de l'empire, l'avertit que, lorsque les barbares lui demanderont du *feu grégeois*, il doit leur répondre qu'il ne lui est pas permis de leur en donner; parce qu'un ange, qui l'apporta à l'empereur Constantin, défendit de le communiquer aux autres nations; & que ceux qui avoient osé le faire avoient été dévorés par le feu du ciel, dès qu'ils étoient entrés dans l'église.

Constantinople faisoit le plus grand & presque le seul commerce du monde, dans un tems où les nations gothiques d'un côté, & les Arabes de l'autre, avoient ruiné le commerce & l'industrie par-tout ailleurs: les manufactures de soie y avoient passé de Perse; &, depuis l'invasion de Arabes, elles furent fort négligées dans la Perse même. D'ailleurs, les Grecs étoient maîtres de la mer; cela mit dans l'état d'immenses richesses, &, par conséquent, de grandes ressources; &, si-tôt qu'il eut quelque relâche, on vit d'abord reparoître la prospérité publique.

En voici un grand exemple. Le vieux Andronic Comnene étoit le Néron des Grecs: mais comme parmi tous ses vices, il avoit une fermeté admirable pour empêcher les injustices & les vexations des grands, on remarqua que, pendant trois ans qu'il régna, plusieurs provinces se rétablirent (a).

Enfin les barbares, qui habitoient les bords du Danube, s'étant établis, ils ne furent plus

fi

(a) Nicéas, vie d'Andronic Comnene, livre II.



si redoutables , & servirent même de barriere contre d'autres barbares.

Ainsi , pendant que l'empire étoit affaibli sous un mauvais gouvernement , des causes particulieres le soutenoient. C'est ainsi que nous voyons aujourd'hui quelques nations de l'Europe se maintenir , malgré leur foiblesse , par les trésors des Indes ; les états temporels du pape , par le respect que l'on a pour le souverain ; & les corsaires de Barbarie , par l'empêchement qu'ils mettent au commerce des petites nations , ce qui les rend utiles aux grandes (b).

L'Empire des Turcs est à présent , à peu près , dans le même degré de foiblesse où étoit autrefois celui des Grecs : mais il subsistera long-tems : car , si quelque prince que ce fût mettoit cet empire en péril , en poursuivant ses conquêtes , les trois puissances commerçantes de l'Europe connoissent trop leurs affaires pour n'en pas prendre la défense sur le champ (c).

C'est leur félicité que dieu ait permis qu'il y ait dans le monde des Turcs & des Espagnols , les hommes du monde les plus propres à posséder inutilement un grand empire.

Dans le tems de Basile porphyrogenete , la puissance des Arabes fut détruite en Perse. Mahomet , fils de Sambraël , qui régnoit , appella du

(b) Ils troublent la navigation des Italiens dans la méditerranée.

(c) Ainsi les projets contre le Turc , comme celui qui fut fait sous le pontificat de Léon X , par lequel l'empereur devoit se rendre , par la Bosnie , à Constantinople , le roi

du nord trois mille Turcs en qualité d'auxiliaires (*d*). Sur quelque mécontentement, il envoya une armée contre eux ; mais ils la mirent en fuite. Mahomet, indigné contre ses soldats, ordonna qu'ils passeroient devant lui vêtus en robes de femmes ; mais ils se joignirent aux Turcs, qui d'abord allèrent ôter la garnison qui gardoit le pont de l'Araxe, & ouvrirent le passage à une multitude innombrable de leurs compatriotes.

Après avoir conquis la Perse, ils se répandirent, d'orient en occident, sur les terres de l'empire, & Romain Diogene ayant voulu les arrêter, ils le prirent prisonnier, & fournirent presque tout ce que les Grecs avoient en Asie jusqu'au Bosphore.

Quelques tems après, sous le regne d'Alexis Comnene, les Latins attaquèrent l'occident. Il y avoit long-tems qu'un malheureux schisme avoit mis une haine implacable entre les nations des deux rites : & elle auroit éclaté plutôt, si les Italiens n'avoient plus pensé à réprimer les empereurs d'Allemagne qu'ils craignoient, que les empereurs grecs qu'ils ne faisoient que haïr.

On étoit dans ces circonstances, lorsque tout à coup il se répandit, en Europe, une opinion reli-

roi de France par l'Albanie & la Grece, d'autres princes s'embarquer dans leurs ports ; ces projets, dis-je, n'étoient pas sérieux, ou étoient faits par des gens qui ne voyoient pas l'intérêt de l'Europe.

(*d*) Histoire écrite par Nicéphore Bryene - César, vies de Constantin Ducas & Romain Diogene.

religieuse, que les lieux où Jésus-Christ étoit né, ceux où il avoit souffert, étant profanés par les infideles, le moyen d'effacer ses péchés étoit de prendre les armes pour les en chasser. L'Europe étoit pleine de gens qui aimoient la guerre, qui avoient beaucoup de crimes à expier, & qu'on leur propoisoit d'expier en suivant leur passion dominante; tout le monde prit donc la croix & les armes.

Les croisés étant arrivés en orient, assiégèrent Nicée, & la prirent; ils la rendirent aux Grecs: & dans la consternation des infideles, Alexis & Jean Comnene rechassèrent les Turcs jusqu'à l'Euphrate.

Mais, quel que fût l'avantage que les Grecs pussent tirer des expéditions des croisés, il n'y avoit pas d'empereur qui ne fremît du péril de voir passer au milieu de ses états, & se succéder des héros si fiers & de si grandes armées.

Ils chercherent donc à dégoûter l'Europe de ces entreprises: & les croisés trouverent par-tout des trahisons, de la perfidie, & tout ce qu'on peut attendre d'un ennemi timide.

Il faut vouer que les François, qui avoient commencé ces expéditions, n'avoient rien fait pour se faire souffrir. Au travers des investives d'Andronic Comnene contre nous (e), on voit dans le fond que, chez une nation étrangère, nous

(e) Histoire d'Alexis son pere, livre X & XI.

(f) Nicétas, histoire de Manuel Comnene, livre I.

nous ne nous contraignons point, & que nous avions pour lors les défauts qu'on nous reproche aujourd'hui.

Un comte françois alla se mettre sur le trône de l'empereur; le comte Baudouin le tira par le bras, & lui dit : vous devez sçavoir que, quand
 „ on est dans un pays, il en faut suivre les usa-
 „ ges. Vraiment, voilà un beau payfan, répon-
 „ dit-il, de s'asseoir ici, tandis que tant de capi-
 „ taines sont debout!”

Les Allemands qui passèrent ensuite, & qui étoient les meilleurs gens du monde, firent une rude pénitence de nos étourderies, & trouverent par-tout des esprits que nous avions révoltés (f).

Enfin, la haine fut portée au dernier comble : &, quelques mauvais traitemens faits à des marchands vénitiens, l'ambition, l'avarice, un faux zele, déterminèrent les François & les Vénitiens à se croiser contre les Grecs.

Ils les trouverent aussi peu aguerris que, dans ces derniers tems, les Tartares trouverent les Chinois. Les François se moquoient de leurs habillemens efféminés; ils se promenoient dans les rues de Constantinople, revêtus de leurs robes peintes; ils portoient à la main une écritoire & du papier, par dérision pour cette nation qui avoit renoncé à la profession des armes (g); &, après la guerre, ils refuserent de recevoir dans leurs

(g) Nicéas, histoire, après la prise de Constantinople, chapitre 3.



leurs troupes quelque Grec que ce fût.

Ils prirent toute la partie d'occident, & y élurent empereur le comte de Flandres, dont les états éloignés ne pouvoient donner aucune jalousie aux Italiens. Les Grecs se maintinrent dans l'orient, séparés des Turcs par les montagnes, & des Latins par la mer.

Les Latins, qui n'avoient pas trouvé d'obstacles dans leurs conquêtes, en ayant trouvé une infinité dans leur établissement, les Grecs repassèrent d'Asie en Europe, reprirent Constantinople & presque tout l'orient.

Mais ce nouvel empire ne fut que le fantôme du premier, & n'en eut ni les ressources ni la puissance.

Il ne posséda guere, en Asie, que les provinces qui sont en-deçà du Méandre & du Sangare: la plupart de celles d'Europe furent divisées en de petites souverainetés.

De plus, pendant soixante ans que Constantinople resta entre les mains des Latins, les vaincus s'étant dispersés, & les conquérans occupés à la guerre, le commerce passa entièrement aux villes d'Italie; & Constantinople fut privée de ses richesses.

Le commerce même de l'intérieur se fit par les Latins. Les Grecs, nouvellement rétablis, & qui craignoient tout, voulurent se concilier les Génois, en leur accordant la liberté de trafiquer

(h) Cantacuzène, livre IV.

(i) Pachymere, livre VII.

quer sans payer de droits (*b*): & les Vénitiens, qui n'accepterent point de paix, mais quelques treves, & qu'on ne voulut pas irriter, n'en payerent pas non plus.

Quoi qu'avant la prise de Constantinople, Manuel Comnene eût laissé tomber la marine; cependant, comme le commerce subsistoit encore, on pouvoit facilement la rétablir: mais quand, dans le nouvel empire, on l'eut abandonnée, le mal fut sans remede, parce que l'impuissance augmenta toujours.

Cet état, qui dominoit sur plusieurs isles, qui étoit partagé par la mer, & qui en étoit environné en tant d'endroits, n'avoit point de vaisseaux pour y naviger. Les provinces n'eurent plus de communication entr'elles: on obligea les peuples de se réfugier plus avant dans les terres, pour éviter les pirates; &, quand ils l'eurent fait, on leur ordonna de se retirer dans les forteresses, pour se sauver des Turcs (*i*).

Les Turcs faisoient, pour lors, aux Grecs une guerre singuliere: ils alloient proprement à la chasse des hommes; ils traversoient quelquefois deux cent lieues de pays pour faire leurs ravages. Comme ils étoient divisés sous plusieurs sultans, on ne pouvoit pas, par des présens, faire la paix avec tous; & il étoit inutile de la faire avec quelques-uns (*k*). Ils s'étoient faits mahométans; &
le

(*k*) Cantacuzene, livre III, chap. 96; & Pachymere, livre XI, chap. 9.

le zèle pour leur religion les engageoit merveilleusement à ravager les terres des chrétiens. D'ailleurs, comme c'étoient les peuples les plus laids de la terre, leurs femmes étoient affreuses comme eux (1); &, dès qu'ils eurent vu des Grecques, ils n'en purent plus souffrir d'autres (m). Cela les porta à des enlevemens continuels. Enfin, ils avoient été de tous tems adonnés aux brigandages; & c'étoient ces mêmes Huns qui avoient autrefois causé tant de maux à l'empire romain (n).

Les Turcs inondant tout ce qui restoit à l'empire grec en Asie, les habitans qui purent leur échapper fuirent devant eux jusqu'au Bosphore; & ceux qui trouverent des vaisseaux se réfugièrent dans la partie de l'empire qui étoit en Europe; ce qui augmenta considérablement le nombre de ses habitans: mais il diminua bien-tôt. Il y eut des guerres civiles si furieuses, que les deux factions appellerent divers sultans turcs; sous cette condition (o), aussi extravagante que barbare, que tous les habitans qu'ils prendroient dans les pays du parti contraire seroient menés
en

(1) Cela donna lieu à cette tradition du nord, rapportée par le Goth Jornandès, que Philimer, roi des Goths, entrant dans les terres gétiques, y ayant trouvé des femmes forcieres, il les chassa loin de son armée; qu'elles errerent dans les déserts, où des démons incubes s'accouplèrent avec elles, d'où vint la nation des Huns. *Genus ferocissimum, quod fuit primum inter paludes, minutum, secretum, atque exile, nec aliâ voce notum, nisi qua humani sermonis imagine assignabat.*

en esclavage; & chacun, dans la vue de ruiner ses ennemis, concourut à détruire la nation.

Bajazet ayant soumis tous les autres sultans, les Turcs auroient fait pour lors ce qu'ils firent depuis sous Mahomet II, s'ils n'avoient pas été eux-mêmes sur le point d'être exterminés par les Tartares.

Je n'ai pas le courage de parler des misères qui suivirent: je dirai seulement que, sous les derniers empereurs, l'empire, réduit aux faux-bourgs de Constantinople, finit comme le Rhin qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans l'océan.

FIN DES CONSIDÉRATION SUR LES ROMAINS.



TA-

(m) Michel Ducas, histoire de Jean Mannel, Jean & Constantin, chap. 9. Constantin porphyrogenete, au commencement de son extrait des ambassades, avertit que, quand les barbares viennent à Constantinople, les Romains doivent bien se garder de leur montrer la grandeur de leurs richesses, ni la beauté de leurs femmes.

(n) Voyez la première note de cette page.

(o) Voyez l'histoire des empereurs Jean Paléologue & Jean Cantacuzene, écrite par Cantacuzene.

K 6

T A B L E

D E S M A T I E R E S

C O N T E N U E S

D A N S L E S C O N S I D E R A T I O N S

S U R L E S R O M A I N S .

A.

- Acaruariens*, ravagés par la Macédoine & l'Étolie, page. 39.
- Achétiens*: état des affaires de ce peuple, *ibid.*
- Allium* (bataille d') gagnée par Auguste sur Antoine, 30.
- ACYNDINE & BARLAAM. Leur querelle contre les moines grecs, 205.
- Adresse. Sa définition, 13.
- ADRIEN (l'empereur) abandonne les conquêtes de Trajan, 136. On en murmure, *ibid.* Rétablit la discipline militaire, 146.
- Affranchissement des esclaves: Auguste y met des bornes 115. Motifs qui les avoient rendus fréquens, 115, 116, 117.
- Afrique (villes d'), dépendantes des Carthaginois, mal fortifiées, 28.
- Agriculture (l') & la guerre étoient les deux seules professions des citoyens romains, 84.
- AGRIPPA, général d'Octave, vient à bout de Sextus Pompée, 108.
- ALEXANDRE, successeur d'Héliogabale, tué par les soldats romains, 147.
- ALEXIS COMNENE: événemens arrivés sous son règne, 217. Et JEAN COMNENE repoussent les Turcs jusqu'à l'Euphrate, 218.
- Allemagne: ses forêts élaguées, ses marais desséchés, 200, 201.
- Allemands croisés, paient cher les fautes des croisés français, 219.
- Allié (le titre d') du peuple romain très-recherché, quoiqu'il emportât avec soi un véritable esclavage, 51, 52.
- AMALASONTE, reine des Goths, fournit des vivres à Bélisaire, 185.
- Ambassadeurs romains parloient par-tout avec hauteur, 50.
- Ambi-*

TABLE DES MATIERES. 225

- Ambition*, mal très-commun dans l'empire grec: pour-
quoi? 196.
- Anarchie*, regnè à Rome pendant les guerres civiles, 111, 112.
- ANDRONIC PALEOLOGUE abandonne la marine:
par quelle raison, 207. Réponse insolente d'un patriar-
che de Constantinople au vieux Andronic, 208. Passe sa
vie à discuter des subtilités théologiques, 209.
- ANDRONIC COMNENE: le Néron des Grecs, 215.
- Angleterre*: sagesse de son gouvernement, 74.
- ANNIBAL: à quoi il dut ses victoires contre les Ro-
mains, 30. Obstacles sans nombre qu'il eut à surmon-
ter, 33. Justifié du reproche qu'on lui fait communé-
ment de n'avoir point assiégé Rome immédiatement
après la bataille, & d'avoir laissé amollir ses troupes à
Capoue, 34. Ce furent ses conquêtes même qui char-
gerent sa fortune, 35. Critique de l'auteur, sur la façon
dont Tite-Live fait parler ce grand capitaine, 36. Ré-
duit, par Scipion, à une guerre défensive. Il perd une
bataille contre le général romain, 36, 37.
- ANTIOCHUS. Sa mauvaise conduite dans la guerre
qu'il fit aux Romains, 45. Traité déshonorant qu'il fit
avec eux, 46.
- ANTOINE s'empare du livre des raisons de César, 102.
Fait l'oraison funebre de César, 103. Veut se faire don-
ner le gouvernement de la Gaule cisalpine, au préjudice
de Décimus Brutus, qui en est revêtu, 104. Défait à
Modene, 105. Se joint avec Lépide & Octave, *ibid.*
Et Octave poursuivent Brutus & Cassius, 106. Jure de
rétablir la république: perd la bataille d'Actium, 109,
110. Une troupe de gladiateurs lui reste fidelle dans ses
désastres, *ibid.*
- ANTONINS (*les deux*), empereurs chéris & respectés,
138.
- APPIEN, historien des guerres de Marius & de Sylla, 86.
- APPIUS CLAUDIUS distribue le menu peuple de Ro-
me dans les quatre tributs de la ville, 73.
- Arabes*: leurs conquêtes rapides, 199, 200. Etoient les
meilleurs hommes de trait, 200. Bons cavaliers, *ibid.*
Leurs divisions favorables à l'empire d'orient, 214. Leur
puissance détruite en Perse, 216.
- ARCADIUS fait alliance avec les Wisigoths, 178.
- Archers crétois*, autrefois les plus estimés, 11.
- Arianisme* étoit la secte dominante des barbares devenus
chrétiens, 82, Secte qui domina quelque tems dans l'em-
pire, *ibid.* Quelle en étoit la doctrine, 195.
- Aristocratie*, succede, dans Rome, à la monarchie, 67. Se
transforme, peu à peu, en démocratie, 68.
- Armées romaines* n'étoient pas fort nombreuses, 16. Les
mieux

- mieux disciplinées qu'il y eût, 17. Navales, autrefois plus nombreuses qu'elles ne le font, 32. Dans les guerres civiles de Rome, n'avoient aucun objet déterminé, 110. Ne s'attachoient qu'à la fortune du chef, *ibid.* Sous les empereurs, exerçoient la magistrature, 148, 149. Dioclétien diminue leur puissance: par quels moyens, 152 & *suiv.* Les grandes armées, tant de terre que de mer, plus embarrassantes que propres à faire réussir une entreprise, 185.
- Armes.* Les soldats romains se lassent de leurs armes, 167. Un soldat romain étoit puni de mort pour avoir abandonné ses armes, 169.
- A R S E N E & J O S E P H se disputent le siège de Constantinople: acharnement de leurs partisans, 210, 211.
- Arts.* Comment ils se font introduits chez les différens peuples, 20. Arts & commerce étoient réputés, chez les Romains, des occupations serviles, 84.
- Asie*, région que n'ont jamais quitté le luxe & la mollesse, 45.
- Affection* de plusieurs villes grecques, 38. De plusieurs princes à l'empire romain, 68, 152. Regardée, par les chrétiens, comme une des causes de l'affoiblissement de l'empire, 171.
- Astrologie juvéniale*, fort en vogue dans l'empire grec, 197.
- Atbamans*, ravagés par la Macédoine & l'Étolie, 39.
- Atbéniens*: Etat de leurs affaires après les guerres puniques, *ibid.*
- A T T I L A foumet tout le nord, & rend les deux empires tributaires, 172. Si ce fut par modération qu'il laissa subsister les Romains, 174. Dans quel asservissement il il tenoit les deux empires, 173, 174. Son portrait, 175. Son union avec Genéric, 178.
- Avares (les)* attaquent l'empire d'orient, 194, 195.
- A U G U S T E surnom d'Octave, 111. Commence à établir une forme de gouvernement nouvelle, *ibid.* Ses motifs secrets, & le plan de son gouvernement, 112, 113. Parallele de sa conduite avec celle de César, 112. S'il a jamais eu véritablement le dessein de se démettre de l'empire, 113. Parallele d'Auguste & de Sylla, 114. Est très-réservé à accorder le droit de bourgeoisie, 115. Met un gouverneur & une garnison dans Rome, 117. Assigne des fonds pour le paiement des troupes de terre & de mer, *ibid.* Avait ôté au peuple la puissance de faire des loix, 121.
- A U G U S T I N (*saint*) réfute la lettre de Symmaque, 173.
- Autorité*: Il n'en est pas de plus absolue que celle d'un prince qui succède à une république. 130.



B.

- BAJAZET** manque la conquête de l'empire d'orient & par quelle raison, 223.
- Baléares (les)** étoient estimés d'excellens frondeurs, 18.
- Barbares** devenus redoutables aux Romains, 148, 175.
- Incurfions de barbares** sur les terres de l'empire romain, sous Gallus, 151. Et sur celui d'Allemagne, qui lui a succédé, *ibid.* Rome les repousse, *ibid.* Leurs irruptions sous Constantius, 158. Les empereurs les éloignent quelquefois avec de l'argent, 163. Epuisoient ainsi les richesses des Romains, 163, 164. Employés dans les armées romaines à titre d'auxiliaires, 165. Ne veulent pas se soumettre à la discipline romaine, 169. Obtiennent, en occident, des terres aux extrémités de l'empire, 179. Auroient pu devenir Romains, *ibid.* S'entre-détruisent la plupart, 181. En devenant chrétiens, embrassent l'arianisme, 182. Leur politique, leurs mœurs, 182, 183. Différentes manières de combattre des diverses nations barbares, 183, 184. Ce ne furent pas les plus forts qui firent les meilleurs établissemens, 184. Une fois établis, en devenoient moins redoutables, *ibid.*
- BARLAAM & ACYNDINE**: Leur querelle contre les moines grecs, 205.
- BASILE (l'empereur)** laisse perdre la Sicile par sa faute, 207. **PORPHYROGENETE**: extinction de la puissance des Arabes en Perse, sous son règne, 216.
- Batailles navales**, dépendent plus, à présent, des gens de mer que des soldats, 32.
- Bataille perdue**, plus funeste par le découragement qu'elle occasionne, que par la perte réelle qu'elle cause, 34.
- BAUDOIN**, comte de Flandre, couronné empereur par les Latins, 220.
- BELISAIRE**: A quoi il attribue ses succès, 183. Débarque en Afrique, pour attaquer les Vandales, n'ayant que cinq mille soldats, 184. Ses exploits & ses victoires. Portrait de ce général, 185, 186.
- Béotiens**: Portrait de ce peuple, 39.
- Bigotisme** énerve le courage des Grecs, 201, 202. Effets contraires du bigotisme & du fanatisme, *ibid.*
- Bythmie**: Origine de ce royaume, 43.
- Bled (distribuition de)** dans les siècles de la république, & sous les empereurs, 156.
- Bleus & verds**: Factions qui devoient l'empire d'orient, 187. Justinien favorise les bleus, 188.
- Bonroyaume romaine (le droit de)** accordé à tous les alliés de Rome, 77. Inconvéniens qui en résultent, 78.

Louvillote



- Bouffole* (*l'invention de la*) a porté la marine à une grande perfection, 31.
Brigue, introduite à Rome, sur-tout pendant les guerres civiles, 112.
BRUTUS & CASSIUS font une faute funeste à la république, 94. Se donnent tous deux la mort, 106.
Butin: Comment il se partageoit chez les Romains, 6.

C.

- CALIGULA**: Portrait de cet empereur. Il rétablit les comices, 125. Supprime les accusations du crime de *lese-majesté*, *ibid.* Bizarrerie dans sa cruauté, 128, 129. Il est tué: Claude lui succede, 129, 130.
CALLINIQUE, inventeur du feu grégeois, 214. 215.
Campanie: Portrait des peuples qui l'habitoient, 9.
Cannes (*Bataille de*), perdue par les Romains contre les Carthaginois, 33. Fermeté du sénat romain, malgré cette perte, *ibid.*
Capouans, peuple oisif & voluptueux, 9.
Cappadoce: Origine de ce royaume 43.
CARACALLA: Caractere & conduite de cet empereur, 143. Augmente la paie des soldats, *ibid.* Met Géta son frere, qu'il a tué, au rang des dieux, 146. Il est mis aussi au rang des dieux par l'empereur Macrin, son successeur & son meurtrier, 147. Effet des profusions de cet empereur, *ibid.* Les soldats le regentent, *ibid.*
Carthage: Portrait de cette république, lors de la premiere guerre punique, 24. Parallele de cette republique avec celle de Rome, 24, 25. N'avoit que des soldats empruntés, 27. Son établissement moins solide que celui de Rome, 28. Sa mauvaise conduite dans la guerre, *ibid.* Son gouvernement dur, *ibid.* La fondation d'Alexandrie nuit à son commerce, 29. Reçoit la paix des Romains, après la seconde guerre punique, à de dures conditions, 37. Une des causes de la ruine de cette république, 74.
CASSIUS & BRUTUS font une faute funeste à la république, 94.
CATON (*Mot de*) sur le premier triumvirat, 91. Confeilloit, après la bataille de Pharsale, de traîner la guerre en longueur, 24. Parallele de Caton avec Cicéron, 105.
Cavalerie romaine, devenue aussi bonne qu'aucune autre, 117, 118. Lors de la guerre contre les Carthaginois, elle étoit inférieure à celle de cette nation, 29. *Numide*, passe au service des Romains. 30. *Romaine*, n'étoit d'abord que l'onzieme partie de chaque légion: multipliée dans la suite. 167.

Cava-

- Cavalerie*. A moins besoin d'être disciplinée que l'infanterie, 168. *Romaine*, exercée à tirer de l'arc, 183, d'*Afrique*, étoit meilleure que celle d'Europe, 200.
- Censeurs*. Quel étoit le pouvoir de ces magistrats, 71. *Étrangers*. Ne pouvoient pas destituer un magistrat, 72. Leurs fonctions, par rapport au cens, 73.
- Centuries*, (*Servius Tullius* divise le peuple romain par) 72.
- CÉSAR** (*Parallele de*) avec Pompée & Crassus. 90. Donne du dessous à Pompée, 90, 91. Ce qui le met en état d'entreprendre sur la liberté de sa patrie, 91. Effraie autant Rome qu'avoit fait Annibal, 93. Ses grandes qualités firent plus pour son élévation que sa fortune tant vantée, *ibid.* Pour suit Pompée en Grece, 94. Si sa clémence mérite de grands éloges, 96. Si l'on a eu raison de vanter sa diligence, *ibid.* Tente de se faire mettre le diadème sur la tête, 97. Méprise le sénat & fait lui-même des sénatus-consultes, 98. Conspiration contre lui, 99. Si l'assassinat de César fut un vrai crime, 99 100. Tous les actes qu'il avoit faits confirmés par le sénat, après sa mort, 101, 102. Ses obsèques, 102. Ses conjurés finissent presque tous leur vie malheureusement. 108. Avec Auguste, 112, 113. Extinction totale de sa maison, 131.
- Camp de Mars*, 14.
- Change* (*Variations dans le*): On en tire des inductions, 198.
- Chemins publics*, bien entretenus chez les Romains, 16.
- Chevaux*: on en élève en beaucoup d'endroits qui n'en avoient pas, 200.
- Chrétiens*. Opinion où l'on étoit, dans l'empire grec, qu'il ne falloit pas verser le sang des chrétiens, 196.
- Christianisme*. Ce qui facilita son établissement dans l'empire romain, 142. Les païens le regardoient comme la cause de la chute de l'empire romain, 171, 172, 173. Fait place au Mahométisme, dans une partie de l'Asie & de l'Afrique, 199. Pourquoi Dieu permit qu'il s'éteignit dans tant d'endroits, *ibid.*
- CICÉRON** (*Conduite de*), après la mort de César, 103. Travaille à l'élévation d'Octave, 104. Parallele de Cicéron avec Caton, 104, 105.
- Civiles* (*les guerres*) de Rome n'empêchent point son agrandissement, 95. En général, elles rendent un peuple plus belliqueux & plus formidable à ses voisins, *ibid.* De deux sortes en France, 111.
- CLAUDE** (*l'empereur*) donne à ses officiers le droit d'administrer la justice, 130.
- Clémence* (*Si la*) d'un usurpateur heureux mérite de grands éloges, 96.



- C**LÉOPATRE fuit à la bataille d'Actium, 110. Avait sans doute en vue de gagner le cœur d'Octave, 110.
- Colonies romaines*, 28.
- Comices*, devenus tumultueux, 78.
- Commerce*. Raisons pourquoi la puissance où il élève une nation n'est pas toujours de longue durée, 29. Et arts étoient réputés, chez les Romains, des occupations serviles, 84.
- COMODE** succede à Marc-Aurele, 139.
- COMNENE** (*Andronic*) Voyez **ANDRONIC**. (*Alexis*): Voyez **ALEXIS**. (*Jean*): Voyez **JEAN**. (*Manuel*) Voyez **MANUEL**.
- Conquêtes des Romains*, lentes dans les commencemens, mais continues, 8, 9. Plus difficiles à conserver qu'à faire, 35.
- Conjuration* contre César, 99.
- Conjurations* fréquentes dans les commencemens du regne d'Auguste, 100. Devenues plus difficiles qu'elles ne l'étoient chez les anciens. Pourquoi, 198.
- CONSTANTIN** transporte le siège de l'empire en orient, 155. Distribue du bled à Constantinople & à Rome, *ibid*. Retire les légions romaines, placées sur les frontières, dans l'intérieur des provinces: Suites de cette innovation, 151.
- CONSTANT**, petit-fils d'Héraclius par Constantin, tué en Sicile, 201.
- CONSTANTIN**, fils d'Héraclius, empoisonné, *ibid*.
- CONSTANTIN le barbu**, fils de Constant, succede à son pere, *ibid*.
- Constantinople*. Ainsi nommée du nom de Constantin, 155: Divisée en deux factions, 187. Pouvoir immense de ses patriarches, 208. Se soutenoit, sous les derniers empereurs grecs, par son commerce, 215. Prise par les croisés, 220. Reprise par les Grecs, *ibid*. Son commerce ruiné, *ibid*.
- CONSTANTIUS** envoie Julien dans les Gaules, 158.
- Censuls*, annuels. Leur établissement à Rome, 5, 6.
- CORIAN**. Sur quel ton le sénat traite avec lui, 33. Courage guerrier. Sa définition, 17.
- Croisades*, 217, 218. & *suiv*.
- Croisés*, font la guerre aux Grecs, & couronnent empereur le comte de Flandre, 220. Possèdent Constantinople pendant soixante ans, *ibid*.
- Cynocéphales* (*journee des*), où Philippe est vaincu par les Etoliens unis aux Romains, 42.

D.

Danoises (*les tronpes de terre*) presque toujours battues par celles de Suede, depuis près de deux siècles, 166.

Dan-

Danse, chez les Romains n'étoit point un exercice étranger à l'art militaire, 14.

Décadence de la grandeur romaine: Ses causes, 75. & *suiv.*

1 Les guerres dans les pays lointains, 75.

2 La concession du droit de bourgeoisie romaine à tous les alliés, 77.

3 L'insuffisance de ses loix dans son état de grandeur & *ibid.*

4 Dépravation des mœurs, 82. & *suiv.*

5 L'abolition des triomphes, 114.

6 Invasion des barbares dans l'empire, 149, 150, 175.

7 Troupes de barbares auxiliaires incorporées en trop grand nombre dans les armées romaines, 165. *Décadence*. Comparaison des causes générales de la grandeur de Rome, avec celles de sa décadence, 168. De Rome, imputée par les chrétiens aux païens, & par ceux-ci aux chrétiens, 171, 172.

Décemvirs, préjudiciables à l'aggrandissement de Rome, 10.

Dentiers (*distribution de*) par les triomphateurs, 133.

Dénombrement des habitans de Rome comparé avec celui qui fut fait par Démétrius de ceux d'Athènes, 21. On en infere qu'elles étoient, lors de ces dénombremens, les forces de l'une & l'autre ville, *ibid.*

Désertions. Pourquoi elles sont communes dans nos armées; pourquoi elles étoient rares dans celles des Romains, 16.

Désotique. S'il y a une puissance qui le soit à tous égards, 212.

Dispotisme, opere plutôt l'oppression des sujets, que leur union, 178.

Dictature. Son établissement, 69, 70.

DIOCLETIEN introduit l'usage d'associer plusieurs princes à l'empire, 152.

Discipline militaire. Les Romains réparoient leurs pertes, en la rétablissant dans toute sa vigueur, 15. Adrien la rétablit: Sévere la laisse se relâcher, 146. Plusieurs empereurs maudérés, pour avoir tenté de la rétablir, 148. Tout à fait anéantie chez les Romains, 167. Les barbares, incorporés dans les armées romaines, ne veulent pas s'y soumettre, 162. Comparaison de son ancienne rigidité, avec son relâchement, 168, 169.

Disputes, naturelles aux Grecs, 209. Opiniâtres en matiere de religion, *ibid.* Quels égards elles méritent, de la part des souverains, 211.

Divination par l'eau d'un bassin, en usage dans l'empire grec, 197.

Divisions. S'appaissent plus aisément dans un état monarchique que dans un républicain, 25. Dans Rome, 67. & *suiv.*



- DOMITIEN (*l'empereur*), monstre de cruauté, 133, 134.
 DRUSILE. L'empereur Caligula, son frere, lui fait decerner les honneurs divins, 128, 129.
 DUILLIUS (*le consul*) gagne une bataille navale sur les Carthaginois, 32.
 DURONIUS (*le tribun M.*) chassé du sénat : Pourquoi, 72.

E.

Ecole militaire des Romains, 14.

Egypte. Idée du gouvernement de ce royaume après la mort d'Alexandre, 44, 45. Mauvaise conduite de ses rois, 47. En quoi consistoient leurs principales forces, 48. Les Romains les privent des troupes auxiliaires qu'ils tiroient de la Grece, *ibid.* Conquise par Auguste, 156.

Empereurs romains étoient chefs nés des armées, 114. Leur puissance grossit par degrés, 118, 119. Les plus cruels n'étoient point haïs du bas peuple : pourquoi, 127. Étoient proclamés par les armées romains, 131. Inconvénient de cette forme d'élection, *ibid.* Tâchent en vain de faire respecter l'autorité du sénat, 132. Successeurs de Néron, jusqu'à Vespasien, 133. Leur puissance pouvoit paroître plus tyrannique que celle des princes de nos jours : pourquoi, 139. Souvent étrangers : pourquoi, 141, 142. Meurtres de plusieurs empereurs de suite, depuis Alexandre jusqu'à Dece inclusivement, 148. Qui rétablissent l'empire chancelant, 151. Leur vie commence à être plus en sûreté, 153. Mènent une vie plus molle & moins appliquée aux affaires, *ibid.* Veulent se faire adorer, 154. Peints de différentes couleurs, suivant les passions de leurs historiens, 159. Plusieurs empereurs grecs haïs de leurs sujets, pour cause de religion, 196. Dispositions des peuples à leur égard, 197. Réveillent les disputes théologiques, au lieu de les assoupir, 211. Laisent tout à fait périr la marine, 221.

Empire romain. Son établissement, 114, 115. Comparé au gouvernement d'Alger, 148. Inondé par divers peuples barbares, 149, 150. Les repouffe, & s'en débarasse, 151. Association de plusieurs princes à l'empire, 68, 152. Partage de l'empire, 154, 155. d'Orient. Voyez *Orient*. d'Occident. Voyez *Occident*. Grec. Voyez *Grec*. Ne fut jamais plus foible que dans le tems que ses frontieres étoient le mieux fortifiées, 191, 192. Des Turcs. Voyez *Turcs*.

Entreprises (*les grandes*) plus difficiles à mener parmi nous que chez les anciens : pourquoi, 197, 198.

Epié. Les Romains quittent la leur, pour en prendre à l'espagnole, 18. *Epi-*

- Epicurisme*, introduit à Rome sur la fin de la république, y produit la corruption des mœurs, 82.
Éques, peuple belliqueux, 9.
Espagnols modernes: comment ils auroient dû se conduire dans la conquête du Mexique, 61.
Eoliens. Portrait de ce peuple, 38, 39. S'unissent avec les Romains contre Philippe, 42. S'unissent avec Antiochus contre les Romains, 43.
EUTICHE's hérésiarque: quelle étoit sa doctrine, 195.
Exemples. Il y en a de mauvais, d'une plus dangereuse conséquence que les crimes, 71.
Exercices du corps, avilis parmi nous, quoique très-utiles, 14.

F.

- Faute* que commettent ceux qui gouvernent, font quelquefois des effets nécessaires de la situation des affaires, 164.
Femmes (par quel motif la pluralité des) est en usage en orient, 187.
Festins. Loi qui en bornoit les dépenses à Rome, abrogée par le tribun Duronius, 72.
Feu grécois. Défense, par les empereurs grecs, d'en donner la connoissance aux barbares, 214.
Fiefs (si les loix des) sont, par elles-mêmes, préjudiciables à la durée d'un empire, 62.
Flottes. Portoient autrefois un bien plus grand nombre de soldats qu'à présent: pourquoi, 32. Une flotte en état de tenir la mer ne se fait pas en peu de tems, *ibid.*
Fortune. Ce n'est pas elle qui décide du sort des empires, 266.
François croisés. Leur mauvaise conduite en orient, 218.
Frise & Hollande, n'étoient autrefois ni habitées, ni habitables, 200.
Frondeurs baléares, autrefois les plus estimés, 18.
Frontières de l'empire fortifiées par Justinien, 191.

G.

- GABINIUS** vient demander le triomphe, après une guerre qu'il a entreprise malgré le peuple, 112.
GALBA (l'empereur) ne tient l'empire que peu de tems, 134.
GALLUS. IncurSIONS de barbares sur les terres de l'empire, sous son regne, 150. Pourquoi ils ne s'y établirent par alors, 176.
Gaulle (gouvernement de la), tant cisalpine que transalpine, confié à César, 92.
Gaulois. Parallele de ce peuple avec les Romains, 23.
Généraux des armées romaines; causes de l'accroissement de leur autorité, 75.

GEN.

GENSERIC, roi des Vandales, 178.

GERMANICUS. Le peuple romain le pleure, 123, 124.

Gladiateurs. On en donnoit le spectacle aux soldats romains, pour les accoutumer à voir couler le sang, 17.

GORDIENS (*les empereurs*) sont assassinés tous les trois, 148.

Goths, reçus par Valens sur les terres de l'empire, 161, 162.

Gouvernement libre: quel il doit être pour se pouvoir maintenir, 74. De Rome: son excellence, en ce qu'il contenoit dans son systême les moyens de corriger les abus,

73, 74. Militaire; s'il est préférable au civil, 138, 139.

Inconvéniens d'en changer la forme totalement, 157.

Grandeur des Romains: causes de son accroissement, 1 & *suiv.*

1 Les triomphes, 2.

2 L'adoption qu'ils faisoient des usages étrangers qu'ils jugeoient préférables aux leurs, *ibid.*

3 La capacité de ses rois, 4.

4 L'intérêt qu'avoient les consuls de se conduire en gens d'honneur pendant leur consular, 5, 6.

5 La distribution du butin aux soldats, & des terres conquises aux citoyens, 6.

6 Continuité de guerres, 8.

7 Leur confiance à toute épreuve, qui les préservoit du découragement, 33.

8 Leur habileté à détruire leurs ennemis les uns par les autres, 49.

9 L'excellence du gouvernement, dont le plan fournissoit les moyens de corriger les abus, 73, 74.

Grandeur de Rome, est la vraie cause de sa ruine, 79.

Comparaison des causes générales de son accroissement, avec celles de sa décadence, 168.

Gravure. Utilité de cet art pour les cartes géographiques, 198.

Grec (*empire*). Quels sortes d'événemens offre son histoire, 195. Hérésies fréquentes dans cet empire, *ibid.* Envahi en grande partie par les Latins croisés, 220. Repris par les Grecs, *ibid.* Par quelles voies il se soutint encore, après l'échec qu'y ont donné les Latins, *ibid.* Chûte totale de cet empire, 223.

Grece (*état de la*) après la conquête de Carthage par les Romains, 381 & *suiv.* Grande Grece. Portrait des habitans qui la peuploient, 9.

Grecques (*villes*). Les Romains les rendent indépendantes des princes à qui elles avoient appartenu, 43. Assujetties par les Romains à ne faire, sans leur consentement, ni guerres ni alliance, 48. Mettent leur confiance dans Mithridate, 64.

Grecs. Ne passioient pas pour religieux observateurs du serment 82. Nation la plus ennemie des hérétiques qu'il y eût, 196. Empereurs grecs, hais de leurs sujets, pour cause

- cause de religion, *ibid.* Ne cessèrent d'embrouiller la religion par des controverses, 207.
- Guerres* perpétuelles sous les rois de Rome, 2. Agréables au peuple, par le profit qu'il en retiroit, 6. Avec quelle vivacité les consuls romains la faisoient, 7. Presque continuelle aussi sous les consuls, *ibid.* Effets de cette continuité, *ibid.* Peu décisives, dans les commencemens de Rome: pourquoi, 8. *Punique*, première, 26. Seconde, 33. Elle est terminée par une paix faite à des conditions bien dures pour les Carthaginois, 37. La guerre & l'agriculture étoient les deux seules professions des citoyens romains, 84. De Marius & de Sylla, 86, 87. Quel en étoit le principal motif, *ibid.*
- Guerrières* (les *vertus*) restèrent à Rome, après qu'on eut perdu toutes les autres, 85.

H.

- HÉLIOGABALE** veut substituer ses dieux à ceux de Rome, 142. Est tué par les soldats, 147.
- HERACLIUS** fait mourir Phocas, & se met en possession de l'empire, 199.
- Herniques*, peuples belliqueux, 9.
- Histoire romaine* moins fournie de faits depuis les empereurs: par quelle raison, 118.
- Hollande & Frise*, n'étoient autrefois ni habitées, ni habitables, 200.
- HOMÈRE** justifié contre les censeurs, qui lui reprochent d'avoir loué ses héros de leur force, de leur adresse, ou de leur agilité, 14, 15.
- Honneurs d'ivins*. Quelques empereurs se les arrogent par des édits formels, 154.
- HONORIUS** obligé d'abandonner Rome, & de s'enfuir à Ravenne, 178.
- Huns* (les) passent le Bosphore cymérien, 160. Servent les Romains en qualité d'auxiliaires, 183, 184.

I.

- Icônoclastes** font la guerre aux images, 203. Accusés de magie par les moines, 204.
- JEAN & ALEXIS COMNÈNE** rechassent les Turcs jusqu'à l'Euphrate, 218.
- Ignorance* profonde où le clergé grec plongeoit les laïcs, 205.
- Illyrie* (Rois d') extrêmement abbattus par les Romains, 39.
- Images* (Culte des) poussé à un excès ridicule sous les empereurs

- pereurs grecs, 202. Effets de ce culte superstitieux, 203, 204. Les iconoclastes déclament contre ce culte, 204, 205. Quelques empereurs l'abolissent: l'impératrice Théodora le rétablit, 205, 206.
- Impériaux* (*Ornemens*) plus respectés, chez les Grecs, que la personne même de l'empereur, 196.
- Imprimerie*: Lumieres qu'elle a répandues par-tout, 198.
- Infanterie*. Dans les armées romaines, étoit, par rapport à la cavalerie, comme de dix à un. Il arrive, par la suite, tout le contraire, 167.
- Invasions* des barbares du nord dans l'empire, 149, 150, 175. Causes de ces invasions, 151. Pourquoi il ne s'en fait plus de pareilles, *ibid.*
- J O S E P H & A R S E N E** se disputent le siège de Constantinople: opiniâtreté de leurs partisans, 210, 211.
- Italie*. Portrait de ses divers habitans, lors de la naissance de Rome, 9. Dépeuplée par le transport du siège de l'empire en orient, 155. L'or & l'argent y deviennent très-rars, 157. Cependant les empereurs en exigent toujours les mêmes tributs. *ibid.* L'armée d'Italie s'approprie le tiers de cette région, 179, 180.
- J U G U R T H A** Les Romains le somment de se livrer lui-même à leur discrétion, 58.
- J U L I E N (D I D I U S)**, proclamé empereur par les soldats, est ensuite abandonné, 139.
- J U L I E N (l'empereur)**, homme simple & modeste, 154. Service que ce prince rendit à l'empire, sous Constantin, 158. Son armée poursuivie par les Arabes: pourquoi. 163.
- Jurispndence*. Ses variations sous le seul regne de Justinien, 189. D'où pouvoient provenir ces variations, *ibid.*
- Justice* (*Le droit de rendre la*) confié, par l'empereur Claude, à ses officiers, 130.
- J U S T I N I E N (l'empereur)** entreprend de reconquérir, sur les barbares, l'Afrique & l'Italie. 181, 182. Employe utilement les Huns, 183. Ne peut équiper, contre les Vandales, que cinquante vaisseaux, 184. Tableau de son regne, 186. Ses conquêtes ne font qu'affoiblir l'empire, 187. Epouse une femme prostituée: empire qu'elle prend sur lui, *ibid.* Idée que nous en donne Procope, 189. Desein imprudent qu'il conçut d'exterminer tous les hétérodoxes, 190. Divisé de sentimens avec l'impératrice, 191. Fait construire une prodigieuse quantité de forts, *ibid.*

K.

K O U L I - K A N. Sa conduite, à l'égard de ses soldats, après la conquête de Indes, 35.

L.

L.

- Lacédémone.** Etat des affaires de cette république, après la défaite entière des Carthaginois par les Romains, 39.
- Latines (Villes),** colonies d'Albe: par qui fondées, 9.
- Latins.** Peuple belliqueux, *ibid.*
- Latins.** Croisés. Voyez *Croisés*.
- Légion.** Romaine: Comment elle étoit armée, 12. Comparée avec la phalange macédonienne, 52. Quarante sept légions établies, par Sylla, dans divers endroits d'Italie, 88. Celles d'Asie toujours vaincues par celles d'Europe, 141. Levées dans les provinces: ce qui s'en ensuivit, 141, 142. Retirées, par Constantin, des bords des grands fleuves, dans l'intérieur des provinces: mauvaises suites de ce changement, 158.
- LEON.** Son entreprise contre les Vandales échoue, 184, 185. Successeur de Basile, perd, par sa faute, la Tauromanie & l'Isle de Lemnos, 207.
- L'EPIDE.** paroît en armes dans la place publique de Rome, 101. L'un des membres du second triumvirat, 105. Exclut du triumvirat par Octave, 108.
- Lignes** contre les Romains, rares: pourquoi, 50.
- Limites** posées, par la nature même, à certains états, 44.
- LIVIVS (le censur M.)** nota trente-quatre tribus toutes à-la fois, 72, 73.
- Loix.** N'ont jamais plus de force que quand elles secondent la passion dominante de la nation pour qui elles sont faites, 26. De Rome, ne purent prévenir sa perte: pourquoi, 80. Plus propres à son aggrandissement qu'à sa conservation, 80, 81.
- LUCRECE,** violée par Sextus Tarquin: fuite de cet attentat, 4. Ce viol est pourtant moins la cause que l'occasion de l'expulsion des rois, *ibid.*
- LUCULLUS** chasse Mithridate de l'Asie, 65.

M.

- Macédoine & Macédoniens.** Situation du pays; caractère de la nation, & de ses rois, 40.
- Macédoniens (Seule des).** Quelle étoit leur doctrine, 195.
- Machines de guerre,** ignorées, en Italie, dans les premières années de Rome, 8.
- Magistratures romaines.** Comment, à qui, par qui, & pour quel tems elles se conféroient, lors de la république, 89. Par quelles voies elles s'obtinrent sous les empereurs, 121.
- MAHOMET.** Sa religion & son empire font des progrès rapides. 199.

L

MA-



- MAHOMET, fils de Sambraël, appelle trois mille Turcs en Perse, 216, 217. Perd la Perse, 217.
- MAHOMET II. éteint l'empire d'orient, 223.
- Majesté (*Loi de*). Son objet: application qu'en fait Tibere, 119. Crime de *lese-Majesté* étoit, sous cet empereur, le crime de ceux à qui on n'en avoit point à imputer, 123. Si cependant les accusations, fondées sur cette imputation, étoient toutes aussi frivoles qu'elles nous le paroissent. *ibid.* Accusations de ce crime supprimées par Caligula, 125.
- Maladies de l'esprit, pour l'ordinaire incurables, 197.
- Malheureux (*Les hommes les plus*) ne laissent pas d'être encore susceptibles de craintes, 124.
- MANLIUS fait mourir son fils, pour avoir vaincu sans son ordre, 15.
- MANUEL COMNENE (*l'empereur*) néglige la marine, 221.
- MARC AURELE. Eloge de cet empereur, 138.
- Marches des armées romaines, promptes & rapides, 116.
- MARCUS. Ses représentations aux Romains, sur ce qu'ils faisoient dépendre de Pompée toutes leurs ressources, 89.
- Marine des Carthaginois, meilleure que celle des Romains: l'une & l'autre assez mauvaises, 30. Perfectionnée par l'invention de la boussole, 31.
- MARIUS détourne des fleuves, dans son expédition contre les Cimbres & les Teutons, 15. Rival de Sylla, 86.
- Mars (*Champ de*), 14.
- MASSINISSE tenoit son royaume des Romains, 52. Protégé par les Romains, pour tenir les Carthaginois en respect, 37. & pour subjuguier Philippe & Antiochus, 55.
- MAURICE (*l'empereur*) & ses enfans, mis à mort par Phocas, 195.
- METELLUS rétablit la discipline militaire, 14.
- Meurres & confiscations: Pourquoi moins communs parmi nous que sous les empereurs romains, 127.
- MICHEL PALEOLOGUE: Plan de son gouvernement, 207.
- Milice romaine, 75. A charge à l'état, 164.
- Militaire (*art*), se perfectionne chez les Romains, 10. Application continuelle des Romains à cet art, 17, 18. Si le gouvernement militaire est préférable au civil, 138.
- MITHRIDATE. Le seul roi qui se soit défendu avec courage contre les Romains, 63. Situation de ses états. ses forces, sa conduite, *ibid.* & *suiv.* Créée des légions, *ibid.* Les dissensions des Romains lui donnent le tems de se disposer à leur nuire, *ibid.*

DES MATIÈRES. 239

- MITHRIDATE.** Ses guerres contre les Romains intéressantes, par le grand nombre de révolutions dont elles présentent le spectacle, 63, 64. Vaincu à plusieurs reprises, 64. Trahi par son fils Maccharès, 66. Et par Pharnace, son autre fils, *ibid.* Il meurt en roi, *ibid.*
- Mœurs romaines,** dépravées par l'épicurisme, 82, par la richesse des particuliers, 83.
- Moines grecs,** accusent les iconoclastes de magie, 204, 205. Pourquoi ils prenoient un intérêt si vif au culte des images, *ibid.* Abusent le peuple, & oppriment le clerge séculier, 206. S'immiscent dans les affaires du siècle, 206, 207. Suites de ces abus, *ibid.* Se gâtent à la cour, & gâtent la cour elle-même, 208, 209.
- Monarchie romaine,** remplacée par un gouvernement aristocratique, 67.
- Monarchique (état)** sujet à moins d'inconvéniens, même quand les loix fondamentales en sont violées, que l'état républicain en pareil cas, 25. Les divisions s'y apaisent plus aisément, *ibid.* Excite moins l'ambitieuse jalousie des particuliers, 68.
- Monothélites,** hérétiques: quelle étoit leur doctrine, 195.
- Multitude (la)** fait la force de nos armées: la force des soldats faisoit celle des armées romaines, 17.

N.

- NARSE'S** (*l'eunuque*), favori de Justinien, 186.
- Nations** (*ressources de quelques*) d'Europe, foibles par elles-même, 216.
- Négocians,** ont quelque part dans les affaires d'état, 198.
- NERON** distribue de l'argent aux troupes, même en paix, 133.
- NERVA** (*l'empereur*) adopte Trajan, 234.
- Nestorianisme.** Quelle étoit la doctrine de cette secte, 195.
- Nobles (les)** de Rome, ne se laissent pas entamer par le bas peuple, comme les patriciens, 70, 71. Comment s'introduisit, dans les Gaules, la distinction de nobles & de roturiers, 170.
- Nord** (*invasion des peuples du*) dans l'empire. Voyez *Invasions.*
- Normands** (*anciens*) comparés aux barbares qui désolèrent l'empire romain, 176.
- Numide** (*cavalerie*) autrefois la plus renommée, 18. Des corps de cavalerie numide passent au service des Romains, 29, 30.
- Numidie.** Les soldats romains y passent sous le joug, 15.



O.

- O**ccident (pourquoi l'empire d') fut le premier abbatu ; 177. Point secouru par celui d'orient, 171. Les Vist-goths l'innoquent, 178. Trait de bonne politique de la part de ceux qui le gouvernoient, 179. Sa chute totale, 180.
- O**CTAVE flatte Cicéron, & le consulte, 104. Le sénat se met en devoir de l'abaisser, *ibid.* Et Antoine, poursuivent Brutus & Cassius, 106. Défait Sextus Pompée, 108. Exclut Lépide du triumvirat, 108. Gagne l'affection des soldats, sans être brave, 109. Surnommé Auguste. Voyez AUGUSTE.
- O**DNAT, prince de Palmyre, chasse les Perses de l'Asie, 151.
- O**DOACER porte le dernier coup à l'empire d'occident, 179, 180.
- Oppression* totale de Rome, 96.
- O**PS (temple d'). César y avoit déposé des sommes immenses, 102.
- O**rient (état de l') lors de la défaite entière des Carthaginois, 38 & *suiv.* Cet empire subsiste encore après celui d'occident ; pourquoi, 178. Les conquêtes de Justinien ne font qu'avancer sa perte, 186, 187. Pourquoi, de tout tems, la pluralité des femmes y a été en usage, 187. Pourquoi il subsista si longtems après celui d'occident, 214 & *suiv.* Ce qui le soutenoit, malgré la foiblesse de son gouvernement, 216. Chute totale de cet empire, 223.
- O**ROSE répond à la lettre de Symmaque, 172.
- O**stroëtiens, excellens hommes de trait, 200.
- O**THON (l'empereur) ne tient l'empire que peu de tems, 133.

P.

- P**aix ; ne s'achete point avec de l'argent : pourquoi, 163. Inconvéniens d'une conduite contraire à cette maxime, *ibid.*
- P**artage de l'empire romain, 155. En cause la ruine : pourquoi, 158.
- P**arthes, vainqueurs de Rome : pourquoi, 44. Guerre contre les Parthes, projetée par César, 101. Exécutée par Trajan, 134. Difficultés de cette guerre, 134 & *suiv.* Apprennent, des Romains réfugiés, sous Sévère, l'art militaire, & s'en servent dans la fuite contre Rome, 140, 141.

P^a.

DES MATIÈRES. 241

- Patriarches de Constantinople*: leur pouvoir immense, 208. Souvent chassés de leur siège par les empereurs, *ibid.*
- Patriciens*: leur prééminence, 67. A quoi le tems la réduisit, 70.
- Paix* (*l'amour de la*) étoit, chez les Romains, une espèce de sentiment religieux, 83.
- Paix*: en quel tems les Romains commencerent à l'accorder aux soldats, 10. Quelle elle étoit dans les différens gouvernemens de Rome, 144.
- Peines* contre les soldats lâches, renouvelées par les empereurs Julien & Valentinien, 169.
- Pergame*: origine de ce royaume, 143.
- Perles*, enlèvent la Syrie aux Romains, 130. Prennent Valérien prisonnier, 151. Odénat, prince de Palmyre, les chasse de l'Asie, *ibid.* Situation avantageuse de leur pays, 193. N'avoient de guerres que contre les Romains, 194. Aussi bons négociateurs que bons soldats, *ibid.*
- PERTINAX** (*l'empereur*) succède à Commode. 139.
- Peuple de Rome* veut partager l'autorité du gouvernement, 67. Sa retraite sur le mont sacré, 68. Obtient des tribuns, 69. Devenu trop nombreux: on en tiroit des colonies, 117. Perd, sous Auguste, le pouvoir de faire des loix, 121. Et sous Tibère, celui d'être les magistrats, *ibid.* Caractère du bas peuple sous les empereurs, 127. Abâtardissement du peuple romain sous les empereurs, 130.
- Phalange macédonienne*, comparée avec la légion romaine, 42.
- Pharsale* (*Bataille de*), 93, 94.
- PHILIPPE** de Macédoine donne de foibles secours aux Carthaginois, 37, 38. Sa conduite avec ses alliés, 41. Les succès des Romains, contre lui, les mènent à la conquête générale, 42.
- PHILIPPE**, un des successeurs du précédent, s'unit avec les Romains contre Antiochus, 45, 46.
- PHILIPPICUS**: Trait de bigotisme de ce général, 202.
- PHOCAS** (*l'empereur*) substitué à Maurice, 195. Héraclius, venu d'Afrique, le fait mourir, 199.
- Pillage*, le seul moyen que les anciens Romains eussent pour s'enrichir, 6.
- PLAUTIEN**, favori de l'empereur Sévère, 140.
- Plébéiens*; admis aux magistratures, 69. Leurs égards forcés pour les patriciens, *ibid.* Distinction entre ces deux ordres, abolie par le tems, 70.
- POMPE'E**, loué par Salluste, pour sa force & son adresse, 15. Ses immenses conquêtes, 66. Par quelles voies il gagne l'affection du peuple, 88. Avec quel étonnement



- succès il y réussit, *ibid.* Maître d'opprimer la liberté de Rome il, s'en abstenait deux fois, 89. Parallele de Pompée avec César, 90, 91. Corrompt le peuple par argent, 91. Aspire à la dictature, *ibid.* Se ligue avec César & Crassus, *ibid.* Ce qui cause sa perte, *ibid.* Son foible de vouloir être applaudi en tout, 92. Défait à Pharsale, se retire en Afrique, 94.
- POMPE'E (SEXTUS) fait tête à Octave, 108.
- Porphyrogénète: Signification de ce nom, 195.
- Poste. Un soldat romain étoit puni de mort, pour avoir abandonné son poste, 169.
- Pestes. Leur utilité, 198.
- Prédications (faiseurs de), très-communs sur la fin de l'empire grec, 196.
- Présets du prétoire, comparés aux grands-vivirs, 152.
- PROCOPE. Créance qu'il mérite dans son histoire secrète du regne de Justinien, 189.
- Proscriptions romaines, enrichissent les états de Mithridate de beaucoup de Romains réfugiés, 63.
- Proscriptions, inventées par Sylla, 87. Pratiquées par les empereurs, 440. Effets de celles de Severe, 440, 441.
- PTOLOME'E (trésors des) apportés à Rome: quels effets ils y produisirent, 156.
- Puissance Romaine: Tradition à ce sujet, 136. Ecclésiastique & séculière: distinction entre l'une & l'autre, 212. Les anciens Romains connoissoient cette distinction, 213.
- Punique (guerre): la première, 26. La seconde, 33. Elle est terminée par une paix faite à des conditons bien dures pour les Charthaginois, 37.
- PYRRHUS: Les Romains tirent de lui des leçons sur l'art militaire: Portrait de ce prince, 23.

R.

- Régille (Lac): Victoire remportée sur les Latins, par les Romains, près de ce lac; fruits qu'ils tirèrent de cette victoire, 61.
- RÉGULUS, battu par les Carthaginois, dans la première guerre punique, 30.
- Religion chrétienne: Ce qui lui donna la facilité de s'établir dans l'empire romain, 142.
- Reliques (Culte des), poussé à un excès ridicule dans l'empire grec, 202. Effets de ce culte superstitieux, 203.
- République. Quel doit être son plan de gouvernement, 76. N'est pas vraiment libre, si l'on n'y voit pas arriver des divisions, 68, 79. N'y rendre aucune citoyen trop puissant, 90. Romaine: son entière oppression, 96. Conspiration des premiers hommes de la république, 98.

R6-

République romaine. Sans liberté, même après la mort du tyran, 101.

Républiques modernes d'Italie: Vices de leur gouvernement, 74.

Rois de Rome: leur expulsion, 5.

Rois. Ce qui les rendit tous sujets de Rome, 64.

Romains, religieux observateurs du serment, 6; 82. Leur habileté dans l'art militaire: Comment ils l'acquirent, 7.

Les anciens Romains regardoient l'art militaire comme l'art unique, 12. Soldats romains, d'une force plus qu'humaine, 13. Comment on les formoit, 13, 14.

Pourquoi on les faignoit, quand ils avoient fait quelques fautes, 15, 16. Plus fains & moins maladifs que les nôtres, 16. Se défendoient, avec leurs armes, contre toute autre sorte d'armes, 17. Leur application continuelle à la science de la guerre, 18. Comparaison des anciens Romains avec les peuples d'à-présent, 19, 20. Parallele des anciens Romains avec les Gaulois, 23. N'alloient point chercher des soldats chez leurs voisins, 27. Leur conduite à l'égard de leurs ennemis & de leurs alliés, 49

& suiv. Ne faisoient jamais la paix de bonne foi, 50. Etablirent, comme une loi, qu'aucun roi d'Asie n'entrât en Europe, 54. Leurs maximes de politique constamment gardées dans tous les tems, *ibid.* Une de leurs principales étoit de diviser les puissances alliées, 55. Empire qu'ils exerçoient, même sur les rois, 56. Ne faisoient point de guerres éloignées, sans y être secondés par un allié voisin de l'ennemi, *ibid.* Interprétoient les traités avec subtilité, pour les tourner à leur avantage, 57. Ne se croyoient point liés par les traités que la nécessité avoit forcé leurs généraux de souscrire, *ibid.* In-féroient, dans leurs traités avec les vaincus, des conditions impraticables, pour se ménager les occasions de recommencer la guerre, 58. S'érigeoient en juges des rois même, *ibid.* Dépouilloient les vaincus de tout, *ibid.* Comment ils faisoient arriver à Rome l'or & l'argent de tout l'univers, 59. Respect qu'ils imprimèrent à toute la terre, 60. Ne s'approprioient pas d'abord les pays qu'ils avoient soumis, 61. Devenus moins fideles à leur serment, 82. L'amour de la partie étoit chez eux, une sorte de sentiment religieux, 83. Conservent leur valeur au sein même de la mollesse & de la volupté, 84. Regardent les arts & le commerce comme des occupations d'esclaves, *ibid.* La plupart d'origine servile, 116. Pleu-

rent Germanicus, 123, 124. Rendus féroces par leur éducation & leurs usages, 126. Toute leur puissance aboutit à devenir les esclaves d'un maître barbare, 127.

Appauvris par les barbares qui les environnoient, 164.

L 4

De

- Devenus maîtres du monde par leurs maximes de politique, déchus, pour en avoir changé, 166. Se lassent de leurs armes, & les changent, 167. Soldats romains, mêlés avec les barbares, contractent l'esprit d'indépendance de ceux-ci, 168. Accablés de tributs, 169.
- Rome** naissante, comparée avec les villes de la Crimée, 1. Mal construite d'abord, sans ordre & sans symétrie, 2, 3. Son union avec les Sabins, 2; 9, 10. Adopte les usages étrangers qui lui paroissent préférables aux siens, 2, 3. Ne s'agrandit d'abord que lentement, 8, 9. Se perfectionne dans l'art militaire, 10. Nouveaux ennemis qui se liguent contre elle, 10, 11. Prise par les Gaulois, ne perd rien de ses forces, 11. La ville de Rome seule fournit dix légions contre les Latins, 22. Etat de Rome, lors de la première guerre punique, 24, 25, 26. Parallele de cette république avec celle de Carthage, 24. Etat de ses forces, lors de la seconde guerre punique, 27. Sa constance prodigieuse, malgré les échecs qu'elle reçut dans cette guerre, 33. Etoit comme la tête qui commandoit à tous les états ou peuples de l'univers, 61. N'empêchoit pas les vaincus de se gouverner par leurs loix, 62. N'acquiert pas de nouvelles forces par les conquêtes de Pompée, 66. Ses divisions intestines, 67 & *suiv.* Excellence de son gouvernement, en ce qu'il fournissoit les moyens de corriger les abus, 73, 74. Il dégénère en anarchie: par quelle raison, 78. Sa grandeur cause sa ruine, 78, 79. N'avoit cessé de s'agrandir, par quelque forme de gouvernement qu'elle eût été régie, 80. 81. Par quelles voies on la peuploit d'habitans, 116. Abandonnée par ses souverains, devient indépendante, 180. Causes de sa destruction, *ibid.*
- ROMULUS**, & ses successeurs, toujours en guerre avec leurs voisins, 2. Il adopte l'usage du bouclier sabin, *ibid.* **Rubicon**, fleuve de la Gaule cisalpine, 22.

S.

- Sabins**. Leur union avec Rome, 2; 9, 10. Peuple belliqueux, 9.
- Saignée**: par quelle raison on saignoit les soldats Romains qui avoient commis quelque faute, 15, 16.
- SALVIEN** réfute la lettre de Symmaque, 173.
- Sannites**, peuple le plus belliqueux de toute l'Italie, 11. Alliés de Pyrrhus, 24. Auxiliaires des Romains, contre les Carthaginois & contre les Gaulois, 27. Accoutumés à la domination romaine, 28.
- Schisme** entre l'église latine & la grecque, 217.

SCI.

- SCIPION EMILIEN** : comment il traite ses soldats, après la défaite près Numance, 15.
- SCIPION** enleve aux Carthaginois leur cavalerie numide, 30.
- Scythie**. Etat de cette contrée, lors des invasions de ses peuples dans l'empire romain, 176, 177.
- SE'JAN**, favori de Tibere, 140.
- SE'LEUCUS**, fondateur de l'empire de Syrie, 43.
- Sénat romain** avoit la direction des affaires, 26. Sa maxime constante de ne jamais composer avec l'ennemi, qu'il ne fût sorti des états de la république, 33. Sa fermeté après la défaite de Cannes: sa conduite singulière à l'égard de Térentius Varron, 33, 34. Sa profonde politique, 49. Sa conduite avec le peuple, 69. Son avilissement, 97, 98. Après la mort de César, confirme tous les actes qu'il avoit faits, 101. Accorde l'amnistie à ses meurtriers, *ibid.* Sa basse servitude sous Tebere: causes de cette servitude, 120, 121. Quel parti Tibere en tire, 132. Ne peut se relever de son abaissement, *ibid.*
- Serment**. Les Romains en étoient religieux observateurs, 63, 82. Les Grecs ne l'étoient point du tout, 82. Les Romains devinrent, par la fuite, moins exacts sur cet article, *ibid.*
- SE'VERE** (*l'empereur*) défait Niger & Albin, ses compétiteurs à l'empire, 193. Gouverné par Plantien, son favori, 140. Ne peut prendre la ville d'Attra en Arabie: pourquoi, 141. Amasse des trésors immenses: par quelles voies, 143. Laisse tomber dans le relâchement la discipline militaire, 146.
- Soldats**. Pourquoi la fatigue les fait périr, 23. Ce qu'une nation en fournit à présent: ce qu'elle en fournissoit autrefois, 19, 20.
- Stoïcisme**, favorisoit le suicide chez les Romains, 106. En quel tems il fit plus de progrès parmi eux, 138.
- Suffrages**, à Rome, se recueilloient ordinairement par tribus, 73.
- Suicide**. Raifons qui en faisoient, chez les Romains, une action héroïque, 106.
- SYLLA** exerce ses soldats à des travaux pénibles, 15. Vainqueur de Mithridate, 65. Porte une atteinte irréparable à la liberté romaine, 86, 87. Est le premier qui soit entré en armes dans Rome, 17. Fut l'inventeur des proscriptions, *ibid.* Abdique volontairement la dictature, 88. Parallele de Sylla avec Auguste, 113, 114.
- SYLVIVS (LATINUS)**, fondateur des villes latines, 9.
- SYMMAQUE**. Sa lettre aux empereurs, au sujet de l'auteur de la Victoire, 172.
- Syrie**. Pouvoir & étendue de cet empire, 43, 44. Les rois



de Syrie ambitionnent l'Egypte, 44. Mœurs & disposition des peuples, 45. Luxe & mollesse de la cour, *ibid.*

T.

- Tarentins**, peuple oisif & voluptueux, 9. Descendus des Lacédémoniens, 24.
- TARQUIN**. Comment il monte sur le trône; comment il regne, 3, 4. Son fils viole Lucrece; suites de cet attentat, 4. Prince plus estimable que l'on ne croit communément, 5.
- Tartares** (*un peuple de*) arrête les progrès des Romains, 200, 201.
- Terres** des vaincus, confisquées par les Romains au profit du peuple, 7. Cassation de cet usage, 11. Partage égal des terres chez les anciennes républiques, 20. Comment par succession de tems, elles retomboient dans les mains de peu de personnes, *ibid.* Ce partage rétablit la république de Sparte déchue de son ancienne puissance, 21, 22. Ce même moyen tire Rome de son abaissement, 22.
- Tessin** (*journee du*) malheureuse pour les Romains, 33.
- THEODORA** (*l'impératrice*) retablit le culte des images, détruit par les iconoclastes, 205, 206.
- THEODOSE le jeune** (*l'empereur*): avec quelle insolence Atila en parle, 173, 174.
- Theologiens**, incapables d'accorder jamais leurs différends, 210.
- Thessaliens**, asservis par les Macédoniens, 39.
- Thrasimene** (*Bataille de*) perdue par les Romains, 33.
- TIBERE** (*l'empereur*), étend la puissance souveraine, 119. Soupçonneux & déshant, *ibid.* Sous son empire, le sénat tombe dans un état de bassesse qu'on ne scauroit exprimer, 120. Il ôte au peuple le droit d'élire les magistrats, pour le transporter à lui-même, 121. S'il faut imputer à Tibere l'avilissement du sénat, 122.
- TITE** (*l'empereur*) fait les délices du peuple romain, 133.
- TITE-LIVE**. Critique de l'auteur sur la façon dont ce historien fait parler Annibal, 36.
- Toscaus**, peuple amolli par les richesses & le luxe, 9.
- TRAJAN** (*l'empereur*), le prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé, 134. Portrait de ce prince: il fait la guerre aux Parthes, *ibid. & suiv.*
- Traité** déshonorant, n'est jamais excusable, 46.
- Tyébies** (*Bataille de*) perdue par les Romains, 33.
- Tysors** amassés par les princes, funestes à leurs successeurs: pourquoi, 143. Trésors des Ptolomées apportés à Rome: effets qu'ils y produisirent, 156.
- Tribuns**. Leur création, 69. Empereurs revêtus de la puissance des tribuns, 123.

Tri-



- Tribus*: division du peuple par tribus, 73.
Tributs. Rome en est déchargée, 145. Ils sont rétablis à Rome, 145, 146. Ne deviennent jamais plus nécessaires, que quand un état s'affoiblit, 169. Portés, par les empereurs, à un excès intolérable, *ibid.*
Trinité (par allusion à la) les Grecs se mirent en tête qu'ils devoient avoir trois empereurs, 201.
Triomphe: son origine: combien il influa sur l'accroissement des grandeurs romaines, 2. A quel titre il s'accordoit, 7. L'usage du triomphe aboli sous Auguste: par quelle raison, 124.
Triumvirat (*premier*). 91. (*second*). 105, 106.
TULLIUS (**SERVIUS**) comparé à Henri VII, roi d'Angleterre, 4, 5. Cimente l'union des villes latines avec Rome, 9. Divise le peuple romain par centuries, 72.
Tures: leur empire à peu près aussi foible à présent qu'étoit celui des Grecs, 216. De quelle maniere ils conquièrent la Perse, 217. Repoussés jusqu'à l'Euphrate par les empereurs grecs, 218. Comment ils faisoient la guerre aux Grecs, & par quels motifs, 221, 222. Eteignent l'empire d'orient, 223.
Tyrans (*meurtre des*) passoit pour une action vertueuse dans les républiques de Grece & d'Italie, 99. Quel étoit leur sort à Rome, 147.
Tyrannie: la plus cruelle est celle qui s'exerce à l'ombre des loix. 119.

V.

- Vaisseaux rhodiens*, autrefois les plus estimés, 18. Autrefois ne faisoient que côtoyer les terres, 30. Depuis l'invention de la boussole, ils voguent en pleine mer, 31.
VALENS (*l'empereur*) ouvre le Danube: suite de cet événement, 159, 160. Reçoit les Goths dans l'empire, 161. Victime de son imprudente facilité, 162.
VALENTINIEN fortifie les bords du Rhin, 159. Esquie une guerre de la part des Allemands, 164.
VALERIEN (*l'empereur*) pris par les Perses, 151.
VARRON (**TERENTIUS**): sa fuite honteuse, 34.
Veies (*siège de*), 10.
Vérites: ce que c'étoit que cette sorte de troupe, 18.
Verds & bleus. Factions qui devoient l'empire d'orient, 187. Justinien se déclare contre les verds, 188.
VESPASIEN (*l'empereur*) travaille, pendant son regne, à rétablir l'empire, 133.
VITELLIUS ne tient l'empire que peu de tems, *ibid.*
Union d'un corps politique: en quoi elle consiste, 79.
Volques, peuple belliqueux, 9.

Z.

Zama (bataille de) gagnée par les Romains contre les Carthaginois, 30.

ZENON (*l'empereur*) persuade Théodoric d'attaquer l'Italie, 178.

Fin de la Table des Matières.



DIA.

DIALOGUE
DE SYLLA
ET
D'EUCRATE.

L 7



DIABOLOGUE
DES SYLLE
DEUCRATE





DIALOGUE
DE SYLLA
ET D'EUCRATE.

QUELQUES jours après que Sylla se fut remis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avois parmi les philosophes lui faisoit souhaiter de me voir. Il étoit à sa maison de Tibur, où il jouissoit des premiers momens tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et, dès que nous fûmes seuls, SYLLA, lui dis je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire & vos vertus vous donnoient sur tous les hommes? La fortune semble être gênée, de ne plus vous élever aux honneurs.

EUCRATE, me dit-il, si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines, qui ont des bornes, & non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée, dès que
je

je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Je n'étois point fait pour gouverner tranquillement un peuple esclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des états, à faire des ligués, à punir un usurpateur : mais, pour ces minces détails de gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des loix, cette discipline d'une milice tranquille, mon ame ne sçauroit s'en occuper.

IL EST singulier, lui dis-je, que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition. Nous avons bien vu de grands hommes peu touchés du vain éclat de la pompe qui entourent ceux qui gouvernent : mais il y en a bien peu qui n'aient été sensibles au plaisir de gouverner, & de faire rendre, à leur fantaisie, le respect qui n'est dû qu'aux loix.

ET MOI, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été si peu content, que lorsque je me suis vu maître absolu dans Rome; que j'ai regardé autour de moi, & que je n'ai trouvé ni rivaux, ni ennemis.

J'ai cru qu'on diroit, quelque jour, que je n'avois châtié que des esclaves. Veux-tu, me suis-je dit, que, dans ta patrie, il n'y ait plus d'hommes qui puissent être touchés de ta gloire? Et, puisque tu établis la tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point, après toi, de prince si lâche, que la flatterie ne t'égale, & ne pare de ton nom, de tes titres, & de tes vertus même?

S E E

SEIGNEUR, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous vois agir. je croyois que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire : je voyois bien que votre ame étoit haute, mais je ne soupçonnois pas qu'elle fût grande : tout, dans votre vie, sembloit me moptrer un homme dévoré du desir de commander, & qui, plein des plus funestes passions, se chargeoit, avec plaisir, de la honte, des remords, & de la bassesse même attachés à la tyrannie. Car enfin, vous avez tout sacrifié à votre puissance; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains; vous avez exercé sans pitié les fonctions de la plus terrible magistrature qui fut jamais. Le sénat ne vit qu'en tremblant un défenseur si impitoyable. Quelqu'un vous dit: Sylla, jusqu'à quand répandras-tu le sang romain? Veux-tu ne commander qu'à des murailles? Pour lors, vous publiâtes ces tables qui décidèrent de la vie & de la mort de chaque citoyen.

ET C'EST tout le sang que j'ai versé qui m'a mis en état de faire la plus grande de toutes mes actions. Si j'avois gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille, que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice m'eussent fait quitter le gouvernement! Mais je me suis démis de la dictature, dans le tems qu'il n'y avoit pas un seul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature étoit mon seul asyle. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens, & j'ai osé leur dire: je suis prêt à rendre compte
de

de tout le sang que j'ai versé pour la république; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur pere, leur fils, ou leur frere. Tous les Romains se sont tus devant moi.

CETTE belle action dont vous me parlez, me paroît bien imprudente. Il est vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains. Mais comment osez-vous leur parler de vous justifier, & de prendre pour juge des gens qui vous devoient tant de vengeances?

Quand toutes vos actions n'auroient été que séveres pendant que vous étiez le maître, elles devenoient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

Vous appelez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le salut de la république? Voulez-vous que je visse tranquillement des sénateurs trahir le sénat, pour ce peuple qui, s'imaginant que la liberté doit être aussi extrême que le peut être l'esclavage, cherchoit à abolir la magistrature même?

Le peuple, gêné par les loix & par la gravité du sénat, a toujours travaillé à renverser l'un & l'autre. Mais celui qui est assez ambitieux pour le servir contre le sénat & les loix, le fut toujours assez pour devenir son maître. C'est ainsi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Grece & dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur, le sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peuple

ple indocile. Il a été forcé, malgré lui, à ravager la terre, & à soumettre tant de nations dont l'obéissance nous pèse. A présent que l'univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel seroit le destin de la république? Et, sans moi, le sénat auroit-il pu empêcher que le peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui-même à Marius, ou au premier tyran qui lui auroit fait espérer l'indépendance?

Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presque autant de malheurs qu'à la servitude. Mais, quel que doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux dieux.

La mer engloutit les vaisseaux, elle submerge des pays entiers; & elle est pourtant utile aux humains.

La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner: elle trouvera peut-être que je n'ai pas versé assez de sang, & que tous les partisans de Marius n'ont pas été proscrits.

IL FAUT que je l'avoue; Sylla, vous m'étonnez. Quoi! c'est pour le bien de votre patrie que vous avez versé tant de sang? & vous avez eue de l'attachement pour elle?

EUCRATE, me dit-il, je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie, dont nous trouvons tant d'exemples dans les premiers tems de la république: & j'aime autant Coriolan, qui porte la flamme & le fer jusqu'aux murailles de sa ville ingrate, qui fait repentir chaque citoyen de

de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que celui qui chassa les Gaulois du capitole. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils : & cet amour tant vanté est une passion trop populaire, pour être compatible avec la hauteur de mon ame. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, & sur-tout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger, par la maniere dont j'ai traité le seul grand peuple de l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant sur la terre, il falloit que j'y fusse libre. Si j'étois né chez les barbares, j'aurois moins cherché à usurper le trône pour commander, que pour ne pas obéir. Né dans une république, j'ai obtenu la gloire des conquérans, en ne cherchant que celle des hommes libres.

Lorsqu'avec mes soldats je suis entré dans Rome, je ne respirois ni la fureur, ni la vengeance. J'ai jugé sans haine, mais aussi sans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, ai-je dit, & vous vouliez vivre esclaves? Non. Mais mourez; & vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre.

J'ai cru qu'ôter la liberté à une ville dont j'étois citoyen, étoit le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là: & je ne me suis point embarrassé si je serois le bon ou le mauvais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos peres a été rétabli; le peuple a expié tous les affronts qu'il avoit faits aux nobles; la crainte a

suspén-

suspendu les jalousies; & Rome n'a jamais été si tranquille.

Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les sanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avois vécu dans ces jours heureux de la république, où les citoyens, tranquilles dans leurs maisons, y rendoient aux dieux une ame libre, vous m'auriez vu passer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de sang & de sueur.

SEIGNEUR, lui dis-je, il est heureux que le ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous: nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

Vous avez regardé l'ambition des héros comme une passion commune, & vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raisonne. Le désir infatigable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire: l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible & cruel. Qui diroit qu'un héroïsme de principe eût été plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité? Mais si, pour vous empêcher d'être esclave, il vous a fallu usurper la dictature, comment avez-vous osé la rendre? Le peuple romain, dites-vous, vous a vu défarmé, & n'a point attenté sur votre vie. C'est un danger auquel vous avez échappé; un plus grand

grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jurer de votre modération, & vous confondre dans la foule d'un peuple soumis.

J'AI un nom, me dit-il; & il me suffit pour ma sûreté & celle du peuple romain. Ce nom arrête toutes les entreprises, & il n'y a point d'ambition qui n'en soit épouvantée. Sylla respire, & son génie est plus puissant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronée, Orchomene & Signion; Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domestique & terrible: chaque Romain m'aura toujours devant les yeux; & dans ses songes même, je lui apparaitrai couvert de sang; il croira voir les funestes tables, & lire son nom à la tête des pros crits. On murmure en secret contre mes loix, mais elles ne seront pas effacées par des flots même de sang romain. Ne suis-je pas au milieu de Rome? Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avois à Orchomene, & le bouclier que je portai sur les murailles d'Athenes. Parce que je n'ai point de liéteurs, en suis-je moins Sylla? J'ai pour moi le sénat, avec la justice & les loix; le sénat a pour lui mon génie, ma fortune & ma gloire.

J'AVOUE, lui dis je, que, quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris.

SANS doute, me dit-il. J'ai étonné les hommes; c'est beaucoup. Repassez dans votre mémoire

moire l'histoire de ma vie, vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, & qu'il a été l'ame de toutes mes actions. Ressouvenez-vous de mes démêlés avec Marius: je fus indigné de voir un homme sans nom, fier de la bassesse de sa naissance, entreprendre de ramener les premières familles de Rome dans la foule du peuple: & dans cette situation, je portois tout le poids d'une grande ame. J'étois jeune, & je résolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ses mépris. Pour cela, je l'attaquai avec ses propres armes, c'est-à-dire, par des victoires contre les ennemis de la république.

Lorsque, par le caprice du sort, je fus obligé de sortir de Rome, je me conduisis de même: j'allai faire la guerre à Mithridate, & je crus détruire Marius, à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laissai ce Romain jouir de son pouvoir sur la populace, je multipliois ses mortifications, & je le forçois tous les jours d'aller au capitole rendre grâces aux dieux des succès dont je le désespérois. Je lui faisois une guerre de réputation, plus cruelle cent fois que celle que mes légions faisoient au roi barbare. Il ne sortoit pas un seul mot de ma bouche, qui ne marquât mon audace; & mes moindres actions, toujours superbes, étoient pour Marius de funestes présages. Enfin, Mithridate demanda la paix; les conditions étoient raisonnables: & si Rome avoit été tranquille, ou si ma fortune n'avoit pas été chancelante, je les aurois acceptées. Mais
le

le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures; j'exigeai qu'il détruisit sa flotte, & qu'il rendit aux rois ses voisins tous les états dont il les avoit dépouillés, Je te laisse, lui dis-je, le royaume de tes peres, à toi qui devrois me remercier de ce que je te laisse la main avec laquelle tu as signé l'ordre de faire mourir en un jour cent mille Romains. Mithridate resta immobile; & Marius, au milieu de Rome, en trembla.

Cette même audace, qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Thélesinus, contre le peuple, qui a soutenu toute ma dictature, a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée: & ce jour assure ma liberté pour jamais.

SEIGNEUR, lui dis-je, Marius raisonnoit comme vous, lorsque, couvert du sang de ses ennemis & de celui des Romains, il montrait cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus, & de plus grands excès. Mais, en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, & non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

Quand les dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait dictateur dans Rome, ils y ont proscrit la liberté pour jamais. Il faudroit qu'ils fissent trop de miracles, pour arracher, à présent, du cœur de tous les capitaines romains, l'am-

DE SYLLA ET D'EUCARTE. 261

l'ambition de régner. Vous leur avez appris qu'il y avoit une voie bien plus sûre pour aller à la tyrannie, & la garder sans péril. Vous avez divulgué ce fatal secret, & ôté ce qui fait seul les bons citoyens d'une république trop riche & trop grande, le désespoir de pouvoir l'opprimer.

IL CHANGEA de visage, & se tut un moment. Je ne crains, me dit-il avec émotion, qu'un homme dans lequel je crois voir plusieurs Marius. Le hasard, ou bien un destin plus fort, me l'a fait épargner. Je le regarde sans cesse, j'étudie son ame: il y cache des desseins profonds. Mais, s'il ose jamais former celui de commander à des hommes que j'ai faits mes égaux, je jure par les dieux que je punirai son insolence.

FIN DU DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.



M

LE

THE SYLLABUS OF THE

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.



LE TEMPLE DE GNIDE.

. . . . Non murmura vestra columbæ,
Brachia non hederæ, non vincant oscula conche.

Fragment d'un épithalame de l'empereur Gallien.

IMPRIMERIE
DE BRUNNEN

Imprimerie de Brunnen
1845





P R E F A C E

D U

T R A D U C T E U R .

UN ambassadeur de France à la Porte ottomane, connu par son goût pour les lettres, ayant acheté plusieurs manuscrits grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces manuscrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la traduction.

Peu d'auteurs grecs sont venus jusqu'à nous, soit qu'ils aient péri dans la ruine des bibliothèques, ou par la négligence des familles qui les possédoient.

Nous recouvrons de tems en tems quelques-pieces de ces trésors. On a trouvé des ouvrages jusques dans les tombeaux de leurs auteurs; &, ce qui est à peu près la même chose, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un évêque grec.

M 3

On

On ne sçait ni le nom de l'auteur, ni le tems auquel il a vécu. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il n'est pas antérieur à Sapho, puisqu'il en parle dans son ouvrage.

Quant à ma traduction, elle est fidelle. J'ai cru que les beautés qui n'étoient point dans mon auteur n'étoient point des beautés; & j'ai souvent quitté l'expression la moins vive, pour prendre celle qui rendoit mieux sa pensée.

J'ai été encouragé à cette traduction par le succès qu'a eu celle du Tasse. Celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je coure la même carrière que lui. Il s'y est distingué d'une manière à ne rien craindre de ceux-même à qui il a donné le plus d'émulation.

Ce petit roman est une espece de tableau où l'on a peint, avec choix, les objets les plus agréables. Le public y a trouvé des idées riantes, une certaine magnificence dans les descriptions, & de la naïveté dans les sentimens.

Il y a trouvé un caractère original, qui a fait demander aux critiques quel en étoit le modele; ce qui devient un grand éloge, lorsque l'ouvrage n'est pas méprisable d'ailleurs.

Quelques sçavans n'y ont point reconnu
ce

ce qu'ils appellent l'art. Il n'est point, disent-ils, selon les regles. Mais si l'ouvrage a plu, vous verrez que le cœur ne leur a pas dit toutes les regles.

Un homme qui se mêle de traduire ne souffre point patiemment que l'on n'estime pas son auteur autant qu'il le fait, & j'avoue que ces messieurs m'ont mis dans une furieuse colere: mais je les prie de laisser les jeunes gens juger d'un livre qui, en quelque langue qu'il ait été écrit, a certainement été fait pour eux. Je les prie de ne point les troubler dans leurs décisions. Il n'y a que des têtes bien frisées & bien poudrées qui connoissent tout le mérite du TEMPLE DE GNIDE.

A l'égard du beau sexe, à qui je dois le peu de momens heureux que je puis compter dans ma vie, je souhaite, de tout mon cœur, que cet ouvrage puisse lui plaire. Je l'adore encore; &, s'il n'est plus l'objet de mes occupations, il l'est de mes regrets.

Que si les gens graves desiroient de moi quelqu'ouvrage moins frivole, je suis en état de les satisfaire. Il y a trente ans que je travaille à un livre de douze pages, qui doit contenir tout ce que nous sçavons sur la métaphysique, la politique & la mora-

268 *PREFACE DU TRADUCTEUR.*

le, & tout ce que de grands auteurs ont
oublié dans les volumes qu'ils ont don-
nés sur ces sciences-là.



L R



LE TEMPLE DE GNIDE.

PREMIER CHANT.

VENUS préfère le séjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte. Elle ne descend point de l'Olympe sans venir parmi les Gnidien. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à sa vue, qu'il ne sent plus cette horreur sacrée qu'inspire la présence des dieux. Quelquefois elle se couvre d'un nuage, & on la reconnoît à l'odeur divine qui sort de ses cheveux parfumés d'ambroisie.

La ville est au milieu d'une contrée sur laquelle les dieux ont versé leurs bienfaits à pleines mains : on y jouit d'un printems éternel ; la terre, heureusement fertile, y prévient tous les souhaits ; les troupeaux y paissent sans nombre ; les vents semblent n'y régner que pour répandre par-tout l'esprit des fleurs ; les oiseaux y chantent sans cesse ; vous diriez que les bois sont harmonieux ; les ruisseaux murmurent dans les plaines ; une chaleur douce fait tout éclore ; l'air ne s'y respire qu'avec la volupté.

M 5

Au-

Auprès de la ville, est le palais de Vénus. Vulcain lui-même en a bâti les fondemens ; il travailla pour son infidelle quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les dieux.

Il me seroit impossible de donner une idée des charmes de ce palais ; il n'y a que les Grâces qui puissent décrire les choses qu'elles ont faites. L'or, l'azur, les rubis, les diamans y brillent de toutes parts. . . . Mais j'en peins les richesses & non pas les beautés.

Les jardins en sont enchantés : Flore & Pomone en ont pris soin ; leurs nymphes les cultivent. Les fruits y renaissent sous la main qui les cueille ; les fleurs succèdent aux fruits. Quand Vénus s'y promene, entourée de ses Gnidiennes, vous diriez que, dans leurs jeux folâtres, elles vont détruire ces jardins délicieux : mais, par une vertu secrète, tout se répare en un instant.

Vénus aime à voir les danses naïves des filles de Gnide. Ses nymphes se confondent avec elles. La déesse prend part à leurs jeux ; elle se dépouille de sa majesté ; assise au milieu d'elles, elle voit régner dans leurs cœurs la joie & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie, toute parée de l'émail des fleurs. Le berger vient les cueillir avec sa bergere ; mais celle qu'elle a trouvée est toujours la plus belle, & il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arrose cette prairie, & y
fait

fait mille détours. Il arrête les bergeres fugitives : il faut qu'elles donnent le tendre baiser qu'elles avoient promis.

Lorsque les nymphes approchent de ses bords, il s'arrête ; & ses flots qui fuyoient, trouvent des flots qui ne fuient plus. Mais, lorsqu'une d'elles se baigne, il est plus amoureux encore : ses eaux tournent autour d'elle ; quelquefois il se souleve pour l'embrasser mieux ; il l'enleve, il fuit, il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer, mais il la soutient sur ses flots ; & , charmé d'un fardeau si cher, il la promene sur sa plaine liquide ; enfin, désespéré de la quitter, il la porte lentement sur le rivage, & console ses compagnes.

A côté de la prairie, est un bois de myrthes, dont les routes font mille détours. Les amans y viennent se conter leurs peines : l'Amour, qui les amuse, les conduit par des routes toujours plus secrettes.

Non loin de-là est un bois antique & sacré, où le jour n'entre qu'à peine : des chênes, qui semblent immortels, portent au ciel un tête qui se dérobe aux yeux. On y sent une frayeur religieuse : vous diriez que c'étoit la demeure des dieux, lorsque les hommes n'étoient pas encore sortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumiere du jour, on monte une petite colline, sur laquelle est le temple de Vénus : l'univers n'a rien de plus saint ni de plus sacré que ce lieu.



Ce fut dans ce temple que Vénus vit pour la première fois, Adonis: le poison coula au cœur de la déesse. Quoi! dit-elle, j'aimerois un mortel! Hélas! je sens que je l'adore. Qu'on ne m'adresse plus de vœux: il n'y a plus à Guide d'autre dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appella les Amours, lorsque, piquée d'un défi téméraire, elle les consulta. Elle étoit en doute si elle s'exposeroit nue aux regards du berger troyen. Elle cacha sa ceinture sous ses cheveux; ses nymphes la parfumerent; elle monta sur son char traîné par des cygnes, & arriva dans la Phrygie. Le berger balançoit entre Junon & Pallas; il la vit, & ses regards errerent & moururent: la pomme d'or tomba aux pieds de la déesse: il voulut parler, & son désordre décida.

Ce fut dans ce temple que la jeune Psyché vint avec sa mere, lorsque l'Amour, qui voloit autour des lambris dorés, fut surpris lui-même par un de ses regards. Il sentit tous les maux qu'il fait souffrir. C'est ainsi, dit-il, que je blesse! Je ne puis soutenir mon arc ni mes fleches. Il tomba sur le sein de Psyché. Ah! dit-il, je commence à sentir que je suis le dieu des plaisirs.

Lorsqu'on entre dans ce temple, on sent dans le cœur un charme secret, qu'il est impossible d'exprimer: l'ame est faisie de ces ravissmens que les dieux ne sentent eux-mêmes que lorsqu'ils sont dans la demeure céleste.

Tout ce que la Nature a de riant est joint à
tout

tout ce que l'art a pu imaginer de plus noble & de plus digne des dieux.

Une main, sans doute immortelle, l'a partout orné de peintures qui semblent respirer. On y voit la naissance de Vénus; le ravissement des dieux qui la virent; son embarras de se voir toute nue; & cette pudeur, qui est la première des graces.

On y voit les amours de Mars & de la déesse. Le peintre a représenté le dieu sur son char, fier & même terrible: la Renommée vole autour de lui; la Peur & la Mort marchent devant ses coursiers couverts d'écume; il entre dans la mêlée, & une poussière épaisse commence à le dérober. D'une autre côté, on le voit couché languissamment sur un lit de roses; il sourit à Vénus: vous ne le reconnoissez qu'à quelques traits divins, qui restent encore. Les Plaisirs font des guirlandes dont ils lient les deux amans: leurs yeux semblent se confondre; ils soupirent, & attentifs l'un à l'autre, ils ne regardent pas les Amours qui se jouent autour d'eux.

Il y a un appartement séparé, où le peintre a représenté les noces de Vénus & de Vulcain: toute la cœur céleste y est assemblée. Le dieu paroît moins sombre, mais aussi pensif qu'à l'ordinaire. La déesse regarde d'un air froid la joie commune; elle lui donne négligemment une main, qui semble se dérober; elle retire de dessus lui des regards qui portent à peine, & se tourne du côté des Graces.



Dans un autre tableau, on voit Junon qui fait la cérémonie du mariage. Vénus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle : les dieux sourient, & Vulcain l'écoute avec plaisir.

De l'autre côté, on voit le dieu impatient qui entraîne sa divine épouse : elle fait tant de résistance, que l'on croiroit que c'est la fille de Cérès que Pluton va ravir, si l'œil qui voit Vénus pouvoit jamais se tromper.

Plus loin de-là, on le voit qui l'enleve pour l'emporter sur le lit nuptial. Les dieux suivent en foule. La déesse se débat, & veut échapper des bras qui la tiennent. Sa robe fuit ses genoux, la toile vole : mais Vulcain répare ce désordre, plus attentif à la cacher, qu'ardent à la ravir.

Enfin, on le voit qui vient de la poser sur le lit que l'Hymen a préparé : il l'enferme dans les rideaux ; il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune se retire : il est charmé de la voir s'éloigner. Les déesses jouent entr'elles : mais les dieux paroissent tristes ; & la tristesse de Mars a quelque chose d'aussi sombre que la noire jalousie.

Charmée de la magnificence de son temple, la déesse elle-même y a voulu établir son culte, elle en a réglé les cérémonies, institué les fêtes ; & elle y est, en même-tems, la divinité & la prêtresse.

Le culte qu'on lui rend presque par toute la terre, est plutôt une profanation, qu'une religion. Elle a des temples où toutes les filles de la ville se prostituent en son honneur, & se font

une

une dot des profits de leur dévotion. Elle en a où chaque femme mariée va, une fois en sa vie, se donner à celui qui la choisit, & jette dans le sanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y en a d'autres où les courtisanes de tous les pays, plus honorées que les matrones, vont porter leurs offrandes. Il y en a, enfin, où les hommes se font eunuques, & s'habillent en femmes, pour fervir dans le sanctuaire, consacrant à la déesse, & le sexe qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le peuple de Gnide eût un culte plus pur, & lui rendit des honneurs plus dignes d'elle. Là, les sacrifices sont des soupirs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque amant adresse ses vœux à sa maîtresse, & Vénus les reçoit pour elle.

Par-tout où se trouve la beauté, on l'adore comme Vénus même: car la beauté est aussi divine qu'elle.

Leurs cœurs amoureux viennent dans le temple; ils vont embrasser les autels de la Fidélité & de la Constance.

Ceux qui sont accablés des rigueurs d'une cruelley viennent soupirer: ils sentent diminuer leurs tourmens: ils trouvent dans leur cœur la flatteuse espérance.

La déesse, qui a promis de faire le bonheur des vrais amans, le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir,
mais

mais qu'on doit taire. On adore en secret les caprices de sa maîtresse, comme on adore les décrets des dieux, qui deviennent plus justes, lorsqu'on ose s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines, le feu, les transports de l'amour, & la fureur même; car, moins on est maître de son cœur, plus il est à la déesse.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur sont des profanes, qui ne peuvent pas entrer dans le temple: ils adressent de loin leurs vœux à la déesse, & lui demandent de les délivrer de cette liberté, qui n'est qu'une impuissance de former des desirs.

La déesse inspire aux filles de la modestie: cette qualité charmante donne un nouveau prix à tous les trésors qu'elle cache.

Mais jamais, dans ces lieux fortunés, elles n'ont rougi d'une passion sincère, d'un sentiment naïf, d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment auquel il doit se rendre: mais c'est une profanation de se rendre sans aimer.

L'Amour est attentif à la félicité des Gnidieus, il choisit les traits dont il les blesse. Lorsqu'il voit une amante affligée, accablée des rigueurs d'un amant, il prend une fleche trempée dans les eaux du fleuve d'Oubli. Quand il voit deux amans qui commencent à s'aimer, il tire sans cesse sur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit, il le fait soudain renaître,

tre, ou mourir : car il épargne toujours les derniers jours d'une passion languissante : on ne passe point par les dégoûts avant de cesser d'aimer; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de son carquois les traits cruels dont il blessa Phédre & Ariane, qui, mêlés d'amour & de haine, servent à montrer sa puissance, comme la foudre sert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A mesure que le dieu donne le plaisir d'aimer, Vénus y joint le bonheur de plaire.

Les filles entrent chaque jour dans le sanctuaire, pour faire leur priere à Vénus. Elles y expriment des sentimens naïfs comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, disoit une d'elles, ma flamme pour Thirsis est éteinte; je ne te demande pas de me rendre mon amour; fais seulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tout bas; puissante déesse, donne-moi la force de cacher quelque tems mon amour à mon berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythere, disoit une autre, je cherche la solitude; les jeux de mes compagnes ne me plaisent plus. J'aime peut-être. Ah! si j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes, les filles & les jeunes garçons viennent réciter des hymnes en l'honneur de Vénus: souvent ils chantent sa gloire, en chantant leurs amours.

Un

Un jeune Gnidien, qui tenoit par la main sa maîtresse, chantoit ainsi : Amour, lorsque tu vis Psiché, tu te blessâs sans doute des mêmes traits dont tu viens de blesser mon cœur : ton bonheur n'étoit pas différent du mien ; car tu sentoies mes feux, & moi j'ai senti tes plaisirs.

J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide ; j'y ai vu Thémire, & je l'ai aimée : je l'ai vue encore, & je l'ai aimée davantage. Je resterai toute ma vie à Gnide avec elle, & je serai le plus heureux des mortels.

Nous irons dans le temple, & jamais il n'y fera entré un amant si fidele : nous irons dans le palais de Vénus, & je croirai que c'est le palais de Thémire : j'irai dans la prairie, & je cueillerai des fleurs, que je mettrai sur son sein : peut-être que je pourrai la conduire dans le bocage, où tant de routes vont se confondre : & quand elle sera égarée, L'Amour, qui m'inspire, me défend de révéler ses mysteres.

S E C O N D C H A N T.

IL y a à Gnide un antre sacré que les nymphes habitent, où la déesse rend ses oracles. La terre ne mugit point sous les pieds, les cheveux ne dressent point sur la tête ; il n'y a point de prêtresses, comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie : mais Vénus elle-même écoute les mortels, sans se jouer de leurs espérances, ni de leurs craintes.

Une coquette de l'Isle de Crete étoit venue à Gni-

Gnide : elle marchoit entournée de tous les jeunes Gnidiens ; elle fourioit à l'un , parloit à l'oreille à l'autre , soutenoit son bras sur un troisieme , crioit à deux autres de la suivre. Elle étoit belle & parée avec art ; le son de sa voix étoit imposteur comme ses yeux. O ciel ! que d'allarmes ne causa-t-elle point aux vraies amantes : Elle se présenta à l'oracle , aussi fiere que les déesses : mais soudain nous entendîmes un voix , qui sortoit du sanctuaire : perfide , comment oses-tu porter tes artifices jusques dans les lieux où je regne avec la candeur ? Je vais te punir d'une maniere cruelle : je t'ôterai tes charmes , mais je te laisserai le cœur comme il est. Tu appelleras tous les hommes que tu verras , ils te fuiront comme une ombre plaintive ; & tu mourras accablé de refus & de mépris.

Une courtisane de Nocrétis vint ensuite , toute brillante des dépouilles de ses amans. Va , dit la déesse , tu te trompes , si tu crois faire la gloire de mon empire : ta beauté fait voir qu'il y a des plaisirs , mais elle ne les donne pas. Ton cœur est comme le fer ; & , quand tu verrois mon fils même , tu ne sçaurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches qui les demandent & qui s'en dégoûtent ; va leur montrer des charmes , que l'on voit soudain , & que l'on perd pour toujours. Tu n'es propre qu'à faire mépriser ma puissance.

Quelque tems après , vint un homme riche , qui levoit les tributs du roi de Lydie. Tu me
de.

demandes, dit la déesse, une chose que je ne sçauois faire, quoique je sois la déesse de l'amour. Tu achetes des beautés, pour les aimer; mais tu ne les aime pas, parce que tu les achètes. Tes trésors ne te feront point inutiles; ils te serviront à te dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride, nommé Aristée, se présenta ensuite: il avoit vu à Gnide la charmante Camille; il en étoit éperduement amoureux: il sentoit tout l'excès de son amour; & il venoit demander à Vénus qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur, lui dit la déesse; tu sçais aimer. J'ai trouvé Camille digne de toi: j'aurois pu la donner au plus grand roi du monde, mais les rois la méritent moins que les bergers.

Je parus ensuite avec Thémire. La déesse me dit: il n'y a point dans mon empire, de mortel qui ne soit plus soumis que toi. Mais que veux-tu que je fasse? Je ne sçauois te rendre plus amoureux, ni Thémire plus charmante. Ah! lui dis-je, grande déesse, j'ai mille graces à vous demander: faites que Thémire ne pense qu'à moi; qu'elle ne voie que moi; qu'elle se réveille en songeant à moi; qu'elle craigne de me perdre, quand je suis présent; qu'elle m'espere dans mon absence; que, toujours charmée de me voir, elle regrette encore tous les momens qu'elle a passés sans moi.

TROIS

TROISIEME CHANT.

IL y a à Gnide des jeux sacrés, qui se renouvellent tous les ans : les femmes y viennent, de toutes parts, disputer le prix de la beauté. Là, les bergeres sont confondues avec les filles des rois ; car la beauté seule y porte les marques de l'empire. Vénus y préside elle-même. Elle décide sans balancer ; elle sçait bien quelle est la mortelle heureuse qu'elle a le plus favorisée.

Hélele remporta ce prix plusieurs fois : elle triompha lorsque Thésée l'eut ravie ; elle triompha lorsqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam ; elle triompha enfin lorsque les dieux l'eurent rendue à Ménélas après dix ans d'espérances : ainsi ce prince, au jugement de Vénus même, se vit aussi heureux époux ; que Thésée & Paris avoient été heureux amans.

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à grosses boucles sur les épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vu que treize fois le cours du soleil. Il en vint quinze de l'isle de Lesbos ; & elle se disoient l'une à l'autre, je me sens toute émue, il n'y a rien de si charmant que vous : si Vénus vous voit des mêmes yeux que moi, elles vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet. Rien n'approchoit de la blancheur de leur teint, & de la
régu.



régularité de leurs traits : tout faisoit voir, ou promettoit un beau corps ; & les dieux, qui les formerent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections que des graces.

Il vint cent femmes de l'isle de Chypre. Nous avons, disoient-elles, passé notre jeunesse dans le temple de Vénus ; nous lui avons consacré notre virginité & notre pudeur même ; nous ne rougissons point de nos charmes ; nos manieres, quelquefois hardies & toujours libres, doivent nous donner de l'avantage sur une pudeur qui s'allarme sans cesse.

Je vis les filles de la superbe Lacédémone. Leur robe étoit ouverte par les côtés, depuis la ceinture, de la maniere la plus immodeste : & cependant elles faisoient les prudes, & soutenoient qu'elles ne violoient la pudeur que par amour pour la patrie.

Mer fameuse par tant de naufrages, vous sçavez conserver des dépôts précieux. Vous vous calmâtes, lorsque le navire Argo porta la toison d'or sur votre plaine liquide ; & , lorsque cinquante beautés sont parties de Colchos, & se sont confiées à vous, vous vous êtes courbée sous elles.

Je vis aussi Oriane, semblable aux déesses. Toutes les beautés de Lydie entouroient leur reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles, qui avoient présenté à Vénus une offrande de deux cent talens. Candaule étoit venu lui-même, plus distingué par son amour que par la
pour-

pourpre royale : il passoit les jours & les nuits à dévorer de ses regards les charmes d'Oriane ; ses yeux erroient sur son beau corps, & ses yeux ne se lassoient jamais. Hélas ! disoit-il, je suis heureux, mais c'est une chose qui n'est sçue que de Vénus & de moi : mon bonheur seroit plus grand, s'il donnoit de l'envie. Belle reine, quittez ces vains ornemens ; faites tomber cette toile importune ; montrez-vous à l'univers ; laissez le prix de la beauté & demandez des autels.

Auprès de-là étoient vingt Babyloniennes ; elles avoient des robes de pourpre brodées d'or ; elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient, pour preuve de leur beauté, les richesses qu'elle leur avoit fait acquérir.

Plus loin, je vis cent femmes d'Egypte, qui avoient les yeux & les cheveux noirs. Leurs maris étoient auprès d'elles, & ils disoient : les loix nous soumettent à vous en l'honneur d'Isis : mais votre beauté a sur nous un empire plus fort que celui des loix ; nous vous obéissons avec le même plaisir que l'on obéit aux dieux ; nous sommes les plus heureux esclaves de l'univers.

Le devoir vous répond de notre fidélité, mais il n'y a que l'amour qui puisse nous promettre la vôtre.

Soyez moins sensibles à la gloire que vous acquerez à Gnide, qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maison, auprès d'un mari tranquille, qui pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre,
dans

dans le sein de votre famille, le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette ville puissante qui envoie ses vaisseaux au bout de l'univers: les ornemens fatiguoient leur tête superbe; toutes les parties du monde sembloient avoir contribué à leur parure.

Dix beautés vinrent des lieux où commence le jour: elles étoient filles de l'Aurore; &, pour la voir, elles se levoient tous les jours avant elle. Elles se plaignoient du Soleil, qui faisoit disparaître leur mere; elles se plaignoient de leur mere, qui ne se monroit à elles que comme au reste des mortels.

Je vis, sous une tente, une reine d'un peuple des Indes. Elle étoit entourée de ses filles, qui déjà faisoient espérer les charmes de leur mere: des eunuques la servoient, & leurs yeux regardoient la terre: car, depuis qu'ils avoient respiré l'air de Gnide, ils avoient senti redoubler leur affreuse mélancolie.

Les femmes de Cadis, qui sont aux extrémités de la terre, disputèrent aussi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers où une belle ne reçoive des hommages, mais il n'y a que les plus grands hommages qui puissent appaiser l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent ensuite. Belles sans ornemens, elles avoient des graces, au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit sur leur tête que les présens de Flore, mais ils y étoient plus dignes

dignes des embrassemens de Zéphyr. Leur robe n'avoit d'autre mérite que celui de marquer une taille charmante, & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés, on ne vit point la jeune Camille. Elle avoit dit: je ne veux point disputer le prix de la beauté; il me suffit que mon cher Aristée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célèbres par sa présence. Elle n'y venoit point disputer le prix: car les déesses ne se comparent point aux mortelles. Je la vis seule, elle étoit belle comme Vénus: je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais un si grand spectacle: les peuples étoient séparés des peuples; les yeux erroient de pays en pays, depuis le couchant jusqu'à l'aurore: il sembloit que Gnide fût tout l'univers.

Les dieux ont partagé la beauté entre les nations, comme la nature l'a partagée entre les déesses. Là, on voyoit la beauté fiere de Pallas; ici, la grandeur & la majesté de Junon; plus loin, la simplicité de Diane, la délicatesse de Thétis, le charme des Graces, & quelquefois le fourire de Vénus.

Il sembloit que chaque peuple eût une maniere particuliere d'exprimer sa pudeur, & que toutes ces femmes voulussent se jouer des yeux: les unes découvroient la gorge, & cachotent leurs épaules; les autres montroient les épaules, &

N

cou-

couvroient la gorge; celles qui vous déroboient le pied, vous payoient par d'autres charmes; & là on rougissoit de ce qu'ici on appelloit bien-séance.

Les dieux sont si charmés de Thémire, qu'ils ne la regardent jamais sans fourire de leur ouvrage. De toutes les déesses, il n'y a que Vénus qui la voit avec plaisir, & que les dieux ne rail- lent point d'un peu de jalousie.

Comme on remarque une rose au milieu des fleurs qui naissent dans l'herbe, on distingua Thémire de tant de belles. Elles n'eurent pas le tems d'être ses rivales: elles furent vaincues avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle. Elle appella les Graces. Allez la couronner, leur dit-elle: de toutes les beautés que je vois, c'est la seule qui vous ressemble.

QUATRIEME CHANT.

PENDANT que Thémire étoit occupée avec ses compagnes au culte de la déesse, j'entrai dans un bois solitaire: j'y trouvai le tendre Aristée. Nous nous étions vus le jour que nous avions été consulter l'oracle; c'en fut assez pour nous engager à nous entretenir: car Vénus met dans le cœur, en la présence d'un habitant de Gnide, le charme secret que trouvent deux amis, lorsqu'après une longue absence ils sentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.

Ravis l'un de l'autre, nous sentîmes que notre

tre

tre cœur se donnoit; il sembloit que la tendre Amitié étoit descendue du ciel, pour se placer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille choses de notre vie. Voici, à peu près, ce que je lui dis.

Je suis né à Sybaris, où mon pere Antiloque étoit prêtre de Vénus. On ne met point, dans cette ville, de différence entre les voluptés & les besoins; on bannit tous les arts qui pourroient troubler un sommeil tranquille; on donne des prix, aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles; les citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle; & les faveurs des dieux sur Sybaris ne servent qu'à encourager le luxe & la mollesse.

Les hommes sont si efféminés, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint, ils se frisent avec tant d'art, ils emploient tant de tems à se corriger à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la ville.

Les femmes se livrent, au lieu de se rendre; chaque jour voir finir les desirs & les espérances de chaque jour: on ne sçait ce que c'est que d'aimer & d'être aimé; on n'est occupé que de ce qu'on appelle si faussement jour.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre;



toutes ces circonstances qui les accompagnent si bien, tous ces riens qui font d'un si grand prix, ces engagements qui paroissent toujours plus grands, ces petites choses qui valent tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouissances avant la dernière; tout cela est inconnu à Sybaris.

Encore si elles avoient la moindre modestie, cette foible image de la vertu pourroit plaire: mais non, les yeux sont accoutumés à tout voir. & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaisirs donne aux Sybarites plus de délicatesse, ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

Ils passent leur vie dans une joie purement extérieure: ils quittent un plaisir qui leur déplaît, pour un plaisir qui leur déplaira encore; tout ce qu'ils imaginent est un nouveau sujet de dégoût.

Leur ame, incapable de sentir les plaisirs, semble n'avoir de délicatesse que pour les peines: un citoyen fut fatigué, toute une nuit, d'une rose qui s'étoit repliée dans son lit.

La mollesse a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne sçauroient remuer les moindres fardeaux; ils peuvent à peine se soutenir sur leurs pieds: les voitures les plus douces les font évanouir; lorsqu'ils sont dans les festins, l'estomac leur manque à tous les instans.

Ils passent leur vie sur des sieges renversés, sur lesquels ils sont obligés de se reposer tout le jour,

jour, sans s'être fatigués: ils sont brisés, quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils sont des esclaves tout prêts pour le premier maître.

Dès que je scus penser, j'eus du dégoût pour la malheureuse Sybaris. J'aime la vertu; & j'ai toujours craint les dieux immortels. Non, disois-je, je ne respirerai pas plus long-tems cet air empoisonné: tous ces esclaves de la mollesse sont faits pour vivre dans leur patrie, & moi pour la quitter.

J'allai, pour la dernière fois, au temple, & m'approchant des autels où mon pere avoit tant de fois sacrifié: grande déesse, dis-je à haute voix, j'abandonne ton temple & non pas ton culte: en quelque lieu de la terre que je sois, je ferai fumer pour toi de l'encens; mais il sera plus pur que celui qu'on t'offre à Sybaris.

Je partis, & j'arrivai en Crete. Cette isle est toute pleine des monumens de l'Amour. On y voit le taureau d'airan, ouvrage de Dédale, pour tromper ou pour satisfaire les égaremens de Pasiphaé; le labyrinthe, dont l'Amour seul scut éluder l'artifice; le tombeau de Phedre, qui étonna le Soleil, comme avoit fait sa mere; & le temple d'Ariane, qui, désolée dans les déserts, abandonnée par un ingrat, ne se repentoit pas encore de l'avoir suivi.

On y voit le palais d'Idoménée, dont le re-

tour ne fut pas plus heureux que celui des autres capitaines grecs : car ceux qui échapperent aux dangers d'un élément en colere, trouverent leur maison plus funeste encore. Vénus irritée leur fit embrasser des épouses perfides, & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chere.

Je quittai cette isle, si odieuse à une déesse qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie.

Je me rembarquai; & la tempête me jetta à Lesbos. C'est encore une isle peu chérie de Vénus: elle a ôté la pudeur du visage des femmes, la foiblesse de leur corps, & la timidité de leur ame. Grande Vénus, laissez brûler les femmes de Lesbos d'un feu légitime; épargnez à la nature humaine tant d'horreurs.

Mitylene est la capitale de Lesbos; c'est la patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les Muses, cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuse à elle-même, trouvant ses ennuis dans ses charmes, elle hait son sexe, & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme si vaine peut-elle être si cruelle? Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues, que quand tu t'irrites.

Enfin je quittai Lesbos; & le sort me fit trouver une isle plus profane encore; c'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de temple: jamais les Lemniens ne lui adresserent de vœux. Nous rejettons, disent-ils, un culte qui amollit les cœurs. La déesse les en a souvent punis: mais, sans expier leur crime, ils en portent la peine: tou-

toujours plus impies à mesure qu'ils font plus affligés.

Je me remis en mer, cherchant toujours quelque terre chérie des dieux; les vents me portèrent à Délos. Je restai quelques mois dans cette île sacrée. Mais, soit que les dieux nous préviennent quelquefois sur ce qui nous arrive; soit que notre ame retienne de la divinité, dont elle est émanée, quelque foible connoissance de l'avenir; je sentis que mon destin, que mon bonheur même m'appelloient dans un autre pays.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille, où l'ame, plus à elle-même, semble être délivrée de la chaîne qui la tient assujettie; il m'apparut, je ne sçus pas d'abord si c'étoit une mortelle, ou une déesse. Un charme secret étoit répandu sur toute sa personne: elle n'étoit point belle comme Vénus, mais elle étoit ravissante comme elle: tous ses traits n'étoient point réguliers, mais ils enchantoient tous ensemble: vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique: ses cheveux tomboient négligemment sur ses épaules, mais cette négligence étoit heureuse: sa taille étoit charmante; elle avoit cet air que la nature donne seule, & dont elle cache le secret aux peintres même. Elle vit mon étonnement; elle en sourit. Dieux! quel souris! Je suis, me dit-elle d'une voix qui pénéroit le cœur, la seconde des Graces. Vénus, qui m'envoie, veut te rendre heureux; mais il faut que tu ailles l'adorer dans son temple de Gnide. Elle



fuit; mes bras la suivirent : mon songe s'envola avec elle; & il ne me resta qu'un doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaisir de l'avoir vue.

Je quittai donc l'isle de Délos: j'arrivai à Gnide. Je puis dire que d'abord je respirai l'amour. Je sentis, je ne puis pas bien exprimer ce que je sentis. Je n'aimois pas encore, mais je cherchois à aimer: mon cœur s'échauffoit comme dans la présence de quelque beauté divine. J'avancai; & je vis, de loin, de jeunes filles qui jouoient dans la prairie: je fus d'abord entraîné vers elles. Insensé que je suis! disois-je: j'ai, sans aimer, tous les égaremens de l'amour: mon cœur vole déjà vers des objets inconnus; & ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approchai: je vis la charmante Thémire. Sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre. Je ne regardai qu'elle; & je crois que je serois mort de douleur, si elle n'avoit tourné sur moi quelques regards. Grande Vénus, m'écriai-je, puisque vous devez me rendre heureux, faites que ce soit avec cette bergere: je renonce à toutes les autres beautés; elle seule peut remplir vos promesses & tous les vœux que je ferai jamais.



CINQUIEME CHANT.

Je parlois encore au jeune Aristée de mes tendres amours; ils lui firent soupiner les siens; je soulageai son cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit: je n'oublierai rien; car je suis inspiré par le même dieu qui le faisoit parler.

Dans tout ce récit, vous ne trouverez rien que de très-simple: mes aventures ne sont que sentimens d'un cœur tendre, que mes plaisirs, que mes peines; &, comme mon amour pour Camille fait le bonheur, il fait aussi toute l'histoire de ma vie.

Camille est fille d'un des principaux habitans de Gnide; elle est belle; elle a une physionomie qui va se peindre dans tous les cœurs: les femmes qui font des souhaits, demandent aux dieux les graces de Camille; les hommes qui la voient veulent la voir toujours, ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante, un air noble mais modeste, des yeux vifs & tout prêts à être tendres, des traits faits exprès l'un pour l'autre, des charmes invisiblement assortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à se parer, mais elle est mieux parée que les autres femmes.

Elle a un esprit que la nature refuse presque toujours aux belles. Elle se prête également au sérieux & à l'enjouement. Si vous voulez, elle



penfèra fenfément; fi vous voulez, elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'efprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque chofe de fi naïf, qu'il femble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, a les charmes de la fimplicité; vous trouvez toujours une bergere naïve. Des graces fi légères, fi fines, fi délicates, fe font remarquer, mais fe font encore mieux fentir.

Avec tout cela, Camille m'aime: elle eft ravie quand elle me voit, elle eft fâchée quand je la quitte; &, comme fi je pouvois vivre fans elle, elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime, elle me croit: je lui dis que je l'adore, elle le fçait; mais elle eft ravie, comme fi elle ne le fçavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie, elle me dit que je fais le bonheur de la fienne. Enfin elle m'aime tant, qu'elle me feroit prefque croire que je fuis digne de fon amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, fans ofer lui dire que je l'aimois, & fans ofer prefque me le dire à moi-même: plus je la trouvois aimable, moins j'efpérois d'être celui qui la rendroit fenfible. Camille, tes charmes me touchoient; mais ils me difoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois par-tout à t'oublier; je voulois effacer de mon cœur ton adorable image. Que je fuis heureux! je n'ai pu y réuffir; cette image y eft reftée, & elle y vivra toujours.

Je

Je dis à Camille : j'aimois le bruit du monde, & je cherche la solitude; j'avois des vues d'ambition, & je ne desire plus que ta présence; je voulois errer sous des climats reculés; & mon cœur n'est plus citoyen que des lieux où tu respire: tout ce qui n'est point toi, s'est évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de sa tendresse, elle a encore quelque chose à me dire; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je suis si charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon cœur: bien-tôt regne entre nous ce doux silence, qui est le plus tendre langage des amans.

Quand j'ai été absent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pu voir ou entendre. De quoi m'entretiens-tu, me dit-elle? parle-moi de nos amours: ou, si tu n'as rien pensé, si tu n'as rien à me dire, cruel, laisse-moi parler.

Quelquefois elle me dit, en m'embrassant, tu es triste. Il est vrai, lui dis-je: mais la tristesse des amans est délicieuse; je sens couler mes larmes, & je ne sçais pourquoi, car tu m'aimes; je n'ai point de sujet de me plaindre, & je me plains: ne me retire point de la langueur où je suis; laisse-moi soupirer en même-tems mes peines & mes plaisirs.

Dans les transports de l'amour, mon ame est trop agitée; elle est entraînée vers son bonheur



sans en jouir : au lieu qu'à présent je goûte ma tristesse même. N'essuie point mes larmes : qu'importe que je pleure, puisqu'il je suis heureux ?

Quelquefois Camille me dit : Aime-moi. Oui, je t'aime. Mais comment m'aimes-tu ? Hélas ! lui dis-je, je t'aime comme je t'aimois : car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entends louer Camille par tous ceux qui la connoissent : ces louanges me touchent, comme si elles m'étoient personnelles ; & j'en suis plus flatté qu'elle-même.

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'esprit, que je suis enchanté de ses moindres paroles ; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dit rien.

Quand elle fait des amitiés à quelqu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés, quand, tout à coup, je fais réflexion que je ne serois point aimé d'elle.

Prends garde, Camille, aux impostures des amans. Ils te diront qu'ils t'aiment, & ils diront vrai : ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi ; mais je jure, par les dieux, que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin, mon esprit s'égaré : elle approche, & mon cœur s'agite : j'arrive auprès d'elle, & il semble que mon ame veut me quitter, que cette ame est à Camille, & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur ; elle me la refuse, &, dans un instant, elle m'en accor-

accorde une autre. Ce n'est point un artifice : combattue par sa pudeur & son amour, elle voudroit me tout refuser, elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit : ne vous suffit-il pas que je vous aime ? que pouvez-vous desirer après mon cœur ? Je desire, lui dis-je, que tu fasses pour moi une faute que l'amour fait faire, que le grand amour justifie.

Camille, si je cesse un jour de t'aimer, puisse la Parque se tromper, & prendre ce jour pour le dernier de mes jours ! Puisse-t-elle effacer le reste d'une vie que je trouverois déplorable, quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai eus en aimant !

Aristée soupira, & se tut ; & je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille, que pour penser à elle.

SIXIÈME CHANT.

PENDANT que nous parlions de nos amours, nous nous égarâmes ; & , après avoir erré long-tems, nous entrâmes dans une grande prairie : nous fûmes conduits, par un chemin de fleurs, au pied d'un rocher affreux. Nous vîmes un antre obscur ; nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque mortel. Oh dieux ! qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste ! A peine y eus-je mis le pied, que tout mon

N 7

corps



corps frémit, mes cheveux se dresserent sur la tête. Une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour : à mesure que mon cœur s'agitoit, il cherchoit à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu, où jamais le soleil n'entra, & que les vents n'agiterent jamais. J'y vis la Jalouſſie; ſon aſpect étoit plus ſombre que terrible: La Pâleur, la Trifteſſe, le Silence l'entouroient, & les Ennuis voloient autour d'elle. Elle ſouffla ſur nous, elle nous mit la main ſur le cœur, elle nous frappa ſur la tête; & nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monſtres. Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels; allez trouver une déeſſe plus puiffante que moi. Nous vîmes une affreufe divinité, à la lueur des langues enflammées des ſerpens qui ſifſoient ſur la tête; c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ſes ſerpens, & le jeta ſur moi: je voulus le prendre; déjà, ſans que je l'euffe ſenti, il s'étoit gliffé dans mon cœur. je reſtai un moment comme ſtupide: mais, dès que le poiſon ſe fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers: mon ame fut embrafée, & dans ſa violence, tout mon corps la contenoit à peine: j'étois ſi agité, qu'il me ſembloit que je tournois ſous le ſouet des Furies. Nous nous abandonnâmes à nos tranſports; nous fîmes cent fois le tour de cet antre épouvantable: nous allions de la Jalouſſie à la Fureur, & de la Fureur à la Jalouſſie: nous criions,
Thé-

Thémire! nous criions, Camille! Si Thémire ou Camille étoient venues, nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin, nous trouvâmes la lumière du jour; elle nous parut importune, & nous regretâmes pres. que l'autre affreux que nous avions quitté. Nous tombâmes de lassitude; & ce repos même nous parut insupportable. Nos yeux nous refuserent des larmes, & notre cœur ne put plus former de soupirs.

Je fus pourtant un moment tranquille: le Sommeil commençoit à verser sur moi ses doux pavots. Oh dieu! ce sommeil même devint cruel. J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles Ombres: je me réveillois, chaque instant, sur une infidélité de Thémire; je la voyois.... Non, je n'ose encore le dire; & ce que j'imaginois seulement pendant la veille, je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudra donc, dis-je en me levant, que je fuie également les ténèbres & la lumière! Thémire, la cruelle Thémire m'agite comme les Furies. Qui l'eût cru, que mon bonheur seroit de l'oublier pour jamais!

Une accès de fureur me prit: Ami, m'écriai-je, leve-toi. Allons exterminer les troupeaux qui paissent dans cette prairie: poursuivons ces bergers dont les amours sont si paisibles. Mais non: je vois de loin un temple; c'est peut-être celui de l'Amour: allons le détruire, allons briser sa
sta-

statue, & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes; & il sembloit que l'ardeur de commettre un crime nous donnât des forces nouvelles: nous traversâmes les bois, les prêtres, les guérets; nous ne fûmes pas arrêtés un instant: une colline s'élevoit en vain, nous y montâmes; nous entrâmes dans le temple: il étoit consacré à Bacchus. Que la puissance des dieux est grande! Notre fureur fut aussitôt calmée. Nous nous regardâmes, & nous vîmes avec surprise le désordre où nous étions.

Grand dieu! m'écriai-je, je te rends moins grâces d'avoir apaisé ma fureur, que de m'avoir épargné un grand crime. Et, m'approchant de la prêtresse: nous sommes aimés du dieu que vous servez; il vient de calmer les transports dont nous étions agités; à peine fômes-nous entrés dans ce lieu, que nous avons senti sa faveur présente: nous voulons lui faire un sacrifice. Daignez l'offrir pour nous, divine prêtresse. J'allai chercher une victime, & je l'apportai à ses pieds.

Pendant que la prêtresse se préparoit à donner le coup mortel, Aristée prononça ces paroles: Divin Bacchus, tu aimes à voir la joie sur le visage des hommes: nos plaisirs sont un culte pour toi; & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux.

Quelquefois tu égares doucement notre raison: mais, quand quelque divinité cruelle nous l'a ôtée, il y a que toi qui puisse nous la rendre.

La noire Jalousie tient l'Amour sous son esclavage ; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend sur nos cœurs, & tu la fais rentrer dans sa demeure affreuse.

Après que le sacrifice fut fait, tout le peuple s'assembla autour de nous ; & je racontai à la prêtresse comment nous avions été tourmentés dans la demeure de la Jalousie. Et, tout à coup, nous entendîmes un grand bruit, & un mélange confus de voix & d'instrumens de musique. Nous sortîmes du temple ; & nous vîmes arriver une troupe de bacchantes qui frappoient la terre de leurs thyrses, criant à haute voix, Evhoé. Le vieux Silence suivoit, monté sur son âne : sa tête sembloit chercher la terre ; &, sitôt qu'on abandonnoit son corps, il se balançoit comme par mesure. La troupe avoit le visage barbouillé de lie. Pan paroissoit ensuite avec sa flûte, & les Satyres entouroient leur roi. La joie régnoit avec le désordre ; une folie aimable mêloit ensemble les jeux, les railleries, les danses, les chansons. Enfin, je vis Bacchus ; il étoit sur son char traîné par des tigres, tel que le Gange le vit au bout de l'univers, portant par tout la joie & la victoire.

A ses côtés étoit la belle Ariane. Princesse, vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Thésée, lorsque le dieu prit votre couronne, & la plaça dans le ciel. Il essuya vos larmes. Si vous n'aviez pas cessé de pleurer, vous auriez rendu un dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une

qu'une mortelle. Il vous dit: aimez-moi. Thésée fuit; ne vous souvenez plus de son amour, oubliez jusqu'à sa perfidie. Je vous rends immortelle, pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus descendre de son char: je vis descendre Ariane; elle entra dans le temple, Aimable dieu, s'écria-t-elle, restons dans ces lieux, & soupirons-y nos amours. Faisons jouir ce doux climat d'une joie éternelle. C'est auprès de ces lieux que la reine des cœurs a posé son empire; que le dieu de la joie regne auprès d'elle, & augmente le bonheur de ces peuples déjà si fortunés.

Pour moi, grand dieu, je sens déjà que le t' aime davantage. Quoi! tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable! Il n'y a que les immortels qui puissent aimer à l'excès, & aimer toujours davantage; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'espèrent, & qui sont plus bornés quand ils desirent, que quand ils jouissent.

Tu seras ici mes éternelles amours. Dans le ciel, on n'est occupé que de sa gloire; ce n'est que sur la terre & dans les lieux champêtres que l'ont sçait aimer. Et, pendant que cette troupe se livrera à une joie insensée, ma joie, mes soupirs & mes larmes même, te rediront sans cesse mes amours.

Le dieu sourit à Ariane, il la mena dans le sanctuaire. La joie s'empara de nos cœurs, nous sentîmes une émotion divine. Saïsis des égaremens

mens de Silene, & des transports des bacchantes, nous primes un thyrsé, & nous nous mêlâmes dans les danfes & dans les concerts.

S E P T I E M E C H A N T.

Nous quittâmes les lieux consacrés à Bacchus; mais bientôt nous crûmes sentir que nos maux n'avoient été que suspendus. Il est vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités; mais la sombre Tristesse avoit faisi notre amie, & nous étions dévorés de soupçons & d'inquiétudes.

Il nous sembloit que les cruelles déesses ne nous avoient agités que pour nous faire sentir des malheurs auxquels nous étions destinés.

Quelquefois nous regrettions le temple de Bacchus, bientôt nous étions entraînés vers celui de Gnide: nous voulions voir Thémire & Camille, ces objets puissans de notre amour & de notre jalousie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs que l'on a coutume de sentir lorsque, sur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame est déjà ravie, & semble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle se promet.

Peut-être, dit Aristée, que je trouverai le berger Lycas avec Camille; que sçais-je s'il ne lui parle pas dans ce moment? O dieux! l'insidelle prend plaisir à l'entendre!

On disoit l'autre jour, repris-je, que Thyrsis,



sis, qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide; il l'a aimée, sans doute qu'il l'aime encore: il faudra que je dispute un cœur que je croyois tout à moi.

L'autre jour, Lycas chantoit ma Camille: que j'étois insensé! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me souviens que Thyrsis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles: malheureux que je suis! elle les a mises sur son sein! C'est un présent de Thyrsis, disoit-elle. Ah! j'aurois dû les arracher, & les fouler à mes pieds.

Il n'y a pas long-tems que j'allois, avec Camille, faire à Vénus un sacrifice de deux tourterelles; elles m'échappèrent, & s'envolèrent dans les airs.

J'avois écrit sur des arbres mon nom avec celui de Thémire; j'avois écrit mes amours: je les lisois & relisois sans cesse: un matin, je les trouvai effacées.

Camille, ne désespere point un malheureux qui t'aime; l'amour qu'on irrite, peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Thémire, je le poursuivrai jusque dans le temple, & je le punirai aux pieds de Vénus.

Pendant nous arrivâmes près de l'autre sacré où la déesse rend ses oracles. Le peuple étoit comme les flots de la mer agitée: ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponse.

Nous

Nous entrâmes dans la foule, je perdis l'heureux Aristée: déjà il avoit embrassé sa Camille, & moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin. Je sentis ma jalousie redoubler à sa vue, je sentis renaître mes premières fureurs. Mais elle me regarda, & je devins tranquille. C'est ainsi que les dieux renvoient les furies, lorsqu'elles sortent des enfers.

O dieux! me dit-elle, que tu m'as coûté de larmes! Trois fois le soleil a parcouru sa carrière; je craignois de t'avoir perdu pour jamais: cette parole me fait trembler. J'ai été consulter l'oracle. Je n'ai point demandé si tu m'aimois; hélas! je ne voulois que sçavoir si tu vivois encore. Vénus vient de me répondre que tu m'aimes toujours.

Excuse, lui dis-je, un infortuné qui t'auroit haïe, si son ame en étoit capable. Les dieux, dans les mains desquels je suis, peuvent me faire perdre la raison: ces dieux, Thémire, ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle Jalousie m'a agité, comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles. J'en tire cet avantage que je sens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi, après l'affreuse situation où m'a mis la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi, viens dans ce bois folitaire: il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits. C'est un grand crime, Thémire, de te croire infidelle.

Jamais les bois de l'Elysée que les dieux ont
faits



faits exprès pour la tranquillité des ombres qu'ils chérissent; jamais les forêts de Dodone, qui parlent aux humains de leur félicité future; ni les jardins des Hespérides, dont les arbres se courbent sous le poids de l'or qui compose leurs fruits, ne furent plus charmans que ce bocage enchanté par la présence de Thémire.

Je me souviens qu'un satyre, qui suivoit une nymphe qui fuyoit toute éplorée, nous vit, & s'arrêta. Heureux amans! s'écria-t-il; vos yeux savent s'entendre & se répondre, vos soupirs sont payés par des soupirs! Mais moi, je passai ma vie sur les traces d'une bergère farouche; malheureux pendant que je la poursuis, plus malheureux encore lorsque je l'ai atteinte.

Une jeune nymphe, seule dans ce bois, nous aperçut & soupira. Non, dit-elle, ce n'est que pour aggraver mes tourmens, que le cruel Amour me fait voir un amant si tendre.

Nous trouvâmes Apollon assis auprès d'une fontaine. Il avoit suivi Diane, qu'un daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ses blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit autour de lui. Il accordoit sa lyre; elle attire les rochers; les arbres la suivent, les lions restent immobiles. Mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appelés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour? Je le trouvai sur les lèvres de Thémire; je le trouvai en suite sur son sein: il s'étoit fauvé à ses pieds;
je

je l'y trouvai encore: je se cacha sous ses genoux; je le suivis; & l'aurois toujours suivi, si Thémire toute en pleurs, Thémire irritée, ne m'eût arrêté. Il étoit à sa dernière retraite: elle est si charmante qu'il ne sçauroit la quitter. C'est ainsi qu'une tendre fauvette, que la crainte & l'amour retiennent sur ses petits, reste immobile sous la main avide qui s'approche, & ne peut consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis! Thémire écouta mes plaintes, & elle n'en fut point attendrie: elle entendit mes prières, & elle devint plus sévère. Enfin je fus téméraire: elle s'indigna, je tremblai; elle me parut fâchée, je pleurai; elle me rebuta, je tombai, & je sentis que mes soupirs alloient être mes derniers soupirs, si Thémire n'avoit mis la main sur mon cœur, & n'y eût rappelé la vie.

Non, dit-elle, je ne suis pas si cruelle que toi; car je n'ai jamais voulu te faire mourir, & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourans, si tu ne veux que les miens se ferment pour jamais.

Elle m'embrassa: je reçus ma grace, hélas! sans espérance de devenir coupable.

FIN DU TEMPLE DE GNIDE.



Comme la piece suivante m'a paru être du même auteur, j'ai cru devoir la traduire & la mettre ici.

UN jour que j'errois dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphise, je trouvai l'Amour qui dormoit caché sur des fleurs, & couvert par quelques branches de myrthe, qui cédoient doucement aux haleines des Zéphirs. Les Jeux & les Ris, qui le suivent toujours, étoient allé folâtrer loin de lui: il étoit seul. J'avois l'Amour en mon pouvoir; son arc & son carquois étoient à ses côtés; & si j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphise prit l'arc du plus grand des dieux: elle y mit un trait, sans que je m'en aperçusse, & le lança contre moi. Je lui dis en fouriant: prends-en un second; fais-moi une autre blessure; celle-ci est trop douce. Elle voulut ajuster un autre trait; il lui tomba sur le pied, & elle cria doucement: c'étoit le trait le plus pesant qui fût dans le carquois de l'Amour! Elle le reprit, le fit voler; il me frappa, je me baissai: Ah! Céphise, tu veux donc me faire mourir? Elle s'approcha de l'Amour. Il dort profondément, dit-elle; il s'est fatigué à lancer ses traits. Il faut cueillir des fleurs, pour lui lier les pieds & les mains. Ah! je n'y plus consentir; car il nous a toujours favorisés. Je vais donc, dit-elle, prendre ses armes, & lui tirer une fleche de tout ma force. Mais il se réveillera, lui dis-je. Eh bien! qu'il

qu'il se réveille: que pourra-t-il faire que nous bleffer davantage? Non, non; laissons-le dormir; nous resterons auprès de lui, & nous en serons plus enflammés.

Céphise prit alors des feuilles de myrthe & de roses. Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour. Les Jeux & les Ris le chercheront, & ne pourront plus le trouver. Elle les jeta sur lui; & elle rioit de voir le petit dieu presqu'enséveli. Mais à quoi m'amusai-je, dit-elle? Il faut lui couper les ailes, afin qu'il n'y ait plus sur la terre d'hommes volages; car ce dieu va de cœur en cœur, & porte par-tout l'inconstance. Elle prit ses ciseaux, s'affit; &, tenant d'une main le bout des ailes dorées de l'Amour, je sentis mon cœur frappé de crainte. Arrête, Céphise. Elle ne m'entendit pas. Elle coupa le sommet des ailes de l'Amour, laissa ses ciseaux, & s'enfuit.

Lorsqu'il se fut réveillé, il voulut voler; & il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas. Il vit sur les fleurs le bout de ses ailes; il se mit à pleurer. Jupiter, qui l'apperçut du haut de l'Olympe, lui envoya un nuage qui le porta dans le palais de Gnide, & le posa sur le sein de Vénus. Ma mere, dit-il, je battois de mes ailes sur votre sein; on me les a coupées: que vais-je devenir? Mon fils, dit la belle Cypris, ne pleurez point; restez sur mon sein, ne bougez pas; la chaleur va les faire renaître. Ne voyez-vous pas qu'elles sont plus grandes? Embrassez-moi: elles croissent: vous les aurez bientôt comme vous les aviez;

O

aviez;

aviez ; j'en vois déjà le sommet qui se dore dans un moment. C'est assez : volez, volez, mon fils. Oui, dit-il, je vais me hasarder. Il s'envola ; il se reposa auprès de Vénus, & revint d'abord sur son sein. Il reprit l'effort ; il alla se reposer un peu plus loin, & revint encore sur le sein de Vénus. Il l'embrassa ; elle lui sourit : il l'embrassa encore, & badina avec elle ; & enfin il s'éleva dans les airs, d'où il regne sur toute la Nature.

L'Amour, pour se venger de Céphise, l'a rendue la plus volage de toutes les belles. Il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flame. Elle m'a aimé ; elle a aimé Daphnis ; & elle aime aujourd'hui Cléon. Cruel Amour, c'est moi que vous punissez ! Je veux bien porter la peine de son crime : mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire souffrir.

F I N.



ESSAI

ESSAI
SUR LE GOÛT,
FRAGMENT.

O 2



ESSAI
SUR LE GOUT
PAR M. DE LA HARPE





ESSAI SUR LE GOÛT

DANS LES CHOSES

DE LA NATURE ET DE L'ART.

F R A G M E N T.

DANS notre maniere d'être actuelle, notre ame goûte trois fortes de plaisirs: il y en a qu'elle tire du fond de son existence même; d'autres qui résultent de son union avec le corps; d'autres enfin qui sont fondés sur les plis & les préjugés que de certaines institutions, de certains usages, de certaines habitudes lui ont fait prendre.

Ce sont ces différens plaisirs de notre ame qui forment les objets du goût, comme le beau, le bon, l'agréable, le naïf, le délicat, le tendre, le gracieux, le je ne sçais quoi, le noble, le grand, le sublime, le majestueux, &c. Par exemple, lorsque nous trouvons du plaisir à voir une chose avec une utilité pour nous, nous disons qu'elle est bonne; lorsque nous trouvons du plaisir à la voir, sans que nous y démêlions une utilité présente, nous l'appellons belle.



Les anciens n'avoient pas bien démêlé ceci; ils regardoient comme des qualités positives toutes les qualités relatives de notre ame, ce qui fait que ces dialogues où Platon fait raisonner Socrate, ces dialogues si admirés des anciens, sont aujourd'hui infoutenables, parce qu'ils sont fondés sur une philosophie fausse: car tous ces raisonnemens tirés sur le bon, le beau, le parfait, le sage, le fou, le dur, le mou, le sec, l'humide, traités comme des choses positives, ne signifient plus rien.

Les sources du beau, du bon, de l'agréable, &c. sont donc dans nous-mêmes; & en chercher les raisons, c'est chercher les causes des plaisirs de notre ame.

Examinons donc notre ame, étudions la dans ses actions & dans ses passions, cherchons-la dans ses plaisirs; c'est-là où elle se manifeste davantage. La poésie, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la danse, les différentes sortes de jeux, enfin les ouvrages de la nature & de l'art, peuvent lui donner du plaisir: voyons pourquoi, comment, & quand ils le lui donnent; rendons raison de nos sentimens: cela pourra contribuer à nous former le goût, qui n'est autre chose que l'avantage de découvrir avec finesse & avec promptitude la mesure du plaisir que chaque chose doit donner aux hommes.

DES

DES PLAISIRS DE NOTRE AME.

L'AME, indépendamment des plaisirs qui lui viennent des sens, en a qu'elle auroit indépendamment d'eux, & qui lui sont propres : tels sont ceux que lui donnent la curiosité, les idées de sa grandeur, de ses perfections; l'idée de son existence opposée au sentiment de la nuit, le plaisir d'embrasser tout d'une idée générale, celui de voir un grand nombre de choses, &c. celui de comparer, de joindre & de séparer les idées. Ces plaisirs sont dans la nature de l'ame, indépendamment des sens, parce qu'ils appartiennent à tout être qui pense: & il est fort indifférent d'examiner ici si notre ame a ces plaisirs comme substance unie avec le corps, ou comme séparée du corps, parce qu'elle les a toujours, & qu'ils sont les objets du goût: ainsi nous ne distinguerons point ici les plaisirs qui viennent à l'ame de sa nature, d'avec ceux qui lui viennent de son union avec le corps; nous appellerons tout cela plaisirs naturels, que nous distinguerons des plaisirs acquis que l'ame se fait par de certaines liaisons avec les plaisirs naturels, & de la même manière & par la même raison, nous distinguerons le goût naturel & le goût acquis.

Il est bon de connoître la source des plaisirs dont le goût est la mesure: la connoissance des plaisirs naturels & acquis pourra nous servir à rectifier notre goût naturel & notre goût acquis. Il faut partir de l'état où est notre être, & con-

noître quels font les plaisirs , pour parvenir à mesurer les plaisirs , & même quelquefois à sentir les plaisirs.

Si notre ame n'avoit point été unie au corps, elle auroit connu; mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu: à présent nous n'aimons presque que ce que nous ne connoissons pas.

Notre maniere d'être est entièrement arbitraire; nous pouvions avoir été faits comme nous sommes, ou autrement. Mais, si nous avions été faits autrement, nous aurions senti autrement; un organe de plus ou de moins dans notre machine auroit fait une autre éloquence, une autre poésie; une contexture différente des mêmes organes auroit fait encore une autre poésie; par exemple, si la constitution de nos organes nous avoit rendu capables d'une plus longue attention, toutes les regles qui proportionnent la disposition du sujet à la mesure de notre attention, ne seroient plus; si nous avions été rendus capables de plus de pénétration, toutes les regles qui sont fondées sur la mesure de notre pénétration, tomberoient de même; enfin toutes les loix établies sur ce que notre machine est d'une certaine façon, seroient différentes, si notre machine n'étoit pas de cette façon.

Si notre vue avoit été plus foible & plus confuse, il auroit fallu moins de moulures & plus d'uniformité dans les membres de l'architecture: si notre vue avoit été plus distincte, & notre
ame

ame capable d'embrasser plus de choses à la fois, il auroit fallu dans l'architecture plus d'ornemens: si nos oreilles avoient été faites comme celles de certains animaux, il auroit fallu réformer bien de nos instrumens de musique. Je sçais bien que les rapports que les choses ont entre elles auroient subsisté; mais, le rapport qu'elles ont avec nous ayant changé, les choses qui, dans l'état présent, font un certain effet sur nous, ne le feroient plus: & comme la perfection des arts est de nous présenter les choses telles qu'elles nous fassent le plus de plaisir qu'il est possible, il faudroit qu'il y eût du changement dans les arts, puisqu'il y en auroit dans la maniere la plus propre à nous donner du plaisir.

On croit d'abord qu'il suffiroit de connoître les diverses sources de nos plaisirs, pour avoir le goût; & que, quand on a lu ce que la philosophie nous dit là-dessus, on a du goût. & que l'on peut hardiment juger des ouvrages. Mais le goût naturel n'est pas une connoissance de théorie; c'est une application prompte & exquise des regles même que l'on ne connoît pas. Il n'est pas nécessaire de sçavoir que le plaisir que nous donne une certaine chose que nous trouvons belle, vient de la surprise; il suffit qu'elle nous surprenne, & qu'elle nous surprenne autant qu'elle le doit, ni plus ni moins.

Ainsi ce que nous pourrions dire ici, & tous les préceptes que nous pourrions donner pour former le goût, ne peuvent regarder que le goût



acquis, c'est-à-dire, ne peuvent regarder directement que ce goût acquis, quoiqu'il regarde encore indirectement le goût naturel: car le goût acquis affecte, change, augmente & diminue le goût naturel; comme le goût naturel affecte, change, augmente & diminue le goût acquis.

La définition la plus générale du goût, sans considérer s'il est bon ou mauvais, juste ou non, est ce qui nous attache à une chose par le sentiment; ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse s'appliquer aux choses intellectuelles, dont la connoissance fait tant de plaisir à l'ame, qu'elle étoit la seule félicité que de certains philosophes pussent comprendre. L'ame connoît par ses idées & par ses sentimens; elle reçoit des plaisirs par ces idées & par ces sentimens: car, quoique nous opposions l'idée au sentiment, cependant, lorsqu'elle voit une chose, elle la sent; & il n'y a point de choses si intellectuelles qu'elle ne voie ou qu'elle ne croie voir, & par conséquent qu'elle ne sente.

DE L'ESPRIT EN GÉNÉRAL.

L'ESPRIT est le genre qui a sous lui plusieurs especes, le génie, le bon sens, le discernement, la justesse, le talent, le goût.

L'esprit consiste à avoir les organes bien constitués, relativement aux choses où il s'applique. Si la chose est extrêmement particuliere, il se nomme talent;

talent; s'il a plus de rapport à un certain plaisir délicat des gens du monde, il se nomme goût; si la chose particuliere est unique chez un peuple, le talent se nomme esprit, comme l'art de la guerre & l'agriculture chez les Romains, la chasse chez les sauvages, &c.

DE LA CURIOSITE.

NOTRE ame est faite pour penser, c'est-à-dire, pour appercevoir; or un tel être doit avoir de la curiosité: car, comme toutes les choses sont dans une chaîne où chaque idée en précède une & en suit une autre, on ne peut aimer à voir une chose sans desirer d'en voir une autre; &, si nous n'avions pas ce desir pour celle-ci, nous n'aurions eu aucun plaisir à celle-là. Ainsi, quand on nous montre une partie d'un tableau, nous souhaitons de voir la partie qu'on nous cache, à proportion du plaisir que nous a fait celle que nous avons vue.

C'est donc le plaisir que nous donne un objet qui nous porte vers un autre; c'est pour cela que l'ame cherche toujours des choses nouvelles, & ne repose jamais.

Ainsi on fera toujours sûr de plaire à l'ame, lorsqu'on lui fera voir beaucoup de choses: ou plus qu'elle n'avoit espéré d'en voir.

Par-là on peut expliquer la raison pourquoi nous avons du plaisir lorsque nous voyons un

jardin bien régulier, & que nous en avons encore lorsque nous voyons un lieu brut & champêtre: c'est la même cause qui produit ces effets.

Comme nous aimons à voir un grand nombre d'objets, nous voudrions étendre notre vue, être en plusieurs lieux, parcourir plus d'espace: enfin notre ame fuit les bornes, & elle voudroit, pour ainsi dire, étendre la sphere de sa présence; ainsi c'est un grand plaisir pour elle de porter sa vue au loin. Mais comment le faire? dans les villes? notre vue est bornée par des maisons: dans les campagnes? elle l'est par mille obstacles; à peine pouvons-nous voir trois ou quatre arbres. L'art vient à notre secours, & nous découvre la Nature qui se cache elle-même; nous aimons l'art, & nous l'aimons mieux que la Nature, c'est-à-dire, la Nature dérobée à nos yeux: mais, quand nous trouvons de belles situations, quand notre vue en liberté peut voir au loin des prés, des ruisseaux, des collines, & ces dispositions qui sont, pour ainsi dire, créées exprès, elle est bien autrement enchantée que lorsqu'elle voit les jardins de le Nôtre; parce que la Nature ne se copie pas, au lieu que l'art se ressemble toujours. C'est pour cela que, dans la peinture, nous aimons mieux un paysage que le plan du plus beau jardin du monde; c'est que la peinture ne prend la Nature que là où elle est belle, là où la vue se peut porter au loin & dans toute son étendue, là où elle est variée, là où elle peut être vue avec plaisir.

Ce

Ce qui fait ordinairement une grande pensée, c'est lorsqu'on dit une chose qui en fait voir un grand nombre d'autres, & qu'on nous fait découvrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions espérer qu'après une grande lecture.

Florus nous représente en peu de paroles toutes les fautes d'Annibal : „ lorsqu'il pouvoit, „ dit-il, se servir de la victoire, il aimoit mieux „ en jouir; *cùm victoriâ possset uti, frui maluit.*

Il nous donne une idée de toute la guerre de Macédoine, quand il dit: „ ce fut vaincre que d'y entrer”; *introisse victoria fuit.*

Il nous donne tout le spectacle de la vie de Scipion quand il dit de sa jeunesse: „ C'est le „ Scipion qui croît pour la destruction de l'Afrique”; *hic erit Scipio, qui in exitum Africa crescit.* Vous croyez voir un enfant qui croît & s'éleve comme un géant.

Enfin, il nous fait voir le grand caractère d'Annibal, la situation de l'univers, & toute la grandeur du peuple romain, lorsqu'il dit: „ Annibal fugitif cherchoit au peuple romain un „ ennemi par tout l'univers”; *qui, profugus ex Africa, hostes populo romano toto orbe querebat.*



DES PLAISIRS DE L'ORDRE.

IL ne suffit pas de montrer à l'ame beaucoup de choses, il faut les lui montrer avec ordre : car, pour lors, nous nous ressouvenons de ce que nous avons vu, & nous commençons à imaginer ce que nous verrons; notre ame se félicite de son étendue & de sa pénétration : mais, dans un ouvrage où il n'y a point d'ordre, l'ame sent à chaque instant troubler celui qu'elle y veut mettre. La suite que l'auteur s'est faite, & celle que nous nous faisons, se confondent; l'ame ne retient rien, ne prévoit rien; elle est humiliée par la confusion de ses idées, par l'inanité qui lui reste; elle est vainement fatiguée, & ne peut goûter aucun plaisir : c'est pour cela que, quand le dessein n'est pas d'exprimer ou de montrer la confusion, on met toujours de l'ordre dans la confusion même. Ainsi les peintres groupent leurs figures; ainsi ceux qui peignent les batailles mettent-ils sur le devant de leurs tableaux les choses que l'œil doit distinguer, & la confusion dans le fond & le lointain.

DES PLAISIRS DE LA VARIÉTÉ.

MAIS, s'il faut de l'ordre dans les choses, il faut aussi de la variété : sans cela l'ame languit; car les choses semblables lui paroissent les mêmes; &, si une partie d'un tableau qu'on nous dé-

découvrir ressembloit à une autre que nous aurions vue, cet objet seroit nouveau sans le paroître, & ne seroit aucun plaisir. Et comme les beautés des ouvrages de l'art, semblables à celles de la Nature, ne consistent que dans les plaisirs qu'elles nous font, il faut les rendre propres, le plus que l'on peut, à varier ces plaisirs; il faut faire voir à l'ame des choses qu'elle n'a pas vues; il faut que le sentiment qu'on lui donne soit différent de celui qu'elle vient d'avoir.

C'est ainsi que les histoires nous plaisent par la variété des recits, les romans par la variété des prodiges, les pieces de théâtre par la variété des passions, & que ceux qui sçavent instruire modifient, le plus qu'ils peuvent, le ton unforme de l'instruction.

Une longue uniformité rend tout insupportable; le même ordre des périodes, long-tems continué, accable dans une harangue: les mêmes nombres & les mêmes chûtes mettent de l'ennui dans un long poëme. S'il est vrai que l'on ait fait cette fameuse allée de Moscôu à Pétersbourg, le voyageur doit périr d'ennui renfermé entre les deux rangs de cette allée; & celui qui aura voyagé long-tems dans les Alpes, en descendra dégoûté des situations les plus heureuses & de points de vue les plus charmans.

L'ame aime la variété; mais elle ne l'aime, avons-nous dit, que parce qu'elle est faite pour connoître & pour voir: il faut donc qu'elle puisse voir, & que la variété le lui permette; c'est-

à



à-dire, il faut qu'une chose soit assez simple pour être apperçue, & assez variée pour être apperçue avec plaisir.

Il y a des choses qui paroissent variées & ne le font point, d'autres qui paroissent uniformes & sont très-variées.

L'architecture gothique paroît très-variée, mais la confusion des ornemens fatigue par leur petitesse; ce qui fait qu'il n'y en a aucun que nous puissions distinguer d'un autre, & leur nombre fait qu'il n'y en a aucun sur lequel l'œil puisse s'arrêter: de maniere qu'elle déplaît par les endroits même qu'on a choisis pour la rendre agréable.

Un bâtiment d'ordre gothique est une espece d'énigme pour l'œil qui le voit; & l'ame est embarrassée, comme quand on lui présente un poëme obscur.

L'architecture grecque, au contraire, paroît uniforme: mais, comme elle a les divisions qu'il faut & autant qu'il en faut pour que l'ame voie précisément ce qu'elle peut voir sans se fatiguer, mais qu'elle en voie assez pour s'occuper, elle a cette variété qui fait regarder avec plaisir.

Il faut que les grandes choses aient de grandes parties; les grandes hommes ont de grands bras, les grands arbres de grandes branches, & les grandes montagnes sont composées d'autres montagnes qui sont au-dessus & au dessous; c'est la nature des choses qui fait cela.

L'architecture grecque, qui a peu de divisions
&

& de grandes divisions, imite les grandes choses; l'ame sent une certaine majesté qui y regne par-tout.

C'est ainsi que la peinture divise en groupes de trois ou quatre figures celles qu'elle représente dans un tableau; elle imite la Nature, une nombreuse troupe se divise toujours en pelotons; & c'est encore ainsi que la peinture divise en grande masse ses clairs & ses obscurs.

DES PLAISIRS DE LA SYMMETRIE.

J'AI dit que l'ame aime la variété; cependant dans la plupart des choses, elle aime à voir une espece de symmétrie. Il semble que cela renferme quelque contradiction: voici comment j'explique cela.

Une des principales causes des plaisirs de notre ame, lorsqu'elle voit des objets, c'est la facilité qu'elle a à les appercevoir; & la raison qui fait que la symmétrie plaît à l'ame, c'est qu'elle lui épargne de la peine, qu'elle la soulage, & qu'elle coupe, pour ainsi dire, l'ouvrage par la moitié.

De là suit une regle générale: par-tout où la symmétrie est utile à l'ame & peut aider ses fonctions, elle lui est agréable; mais, par-tout où elle est inutile, elle est fade, parce qu'elle ôte la variété. Or les choses que nous voyons successivement doivent avoir de la variété; car notre ame n'a aucune difficulté à les voir. Celles, au contraire,
que

que nous appercevons d'un coup d'œil, doivent avoir de la symmétrie: ainsi, comme nous appercevons d'un coup d'œil la façade d'un bâtiment, un parterre, un temple, on y met de la symmétrie, qui plaît à l'ame par la facilité qu'elle lui donne d'embrasser d'abord tout l'objet.

Comme il faut que l'objet que l'on doit voir d'un coup d'œil soit simple, il faut qu'il soit unique, & que les parties se rapportent toutes à l'objet principal, c'est pour cela encore qu'on aime la symmétrie, elle fait un tout ensemble.

Il est dans la Nature qu'un tout soit achevé; & l'ame, qui voit ce tout, veut qu'il n'y ait point de partie imparfaite. C'est encore pour cela qu'on aime la symmétrie; il faut une espede de pondération ou de balancement: & un bâtiment avec une aile, ou une aile plus courte qu'une autre, est aussi peu fini qu'un corps avec un bras, ou avec un bras trop court.

DES CONTRASTES.

L'AME aime la symmétrie, mais elle aime aussi les contrastes; ceci demande bien des explications. Par exemple:

Si la Nature demande, des peintres & des sculpteurs, qu'ils mettent de la symmétrie dans les parties de leurs figures, elle veut, au contraire, qu'ils mettent des contrastes dans les attitudes. Un pied rangé comme un autre, un membre qui va comme un autre, sont insupportables; la raison

fon en est que cette symmétrie fait que les attitudes son presque toujours les mêmes, comme on le voit dans les figures gothiques, qui se ressemblent toutes par-là. Ainsi il n'y a plus de variété dans les productions de l'art. De plus, la Nature ne nous a pas situés ainsi; &, comme elle nous a donné du mouvement, elle ne nous a pas ajustés, dans nos actions & dans nos manieres, comme des pagodes; &, si les hommes gênés & ainsi contraints sont insupportables, que fera-ce des productions de l'art?

Il faut donc mettre des contrastes dans les attitudes, sur-tout dans les ouvrages de sculpture, qui, naturellement froide, ne peut mettre de feu que par la force du contraste & de la situation.

Mais, comme nous avons dit que la variété que l'on a cherché à mettre dans le gothique lui a donné de l'uniformité, il est souvent arrivé que la variété que l'on a cherché à mettre par le moyen des contrastes, est devenue une symmétrie & une vicieuse uniformité.

Ceci ne se sent pas seulement dans de certains ouvrages de sculpture & de peinture, mais aussi dans le stile de quelques écrivains, qui, dans chaque phrase, mettent toujours le commencement en contraste avec la fin par des antitheses continuelles, tels que saint Augustin & autres auteurs de la basse latinité, & quelques-uns de nos modernes, comme saint Evremont. Le tour de phrase toujours le même & toujours uniforme déplaît extrêmement; ce contraste perpétuel devient

vient symmétrie, & cette opposition toujours recherchée devient uniformité.

L'esprit y trouve si peu de variété, que, lorsque vous avez vu une partie de la phrase, vous devinez toujours l'autre: vous voyez des mots oppposés mais oppposés de la même manière; vous voyez un tour dans la phrase, mais c'est toujours le même.

Bien des peintres sont tombés dans le défaut de mettre des contrastes par-tout & sans ménagement; de sorte que, lorsqu'on voit une figure, on devine d'abord la disposition de celles d'à côté: cette continuelle diversité devient quelque chose de semblable. D'ailleurs, la Nature, qui jette les choses dans le désordre, ne montre pas l'affectation d'un contraste continuel; sans compter qu'elle ne met pas tous les corps en mouvement & dans un mouvement forcé. Elle est plus variée que cela; elle met les uns en repos, & elle donne aux autres différentes sortes de mouvement.

Si la partie de l'ame qui connoît aime la variété, celle qui sent ne la cherche pas moins; car l'ame ne peut pas soutenir long-tems les mêmes situations, parce qu'elle est liée à un corps qui ne peut les souffrir. Pour que notre ame soit excitée, il faut que les esprits coulent dans les nerfs: or il y a là deux choses, une lassitude dans les nerfs, une cessation de la part des esprits qui ne coulent plus, ou qui se dissipent des lieux où ils ont coulé.

Ainsi tout nous fatigue à la longue, & sur-tout
les

les grands plaisirs : on les quitte toujours avec la même satisfaction qu'on les a pris ; car les fibres qui en ont été les organes ont besoin de repos ; il faut en employer d'autres plus propres à nous servir , & distribuer , pour ainsi dire , le travail.

Notre ame est lassée de sentir : mais ne pas sentir , c'est tomber dans un anéantissement qui l'acable. On remédie à tout , en variant ses modifications : elle sent , & elle ne se lasse pas.

DES PLAISIRS DE LA SURPRISE.

CETTE disposition de l'ame , qui la porte toujours vers différens objets , fait qu'elle goûte tous les plaisirs qui viennent de la surprise ; sentiment qui plaît à l'ame par le spectacle & par la promptitude de l'action : car elle apperçoit ou sent une chose qu'elle n'attend pas , ou d'une manière qu'elle n'attendoit pas.

Une chose peut nous surprendre comme merveilleuse , mais aussi comme nouvelle , & encore comme inattendue , & , dans ces derniers cas , le sentiment principal se lie à un sentiment accessoire fondé sur ce que la chose est nouvelle ou inattendue.

C'est par-là que les jeux de hasard nous piquent ; ils nous font voir une suite continuelle d'événemens non attendus : c'est par-là que les jeux de société nous plaisent ; ils sont encore une suite d'événemens imprévus , qui ont pour cause l'adresse jointe au hasard.

C'est

C'est encore par-là que les pieces de théâtre nous plaisent: elles se développent par degrés, cachent les événemens jusqu'à ce qu'ils arrivent, nous préparent toujours de nouveaux sujets de surprise, & souvent nous piquent en nous les montrant tels que nous aurions dû les prévoir.

Enfin les ouvrages d'esprit ne sont ordinairement lus que parce qu'ils nous ménagent des surprises agréables, & suppléent à l'insipidité des conversations presque toujours languissantes, & qui ne font point cet effet.

La surprise peut être produite par la chose, ou par la maniere de l'appercevoir: car nous voyons une chose plus grande ou plus petite qu'elle n'est en effet, ou différente de ce qu'elle est, ou bien nous voyons la chose même, mais avec une idée accessoire qui nous surprend. Telle est, dans une chose, l'idée accessoire de la personne qui l'a faite, ou du tems où elle a été faite, ou de la maniere dont elle a été faite, ou de quelque autre circonstance qui s'y joint.

Suétone nous décrit les crimes de Néron avec un sang-froid qui nous surprend, en nous faisant presque croire qu'il ne sent point l'horreur de ce qu'il décrit; il change de ton tout à coup & dit, l'univers ayant souffert ce monstre pendant quatorze ans, enfin il l'abandonna: *tale monstrum per quatuordecim annos perpessus, terrarum orbis tandem destituit.* Ceci produit dans l'esprit différentes fortes de surprises; nous sommes surpris du changement de style de l'auteur, de la découverte de sa différente maniere de penser, de sa façon
de

de rendre en aussi peu de mots une des grandes révolutions qui soit arrivée : ainsi l'ame trouve un très-grand nombre de sentimens différens, qui concourent à l'ébranler & à lui composer un plaisir.

DES DIVERSES CAUSES

qui peuvent produire un sentiment.

Il faut bien remarquer qu'un sentiment n'a pas ordinairement dans notre ame une cause unique. C'est, si j'ose me servir de ce terme, une certaine dose qui en produit la force & la variété. L'esprit consiste à sçavoir frapper plusieurs organes à la fois; & si l'on examine les divers écrivains, on verra peut-être que les meilleurs & ceux qui ont plu davantage, sont ceux qui ont excité dans l'ame plus de sensations en même tems.

Voyez, je vous prie, la multiplicité des causes. Nous aimons mieux voir un jardin bien arrangé, qu'une confusion d'arbres: 1°. parce que notre vue, qui seroit arrêtée, ne l'est pas: 2°. chaque allée est une, & forme une grande chose; au lieu que, dans la confusion, chaque arbre est une chose & une petite chose: 3°. nous voyons un arrangement que nous n'avons pas coutume de voir: 4°. nous sçavons bon gré de la peine que l'on a prise: 5°. nous admirons le soin que l'on a de combattre sans cesse la Nature, qui, par des productions qu'on ne lui demande pas, cherche à tout confondre; ce
qui

qui est si vrai, qu'un jardin négligé nous est insupportable. Quelquefois la difficulté de l'ouvrage nous plaît, quelquefois c'est la facilité; &, comme dans un jardin magnifique nous admirons la grandeur & la dépense du maître, nous voyons quelquefois avec plaisir qu'on a eu l'air de nous plaire avec peu de dépense & de travail.

Le jeu nous plaît, parce qu'il satisfait notre avarice, c'est-à-dire l'espérance d'avoir plus: il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, & de l'attention que les autres ont sur notre bonheur: il satisfait notre curiosité, en nous donnant un spectacle: enfin il nous donne les différens plaisirs de la surprise.

La danse nous plaît par la légèreté, par une certaine grace, par la beauté & la variété des attitudes, par sa liaison avec la musique, la personne qui danse étant comme un instrument qui accompagne; mais sur-tout elle plaît par une disposition de notre cerveau, qui est telle qu'elle ramène en secret l'idée de tous les mouvemens à de certains mouvemens, la plupart des attitudes à de certaines attitudes.

DE LA SENSIBILITE'.

PRESQUE toujours les choses nous plaisent & déplaisent à différens égards: par exemple, les *virtuosi* d'Italie nous doivent faire peu de plaisir: 1^o, parce qu'il n'est pas étonnant qu'accommodés

modés comme ils sont, ils chantent bien; ils sont comme un instrument dont l'ouvrier a retranché du bois pour lui faire produire des sons: 2°. parce que les passions qu'ils jouent sont trop suspectes de faulxeté: 3°. parce qu'ils ne sont ni du sexe que nous aimons, ni de celui que nous estimons. D'un autre côté, ils peuvent nous plaire, parce qu'ils conservent long-tems un air de jeunesse, & de plus parce qu'ils ont une voix flexible & qui leur est particuliere. Ainsi chaque chose nous donne un sentiment, qui est composé de beaucoup d'autres, lesquels s'affoiblissent & se choquent quelquefois.

Souvent notre ame se compose elle-même des raisons de plaisir, & elle y réussit sur-tout par les liaisons qu'elle met aux choses. Ainsi une chose qui nous a plu nous plaît encore, par la seule raison qu'elle nous a plu, parce que nous joignons l'ancienne idée à la nouvelle: ainsi une actrice, qui nous a plu sur le théâtre, nous plaît encore dans la chambre; sa voix, sa déclama-tion, le souvenir de l'avoir vu admirer, que dis-je? l'idée de la princesse jointe à la sienne, tout cela fait une espee de mélange qui forme & produit un plaisir.

Nous sommes tous pleins d'idées accessoi-res. Une femme, qui aura une grande réputation & un léger défaut, pourra le mettre en crédit & le faire regarder comme une grace. La plupart des femmes que nous aimons n'ont pour elles que la prévention sur leur naissance ou leurs biens, les honneurs ou l'estime de certaines gens.

P

DE

DE LA DELICATESSE.

Les gens délicats sont ceux qui, à chaque idée ou à chaque goût, joignent beaucoup d'idées ou beaucoup de goûts accessoires. Les gens grossiers n'ont qu'une sensation; leur ame ne sçait composer ni décomposer; ils ne joignent ni n'otent rien à ce que la Nature donne: au lieu que les gens délicats dans l'amour se composent la plupart des plaisirs de l'amour. Polixene & Apicius portoient à la table bien des sensations inconnues à nous autres mangeurs vulgaires; & ceux qui jugent avec goût des ouvrages d'esprit, ont & se sont fait une infinité de sensations que les autres hommes n'ont pas.

DU JE NE SÇAIS QUOI.

Il y a quelquefois, dans les personnes ou dans les choses, un charme invisible, une grace naturelle, qu'on n'a pu définir, & qu'on a été forcé d'appeller le je ne sçais quoi. Il me semble que c'est un effet principalement fondé sur la surprise. Nous sommes touchés de ce qu'une personne nous plaît plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir nous plaire; & nous sommes agréablement surpris de ce qu'elle a sçu vaincre des défauts que nos yeux nous montrent, & que le cœur ne croit plus: voilà pourquoi les femmes laides ont très-souvent des graces, & qu'il est rare que les belles en aient. Car une belle personne

bonne fait ordinairement le contraire de ce que nous avons attendu; elle parvient à nous paroître moins aimable; après nous avoir surpris en bien, elle nous surprend en mal: mais l'impression du bien est ancienne, celle du mal nouvelle; aussi les belles personnes font-elles rarement les grands passions, presque toujours réservées à celles qui ont des graces, c'est-à-dire, des agrémens que nous n'attendions point, & que nous n'avions pas sujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grace, & souvent l'habillement des bergeres en a. Nous admirons la majesté des draperies de Paul Véronese; mais nous sommes touchés de la simplicité de Raphaël, & de la pureté du Corregge. Paul Véronese promet beaucoup, & paie ce qu'il promet: Raphaël & le Corregge promettent peu & paient beaucoup, & cela nous plaît davantage.

Les graces se trouvent plus ordinairement dans l'esprit que dans le visage; car un beau visage paroît d'abord & ne cache presque rien: mais l'esprit ne se montre que peu à peu, que quand il veut, & autant qu'il veut; il peut se cacher pour paroître, & donner cette espece de surprise qui fait les graces.

Les graces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manieres; car les manieres naissent à chaque instant, & peuvent à tous les momens créer des surprises: en un mot, une femme ne peut guere être belle que d'une façon, mais elle est jolie de cent mille.

La loi des deux sexes a établi, parmi les na-



tions policées & sauvages, que les hommes de-
manderoient, & que les femmes ne feroient
qu'accorder: de-là il arrive que les graces sont
plus particulièrement attachées aux femmes.
Comme elles ont tout à défendre, elles ont tout
à cacher; la moindre parole, le moindre geste,
tout ce qui, sans choquer le premier devoir, se
montre en elles, tout ce qui se met en liberté, de-
vient une grace: & telle est la sagesse de la Na-
ture, que ce qui ne seroit rien sans la loi de la
pudeur, devient d'un prix infini depuis cette
heureuse loi, qui fait le bonheur de l'univers.

Comme la gêne & l'affectation ne sçauroient
nous surprendre, les graces ne se trouvent ni
dans les manieres gênées, ni dans les manieres
affectées, mais dans une certaine liberté ou fa-
cilité qui est entre les deux extrémités; & l'ame
est agréablement surprise de voir que l'on a évité
les deux écueils.

Il sembleroit que les manieres naturelles de-
vroient être les plus aisées; ce sont celles qui le
sont le moins: car l'éducation, qui nous gêne,
nous fait toujours perdre du naturel: or nous
sommes charmés de le voir revenir.

Rien ne nous plaît tant dans une parure, que
lorsqu'elle est dans cette négligence, ou même
dans ce désordre qui nous cache tous les soins
que la propreté n'a pas exigés, & que la seule
vanité auroit fait prendre; & l'on n'a jamais de
graces dans l'esprit, que lorsque ce que l'on dit
paroît trouvé, & non pas recherché.

Lorsque vous dites des choses qui vous ont
coûté,

coûté, vous pouvez bien faire voir que vous avez de l'esprit, & non par des graces dans l'esprit. Pour le faire voir, il faut que vous ne le voyiez pas vous-même, & que les autres, à qui d'ailleurs quelque chose de naïf & de simple en vous ne promettoit rien de cela, soient doucement surpris de s'en appercevoir.

Ainsi les graces ne s'acquierent point; pour en avoir, il faut être naïf. Mais comment peut-on travailler à être naïf?

Une des plus belles fictions d'Homere, c'est celle de cette ceinture qui donnoit à Vénus l'art de plaire. Rien n'est plus propre à faire sentir cette magie & ce pouvoir des graces, qui semblent être données à une personne par un pouvoir invisible, & qui sont distinguées de la beauté même. Or cette ceinture ne pouvoit être donnée qu'à Vénus. Elle ne pouvoit convenir à la beauté majestueuse de Junon; car la majesté demande une certaine gravité, c'est-à-dire, une contrainte opposée à l'ingénuité des graces. Elle ne pouvoit bien convenir à la beauté fiere de Pallas; car la fierté est opposée à la douceur des graces, & d'ailleurs peut souvent être soupçonnée d'affectation.

PROGRESSION DE LA SURPRISE.

Ce qui fait les grandes beautés, c'est lorsqu'une chose est telle que la surprise est d'abord médiocre, qu'elle se soutient, augmente, & nous mene ensuite à l'admiration. Les ouvrages de Raphaël frappent peu au premier coup d'œil: il imite si bien la Nature, que l'on n'en est d'abord pas plus étonné que si l'on voyoit l'objet même, lequel ne causeroit point de surprise: mais une expression extraordinaire, un coloris plus fort, une attitude bisarre d'un peintre moins bon, nous saisit du premier coup d'œil, parce qu'on n'a pas coutume de la voir ailleurs. On peut comparer Raphaël à Virgile; & les peintres de Venise, avec leurs attitudes forcées, à Lucain. Virgile plus naturel frappe d'abord moins, pour frapper ensuite plus: Lucain frappe d'abord plus, pour frapper ensuite moins.

L'exacte proportion de sa fameuse église de saint Pierre fait qu'elle ne paroît pas d'abord aussi grande qu'elle l'est; car nous ne sçavons d'abord où nous prendre pour juger de sa grandeur. Si elle étoit moins large nous serions frappés de sa longueur; si elle étoit moins longue, nous le serions de sa largeur. Mais, à mesure que l'on examine, l'œil la voit s'agrandir, l'étonnement augmente. On peut la comparer aux Pyrénées, où l'œil, qui croyoit d'abord les mesurer, découvre des montagnes derrière les montagnes, & se perd toujours davantage.

Il arrive souvent que notre ame sent du plaisir lorsqu'elle a un sentiment qu'elle ne peut pas démêler elle-même, & qu'elle voit une chose absolument différente de ce qu'elle sçait être; ce qui lui donne un sentiment de surprise dont elle ne peut pas sortir. En voici un exemple: le dôme de saint Pierre est immense; on sçait que Michel-Ange voyant le panthéon, qui étoit le plus grand temple de Rome, dit qu'il en vouloit faire un pareil, mais qu'il vouloit le mettre en l'air. Il fit donc sur ce modele le dôme de saint Pierre: mais il fit les pilliers si massifs, que ce dôme, qui est comme une montagne que l'on a sur la tête, paroît léger à l'œil qui le considère. L'ame reste donc incertaine entre ce qu'elle voit & ce qu'elle sçait, & elle reste surprise de voir une masse en même tems si énorme & si légère.

DES BEAUTES

qui résultent d'un certain embarras de l'ame.

SOUVENT la surprise vient à l'ame de ce qu'elle ne peut pas concilier ce qu'elle voit avec ce qu'elle a vu. Il y a en Italie un grand lac, qu'on appelle le lac majeur; c'est un petite mer dont les bords ne montrent rien que de sauvage. A quinze milles dans le lac, sont deux isles d'un quart de mille de tour, qu'on appelle les Borromées, qui est, à mon avis, le séjour du monde le plus enchanté. L'ame est étonnée de ce



contraste romanesque, de rappeler avec plaisir les merveilles des romans, où, après avoir passé par des rochers & des pays arides, on se trouve dans un lieu fait pour les fées.

Tous les contrastes nous frappent; parce que les choses en opposition se relevent toutes les deux; ainsi, lorsqu'un petit homme est auprès d'un grand, le petit fait paroître l'autre plus grand & le grand fait paroître l'autre plus petit.

Ces sortes de surprise font le plaisir que l'on trouve dans toutes les beautés d'opposition, dans toutes les antitheses & figures pareilles. Quand Florus dit: „ Sore & Algide, qui le croiroit!
 „ nous ont été formidables; Satriques & Corni-
 „ cule étoient des provinces: nous rougissons
 „ des Boriliens & des Véruliens, mais nous en
 „ avons triomphé: enfin Tibur notre fauxbourg,
 „ Préneste où sont nos maisons de plaifance, étoient le sujet des vœux que nous allions faire
 „ au capitole”; cet auteur, dis-je, nous montre en même tems la grandeur de Rome & la petitesse des ses commencemens, & l'étonnement porte sur ces deux choses.

On peut remarquer ici combien est grande la différence des antitheses d'idées, d'avec les antitheses d'expression. L'antithese d'expression n'est pas cachée, celle d'idées l'est: l'une a toujours le même habit, l'autre en change comme on veut: l'une est variée, l'autre non.

Le même Florus en parlant des Samnites, dit que leurs villes furent tellement détruites, qu'il

est difficile de trouver à présent le sujet de vingt-quatre triomphes; *ut non facile appareat materia quatuor & viginti triumphorum.* Et, par les mêmes paroles qui marquent la destruction de ce peuple, il fait voir la grandeur de son courage & de son opiniâtreté.

Lorsque nous voulons nous empêcher de rire; notre rire redouble, à cause du contraste qui est entre la situation où nous sommes & celle où nous devrions être: de même, lorsque nous voyons dans un visage un grand défaut, comme, par exemple, un très-grand nez, nous rions, à cause que nous voyons que ce contraste avec les autres traits du visage ne doit pas être. Ainsi les contrastes sont cause des défauts, aussi bien que des beautés. Lorsque nous voyons qu'ils sont sans raison, qu'ils relevent ou éclairent un autre défaut, ils sont les grands instrumens de la laideur, laquelle, lorsqu'elle nous frappe subitement, peut exciter une certaine joie dans notre ame, & nous faire rire. Si notre ame la regarde comme un malheur dans la personne qui la possède, elle peut exciter la pitié: si elle la regarde avec l'idée de ce qui peut nous nuire & avec une idée de comparaison avec ce qui a coutume de nous émouvoir & d'exciter nos desirs, elle la regarde avec un sentiment d'averſion.

De même, dans nos pensées, lorsqu'elles contiennent une opposition qui est contre le bon sens, lorsque cette opposition est commune & aisée à trouver, elles ne plaisent point & sont un défaut, parce

parce qu'elles ne causent point de surprise; & si au contraire, elles sont trop recherchées, elles ne plaisent pas non plus. Il faut que, dans un ouvrage, on les sente parce qu'elles y sont, & non pas parce qu'on a voulu les montrer; car pour lors la surprise ne tombe que sur la fottise de l'auteur.

Une des choses qui nous plait le plus, c'est le naïf; mais c'est aussi le style le plus difficile à attraper: la raison en est qu'il est précisément entre le noble & le bas; il est si près du bas, qu'il est très-difficile de le côtoyer toujours sans y tomber.

Les musiciens ont reconnu que la musique qui se chante le plus facilement est la plus difficile à composer: preuve certaine que nos plaisirs, & l'art qui nous les donne, sont entre certaines limites.

A voir les vers de Corneille si pompeux, & ceux de Racine si naturels, on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement, & Racine avec peine.

Le bas est le sublime du peuple, qui aime à voir une chose faite pour lui & qui est à sa portée. Les idées qui se présentent aux gens qui sont bien élevés & qui ont un grand esprit, sont ou naïves, ou nobles, ou sublimes.

Lorsqu'une chose nous est montrée avec des circonstances ou des accessoires qui l'aggrandissent, cela nous paroît noble: cela se sent sur-tout dans les comparaisons, où l'esprit doit toujours gagner & jamais perdre; car elles doivent toujours

jours

jours ajouter quelque chose, faire voir la chose plus grande, ou, s'il ne s'agit pas de grandeur, plus finë & plus délicate: mais il faut bien se donner de garde de montrer à l'ame un rapport dans le bas; car elle se le feroit caché, si elle l'avoit découvert.

Comme il s'agit de montrer des choses finies, l'ame aime mieux voir comparer une maniere à une maniere, une action à une action, qu'une chose à une chose, comme un héros à un lion, une femme à un astre, & un homme léger à un cerf.

Michel Ange est le maître pour donner de la noblesse à tous ses sujets. Dans son fameux Bacchus, il ne fait point comme les peintres de Flandres, qui nous montrent une figure tombante, & qui est, pour ainsi dire, en l'air. Cela feroit indigne de la majesté d'un dieu. Il le peint ferme sur ses jambes; mais il lui donne si bien la gaieté de l'ivresse, & le plaisir à voir couler la liqueur qu'il verse dans sa coupe, qu'il n'y a rien de si admirable.

Dans la passion qui est dans la galerie de Florence, il a peint la Vierge debout qui regarde son fils crucifié, sans douleur, sans pitié, sans regret, sans larmes. Il la suppose instruite de ce grand mystere, & par-là lui fait soutenir avec grandeur le spectacle de cette mort.

Il n'y a point d'ouvrage de Michel-Ange où il n'ait mis quelque chose de noble. On trouve du grand dans ses ébauches même, comme dans ces vers que Virgile n'a point finis.

Jules

à Jules Romain, dans sa chambre des géans à Mantoue, où il a représenté Jupiter qui les foudroie; fait voir tous les dieux effrayés; mais Junon est auprès de Jupiter, elle lui montre, d'un air assuré, un géant sur lequel il faut qu'il lance la foudre; par-là il lui donne un air de grandeur que n'ont pas les autres dieux: plus ils sont près de Jupiter, plus ils sont effrayés: & cela est bien naturel; car, dans une bataille, la frayeur cesse auprès de celui qui a de l'avantage....

F I N.





M 4352

\$ (6)

ULB Halle

3

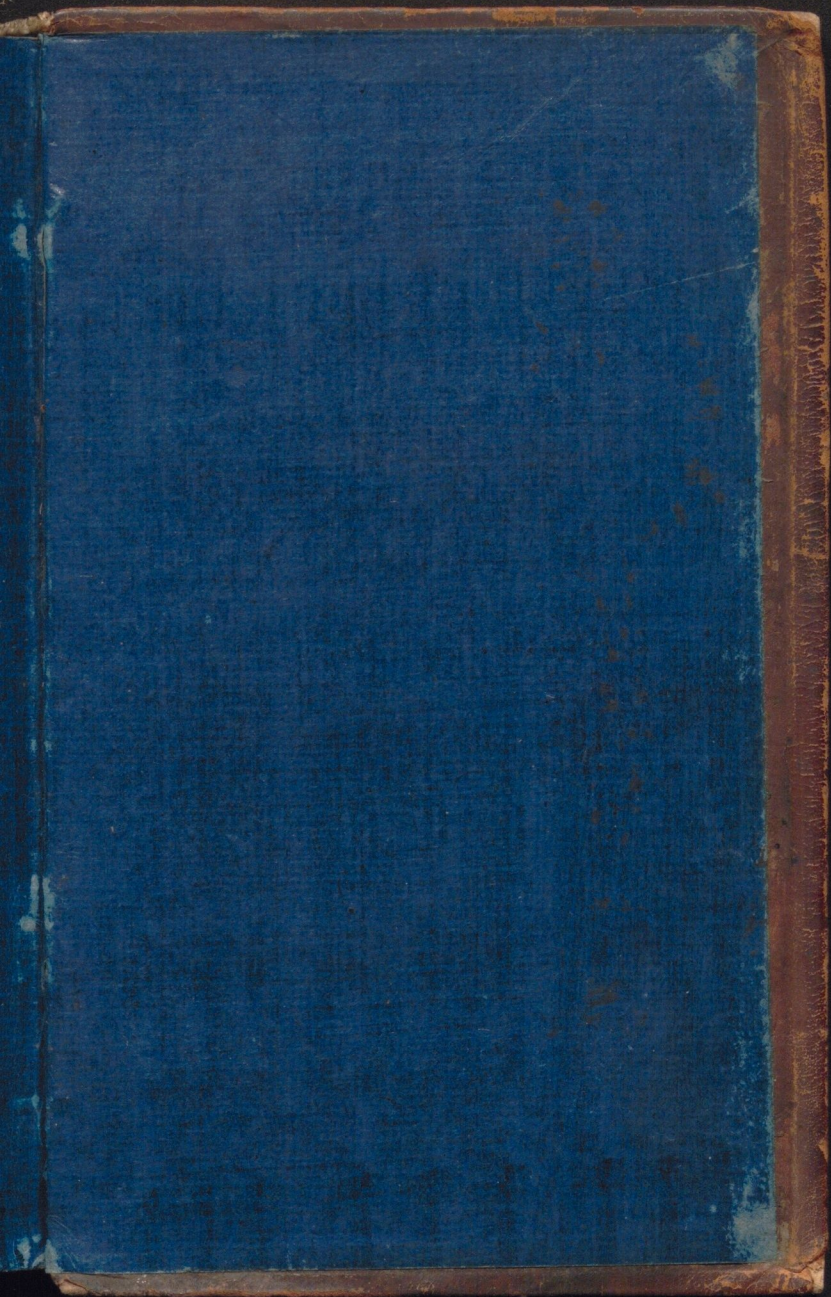
005 213 746



21.1









OEUVRES
DE MONSIEUR
DE MONTESQUIEU.

NOUVELLE EDITION,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDERABLEMENT
AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR.

TOME SIXIEME.

... Desis qua maximus Atlas,



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTÉE & MERKUS,
M. DCC. LXIV.

